A VIE SPIRITUELLE

362 Mai 1951

SOMMAIRE

★

PENTECOTE ET FÊTE-DIEU

RÉTIF, S. J. LE MYSTÈRE DE LA PENTECÔTE 451

uelques thèmes majeurs du mystère de la Pentecôte interprétés à la ière de leur préfiguration dans l'Ancien Testament : la « fête des semai- » était pour les Juifs la fête des prémices de la moisson : notre Pentecôte elle aussi, une fête des prémices de la moisson, celle qu'a semée le Christ ui ne sera complètement engrangée qu'à la fin des temps. Célébrée cin- nte jours après Pâques, la Pentecôte est une fête « jubilaire », à l'instar 'année jubilaire célébrée tous les cinquante ans : elle est ainsi la fête de la ration des esclaves, fruit de l'intervention rédemptrice de Dieu. D'abord de la promulgation de la Loi, la Pentecôte est maintenant la fête de l'É- gile et de sa loi de charité. Enfin, répondant à la confusion des langues de our de Babel, la Pentecôte chrétienne est la fête de l'universalité du salut le la paix des hommes.

GLANNDOUR. NOTRE MESSE CONTINUE 466

l est nécessaire que demain et après-demain je monte de nouveau à l'autel r apprendre le secret de la mort et de la vie. En donnant tout, vais-je tout dre ? La réponse est le cri de saint Jean de la Croix : « J'ai semblé tout dre et j'ai tout gagné. » Car ce que nous donnons à Dieu — nous-mêmes le monde entier —, il nous le rend, non pas comme notre chose, mais me sa chose.

NOTRE SANCTIFICATION

L. GUÉRARD DES LAURIERS, O. P. CHARITÉ DE LA VÉRITÉ. 472

ire vrai. Vivre vrai. Etre vrai. Telle est la substance concrète de la cha- . Pourquoi et comment ? C'est à quoi répond cette étude théologique de vérité et de la charité dans le jeu harmonique des vertus théologales.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES DE DIEU

M.-D. POINSENET. ALIX LE CLERC ET LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME .....

Une solide information historique peut s'affranchir de la présenta ennuyeuse et banale de la plupart des récits hagiographiques. C'est que l'on constatera à la lecture de ces pages vivantes où sont évoquée vocation d'une jeune Lorraine et les étapes mouvementées de sa fonda patronnée par saint Pierre Fourier.

A. CANTEGRIVE. RÉFLEXIONS SUR LA PASSION DES SEIZE CARMÉLITES DE COMPIÈGNE .....

Georges Bernanos, après Gertrud Von le Fort, a fait connaître au gr public le drame de ces Carmélites. Les récits romancés — et on ne sau leur en faire reproche — ne peuvent qu'éveiller le désir de connaître réalité historique des faits.

CHRONIQUES

A.-M. HENRY, O. P. LA NUIT PASCALE DU 24-25 MARS .....

En conformité au Décret de la Sacrée Congrégation des Rites, la « V pascale » a été célébrée dans de nombreuses paroisses. Un témoin de célébration expose ce qu'il a vu et les enseignements qu'il en a tirés.

R. LAURENTIN. EN MARGE DE LA DÉFINITION DU DOGME DE L'ASSOMPTION : INTUITIONS DU CARDINAL MERCIER.

Le cardinal Mercier n'a pas été seulement l'un des pionniers du mo ment œcuménique. Parallèlement à son effort dans ce sens (le rapprocher des dates est éloquent), nous découvrons que l'archevêque de Malines aussi l'un des promoteurs du mouvement marial qui devait aboutir promulgation du dogme de l'Assomption.

A.-M. BIROU, O. P. « DIEU, POURQUOI FAIRE ? » OU LES CROYANTS ONT-ILS LA FOI ? .....

A.-M. M. L'INSTITUT SUPÉRIEUR CATÉCHÉTIQUE .....

H. MARÉCHAL, O. P. L'ENSEIGNEMENT PAR PROJECTIONS .....

A TRAVERS LES REVUES

Recherches et débats. — Dieu-Vivant. — La Maison-Dieu. — L sacré. — Questions liturgiques et paroissiales, p. 532.

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés p.

E MYSTÈRE DE LA PENTECÔTE

La fin de la loi n'était que le Saint-Esprit.
PASCAL.

L n'existe pas, à notre connaissance, de théologie d'ensemble de la Pentecôte. Et c'est grand dommage. On épiloguera sans fin sur des dates, des lieux, des noms, des faits de détail, et la vision intérieure et globale du mystère n'aura tenté aucun théologien. Ce serait un au sujet de thèse pour un travailleur sérieux. Le ressourment à partir de la tradition, de la liturgie et des docuents pontificaux de plusieurs filons emmêlés dont nous ne nnaissons que vaguement les contours. L'exploitation stématique de trésors insoupçonnés. Notre propos, plus odeste, consistera dans l'inventaire partiel de quelques èmes majeurs du mystère de la Pentecôte, *metropolis fesrum*, au dire de Chrysostome [1].

Il n'est pas indifférent que la descente de l'Esprit et la issance officielle de l'Église aient eu lieu en ce jour plutôt

---

. Chrys., *Hom. II de Pent.*, P. G., 50, 463. Eusèbe (*De vita Const.*, l. 4, 64) l'appelle la plus grande des fêtes. — On trouverait quelques indicans bibliographiques dans J. DUPONT, *Les problèmes du Livre des Actes*, uvain, 1950, pp. 83-85, et dans les articles de Dictionnaires. Quelques homédans J.-P. BONNES, *Homéliaire patristique*, Éd. du Cerf, 1949.

qu'en un autre. Le symbolisme religieux nous donne partie la clé des intentions divines et l'arrière-fond sur quel doit s'interpréter le discours de Pierre.

> La fête des Semaines, dit le P. Bonsirven[2], ou Pentec de son nom grec, et appelée plus tard *'asèrèt*, clôture temps pascal et du temps des moissons, était primitiveme une fête agricole, la fête des prémices. Peut-être peu avant commençait-on à la célébrer comme l'anniversaire du don la loi : ainsi sont réunis [comme pour la Pâque] ... les de sens, agricole et ethnico-religieux. Cette fête, quoique ay moins d'éclat que la Pâque, attirait encore les foules.

Et plus loin (p. 124), à propos de la fête des Tabernacl il souligne « les caractères des fêtes juives : un sens nel ment agricole, qui se double peu à peu d'un sens ethni religieux ».

Du temps de Josèphe au moins (Antiq., 3, 10, 5), le len main du jour solennel de la Pâque (16 nisan), on offrait temple une gerbe, *prémices* de la moisson (cf. Lév., 23, 1 et l'on comptait dès lors cinquante jours (soit sept semai de jours plus une journée, d'où le nom grec, et d'autre p celui de *semaine*). Ce cinquantième jour était solenni on y offrait des sacrifices spéciaux (Ex., 23, 16; Lév., 15-20; Nombres, 28, 26-30). Des offrandes volontaires étai recommandées (Lév., 23, 28; Nombres, 29, 39).

> Observe le mois des épis, disait le Deutéronome (16, 1, 9 s. et célèbre la Pâque en l'honneur de Yahweh... Tu compte sept semaines; dès que la faucille sera mise dans les b tu commenceras à compter sept semaines. Puis tu célèbre la fête des semaines et tu feras des offrandes volontai selon les bénédictions que Yahweh, ton Dieu, t'aura accord Tu feras un festin (ou : tu le réjouiras) devant Yahweh, Dieu... toi, ton fils... Tu te souviendras que tu as été escl en Égypte, et tu observeras et mettras ces lois en pratiq

---

2. *Le Judaïsme palestinien au temps de Jésus-Christ*, II, p, 123, Paris, 1

D'après ce dernier texte, il faut noter comment « la fête
la moisson, des prémices du travail » (Ex., 23, 16) a pris
is la suite un caractère solennel et *familial*, puisque toute
maisonnée, y compris les serviteurs, doit se réjouir et
foyer en pareil jour. L'allusion finale montre que la Pen-
ôte fait partie du cycle de la libération d'Égypte et du
stère pascal : elle en est la conclusion et met le point
al aux festivités. Vous nous conviez, Seigneur, en ce jour,
nous réjouir en famille, face au travail magnifique que
us nous demandez dans la cité et l'Église.

Ce symbolisme agricole des prémices chrétiennes n'a
int échappé aux Pères de l'Église. « Les pains des pré-
ces, dit Hesychius[3], sont deux : la Loi et l'Évangile »
. Lév., 23, 17). Il venait de faire allusion au nouveau
rifice offert au Seigneur : « L'Esprit survenant renouvela
également notre vie et confirma le don du Christ[4]... ».
cumenius, dans son commentaire sur les Actes (P. G.,
8, 62), a une allusion fugitive à l'origine de la fête :
... alors que le temps était venu de mettre la faux à la
oisson spirituelle désormais mûre ». Chrysostome se fait
us explicite :

> Qu'est-ce que cette Pentecôte? Le temps où il faut mettre la faux à la moisson et cueillir les fruits. As-tu vu la figure ? Vois maintenant la vérité. Quand il s'agit d'utiliser la faux de la parole, de cueillir les fruits, alors l'Esprit vole à la manière d'une faux aiguisée. Écoute le Christ qui dit : Levez vos yeux et voyez les régions blanches pour la moisson.

Et encore :

> La moisson est abondante, les ouvriers rares. Lui-même a le premier mis la faux. Lui-même a emporté aux cieux les

---

. *Comm. in Lev.*, P. G., 93, 1087. Voir aussi Origène, *Hom. II, 2 in Levit.*
n Num. hom., XXIII, 3 (P. G., 12, 753). Sur la fête juive, Migne, *Theolo-*
e cursus completus, t. XXVII, col. 63 et col. 65, n. 1. Sur l'aspect d'actions
grâce et par conséquent le rapport à l'Eucharistie, voir Zanolini (in Migne,
); Thomassin, IV, 419; Chrys., P. G., 57, 332.
. *Loc. cit.*, 1086.

prémices, notre nature assumée, et pour cela il appelle c opération une moisson [5].

Ainsi, le Christ, devenu lui-même les Prémices de l'h manité, envoie ses disciples recueillir le reste de la moiss et la Pentecôte n'est que l'inauguration de ce labeur sp tuel qui occupera désormais toute la durée du temps. Be coup plus tard, l'abbé Guerry [6] parlera du don de l'Es fait à titre de prémices aux apôtres et dans la suite au mo entier : *Spiritum, cujus hodie primitias dedit Aposto offert universis.* Implicite dans ce dernier passage, expli chez Chrysostome, l'idée que l'instrument de la récolte faux utilisée médiatement par Dieu, c'est la parole de envoyés; Pierre est donc en ce jour le premier moissonn du Père de famille. Et toute la famille de Dieu (cf. Eph. 19) se réjouit en ce jour, comme autrefois la communa familiale israélite. A la lumière de la tradition civile et r gieuse du peuple élu, spiritualisée par l'enseignement cl tien postérieur, nous comprenons mieux la portée et solennité du discours de l'Apôtre. C'est vraiment la mois des siècles, la moisson des derniers temps qui s'inaugu celle dont parlait la parabole du Maître et à l'issue de laqu on triera l'ivraie du froment [7].

Il nous faut donc, en ce jour de la Pentecôte, nous off avec toute l'Église, au Père, à titre de prémices, et lui c sacrer spécialement les nouvelles pousses de l'Église r

---

5. Combefis, *Bibliotheca Patrum Concionatoria*, Venise, 1749, VI, p. (*hom. 4 in Acta*, P. G., 60, 41). Cf. Irénée, *Adv. Haer.*, III, xix (Harve 92), et Bède (*homélie*) in Combefis, pp. 329 ss.

6. Combefis, *op. cit.*, p. 347 (*serm. 1, in Pent.*, P. L., 185, 159). Cf. Cl P. G., 50, 461.

7. Les trois mille convertis, dit Cornelius a Lapide (*Comm., in Act.*, 2 sont les *primitiae fidei, oblata et dicata Christo.* En cela, nouvel Israë Jér., 2, 3, et Condamin, *in hoc loc.* Hymne d'Adam de Saint-Victor (196, 1448-1449 et notes) : *Vivae sunt primitiae. Nascentis Ecclesiae. Tri mum millia. Panes legis primitivi. Sub una sunt adoptivi. Fide, duo p* Les apôtres, dit encore Salmeron (*in Act.*, Ed. 1604, p. 60), sont la pre récolte du Christ, etc.

onnaire. Seigneur, votre moisson commence toujours dans
s âmes ou dans quelque pays. Nous refaisons le geste sacré
u moissonneur d'autrefois et nous proclamons votre maî-
rise sur la terre et sur nous-mêmes en vous tendant ces
résents chargés de notre amour.

Le chiffre de 50 qui s'attache au jour de la Pentecôte fait
u'on a songé tout naturellement *à l'année du jubilé* qui
evient tous les cinquante ans, signal de la libération des
sclaves et du retour des terres aux premiers propriétaires,
éritable « réforme agraire » de principe, quelle qu'ait été
on application réelle... Le nom de cette année extraordi-
aire vient de la sonnerie de trompette qui l'inaugure (Lév.,
5, 9 ss.). Des messagers envoyés par tout le pays d'Israël
nnonçaient cette année sainte, « l'année de la liberté »
Ez., 46, 17). Repos de la terre, retour des sols aux premiers
naîtres, libération des esclaves, telles étaient les trois obli-
ations de la cinquantième année. Josèphe y ajoute même
Ant., 3, 12, 3) l'extinction des dettes. Tout cela était la
igure de la nouvelle Alliance et le Seigneur (Lc, 4, 21),
eprenant les paroles du prophète (Is., 61, 1-3), se présente
omme le héraut de cette libération définitive. Dans un
érygme dont on ne nous a rapporté que les traits essentiels,
l clame la venue du Royaume de Dieu, éternel jubilé, année
ainte qui n'aura pas de fin. Au cinquantième jour après
Pâques, les disciples du Christ, à leur tour, commencent
eur rôle de hérauts de liberté et proclament l'ère de salut
otal pour les âmes. Ils sont eux-mêmes la trompette et les
nessagers jubilaires, ils crient aux quatre vents leur mes-
age de pardon, d'extinction des dettes envers le Dieu vivant,
le repos sabbatique et de délivrance du mal et du Malin.
Ce jourd'huy, dit saint François de Sales[8], est le commen-
ement de toute prédication. »

Les écrivains ecclésiastiques n'ont pas manqué de relever
t d'exploiter ce symbolisme. « Par l'application des com-

8. *Sermon 1 sur la Pentecôte* (6 juin 1593), t. VII, p. 2.

mandements divins, dit Bède, avec l'aide de la grâce
l'Esprit, nous tendons vers le vrai repos. » « La loi ancienn
dit l'empereur Léon, libérait les esclaves en figure,
umbra. Après le septénaire de cette vie, nous serons reç
dans la liberté première et ancienne. » Le Bx Juon, apr
avoir examiné le sens symbolique du nombre 50, a cet
belle formule : « En ce jour, nous avons reçu le Saint-Espr
gage de l'éternel héritage et de la vraie liberté [9]. »

La Pentecôte est le gage et l'inauguration de l'éternit
Nous sortons, au jour de la Pentecôte, grâce au don
l'Esprit, de la servitude, de l'exil et de la misère et mendici
qui leur font cortège [10].

> La Pentecôte, conclut Cornelius a Lapide, est la fête prop
> du Saint-Esprit et son jubilé. De même que la cinquantièn
> année était l'année de jubilé, dans laquelle les esclaves dev
> naient libres, et tous revenaient sur leurs propriétés ance
> trales, eussent-elles été vendues mille fois, de même p
> l'Esprit-Saint nous revenons à la grâce et à l'amitié d
> anges, à la liberté de gloire des enfants de Dieu, à l'hérita
> et au royaume céleste [11].

En ce jour, Pierre est ainsi le premier héraut de la liber
divine des hommes. La Pentecôte, fête de la liberté et
la rédemption, nous invite à la reconnaissance et à la joi

L'aspect positif de cette proclamation, c'est la promulg
tion de la charte nouvelle de l'humanité; c'est, en un mot,
grâce, *l'Évangile succédant à la Loi*. Dans la tradition juda

---

9. In Combefis, *op. cit.*, VI, Bède (P. L., 92, 946), p. 330; Léon (P. G., 1
126), p. 336; Juon episc. Carnot, p. 338. Cf. le « *Liber sacramentorum*
mozarabe, in Cabrol-Leclercq, *Monum. Eccl. liturg.*, VI, 341, l'hymne d'Ad
de Saint-Victor, *Typum gerit jubilei...*, P. L., 196, 1453 (et Durand, *Ratior*
éd. Vivès, III, 518).

10. *Pseudo-Cyprien*, in Combefis, p. 345.

11. *Comm. in Act. in h. l.*, p. 49. Ainsi la Pentecôte marque le retour
Paradis terrestre, l'entrée dans le Royaume, l'accès à la Joie. Dieu a éteint
dettes, il nous reconnaît pour ses enfants, il nous rend les terres volées
le démon. Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré des idoles !

ue postérieure, on attribuera à cette date de la Pentecôté la romulgation de la Loi faite à Moïse par Yahweh sur le inaï. Mais il ne semble pas que, du temps du Christ, cette radition ait déjà droit de cité chez les rabbins et que l'anniersaire de l'événement soit célébré en ce jour. Contrairement à l'avis du P. Hagen [12], il apparaît d'ailleurs malaisé e faire témoigner les Livres Saints en faveur de cette coïncidence. Le texte, en effet, allégué par lui (Ex., 19, 1 ss.) uggère plutôt que l'événement du Sinaï s'est placé « au roisième mois » après la sortie d'Égypte, donc au moins oixante jours après la célébration de la Pâque.

Quoi qu'il en soit du fondement historique du rapprochement institué ou même de l'opinion des Juifs sur ce point u temps des apôtres, les Pères et les théologiens se sont mparés de la tradition judaïque postérieure pour souligner n nouvel aspect du symbolisme de la Pentecôte. C'est même elui qu'ils ont développé avec le plus de ferveur et de comlaisance. « La fête de l'Évangile, dit saint Isidore [13], coïncide avec la fête de la Loi. » Saint Chrysostome détaille les léments parallèles : « On y constate... le son du tonnerre, feu venant du ciel et la puissance sur laquelle s'appuie foi dans la venue du Saint-Esprit [14]. » Saint Léon, en son ngage dense, dessine la loi générale du lien intime des eux Testaments :

> ... la grâce a été annoncée à l'avance par la loi, et la loi réalisée par la grâce. Au peuple hébreu affranchi des Égyptiens, le cinquantième jour après l'immolation de l'agneau, la loi fut donnée sur le mont Sinaï : de même après la Passion, où le véritable Agneau de Dieu fut immolé, le cinquantième jour à compter de sa résurrection, sur les apôtres et le peuple des croyants, le Saint-Esprit fondit, afin que le chrétien attentif reconnaisse facilement que le début

12. *Lexicon Biblicum*, Lethielleux, 1911, III, s. v. *Pentecoste*, p. 560.
13. *Lib. I de Officiis Eccles.*, cap. 34; P. L., 83, 768. Cf. *Bened.*, XIV, *De stiis*, lib. I de *Pentec.*
14. Combefis, VI, 293 (cf. P. G., 50, 460). Cf. Migne, *Cursus Script. Sacrae*, II, pp. 63-65. Aug., *De Cat. Rud.*, XXIII, 41, et Chrys., P. G., 60, 43-44.

du vieux Testament était au service de l'origine du Nouvea
et que les deux Alliances furent instituées par le mêm
Esprit [15].

Saint Pierre Chrysologue compare le don de la Loi précé
de l'épisode du buisson ardent à la semence de la grâce pr
parée par l'envoi du feu chargé de dessécher, de purifie
d'enflammer [16]. Plusieurs éléments particuliers frappe
Bède : l'élévation du Cénacle et la hauteur du mont Sin
le feu et le vent de part et d'autre; mais la Loi fut donn
aux seuls Juifs, la parole de l'Évangile doit être prêchée,
travers la terre, à toutes les nations et dite dans toutes
langues, pour accomplir la prophétie de Malachie (1, 11).
Pour le B[x] Juon, le jour de la Pentecôte est sacré dans la L
et dans l'Évangile. Cinquante jours après le dépouilleme
des Égyptiens ou de l'enfer, une loi écrite par Dieu sur
pierre ou dans les cœurs a été donnée, « mais la premiè
dans la servitude, la seconde dans la liberté [18] ». Enfin,
écrit, autrefois attribué à Cyprien, déclare : « Les Ju
comme nous célèbrent le cinquantième jour, mais eux
figure (*in typo*), nous dans la vérité; plus que de signifi
nous faisons [19]. » Cette conclusion montre à la fois la cor
nuité et la supériorité de l'Alliance nouvelle par rappor
l'ancienne. Comme dit le même auteur, le doigt de Dieu
révèle aussi dans le Nouveau Testament, mais il s'y mon
plus puissant, plus libéral, plus sanctifiant.

---

15. *Serm. 1 de Pentec.*, P. L., 54, 400. Cf. l'hymne de laudes à la Pe
côte (*quo lege fit remissio*). Le *Missale Parisienae*, 1738, p. 371. *Breviar
Parisiense*, 1836, p. 396. Adam de Saint-Victor, P. L., 196, 1448 et 1552.

16. Combefis, p. 322 (*serm. 164*; P. L., 52, 631). Sur ce feu, Cabrol-Lecle
Mon. Eccl. Lit., VI, 341-342. Greg., P. L., 76, 1220. Cyr. Al., P. G., 69, 12
Adam de Saint-Victor, P. L., 196, 1454-1455.

17. Combefis, p. 329 (*hom. 11*; P. L., 94, 194). Cf. P. L., 92, 946.

18. Combefis, p. 338. Cf. Chrys., *in Mt. hom. 1*, P. G., 57, 15.

19. Combefis, p. 345. De même *Severianus in Caten. Cramer*; cf. K
in Act., p. 41. Les Pères y voient une application des promesses des prop
(Jér., 31, 33; Ez., 35, 26). Cf. *Aug. Epist.*, 119, 16 et 55, 14. Saint L
Serm. 75 in Pentec. Saint Athanase, P. G., 28, 69-70. Pseudo-Chrys., P.
52, 811; 63, 933 (cf. 64, 419 D). Pseudo-Damasc., 96, 833 A.

Parmi les théologiens, il suffira d'entendre le plus grand de tous. « La fête de la Pentecôte, dit saint Thomas, était célébrée après cinquante jours, pour rappeler le bienfait du don de la Loi », et le rapprochement est clair entre l'Ancien et le Nouveau Testament :

> A la fête de la Pâque succède la fête de la Passion du Christ et de sa Résurrection : à la fête de la Pentecôte, dans laquelle fut donnée la loi ancienne, succède la fête de la Pentecôte, dans laquelle fut donnée la loi de l'Esprit de vie (*lex Spiritus vitae*) [20].

Cette dernière expression qui fait allusion à un texte de saint Paul (Rom., 8, 2) unit très heureusement le souvenir du Sinaï à l'événement du Cénacle et au don de l'Esprit. Notre reconnaissance se nuance d'admiration devant le don de l'Esprit et de la Loi de grâce. Le Seigneur nous fait participer à la divine Trinité, il déploie devant nous ses *magnalia*, ses hauts faits; il nous rend participants de sa nature et nous appelle à une intimité plus étroite, plus définitive, plus gratuite encore que celle à laquelle il conviait les justes de l'ancienne Loi. L'Alliance nouvelle dépasse infiniment l'antique : ces bienfaits confondent l'âme religieuse qui sait ce qu'est Dieu et ce qu'est l'homme.

D'autres résonances de l'Ancien Testament seraient à noter, par exemple *le souvenir de l'Esprit qui planait sur les eaux* à l'aube du monde [21], ou encore celui de *la confusion de Babel* que nous examinerons plus bas, mais les symbolismes et préfigurations signalés suffisent pour faire apparaître des grands thèmes de la Pentecôte, trop souvent laissés dans l'ombre. Une fois de plus, le Nouveau Testament est

---

20. *Sum. theol.*, Ia-IIae q. 102, a. 4, 10; q. 103, a. 3, 4.

21. Cf. Combefis, VI, 317 (saint Léon, P. L., 54, 401), p. 344 (pseudo-Cyprien, P. G., 52, 809).

La mention de ce fait se trouve dans la bénédiction des fonts baptismaux (préface), mais cette bénédiction n'est pas propre à la Pentecôte, et ce rappel procède de l'élément qu'on bénit.

éclairé par l'Ancien qu'il accomplit. Nous avons un thème plus neuf avec *la révélation et la manifestation de l'Esprit* et *le don des langues* qui en est l'effet, mais qui n'en est qu'un effet plus extérieur et plus sensible, symbole de la transfiguration des âmes. Sans vouloir tirer au clair ce mystérieux phénomène du « parler en langues » , il faut s'y arrêter quelques instants, afin de mieux comprendre le mystère qui nous occupe[22].

Pendant dix jours, les disciples, à la fois navrés du départ du Maître et réjouis par son triomphe (Lc, 24, 52), ont attendu, dans la prière et le souvenir du Ressuscité, la venue de la force de Dieu (Act., 1, 8). Au matin de la Pentecôte, dans l'allégresse générale de la fête, au milieu d'une ville pleine d'effervescence religieuse, voici que l'Esprit se manifeste subitement, avec sa violence d'autrefois, mais surtout avec une suavité pénétrante que les prophètes n'avaient pas connue à ce point. C'est vraiment le Règne de l'Esprit qui s'inaugure[23] : *ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils se mirent à parler des langues inconnues*[24], *selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer.* Cet événement suppose et manifeste une intense commotion interne, comme chez les témoins il dut provoqur une vive impression.

Le problème qui se pose est double : les Douze (avant le discours de Pierre) ont-ils prié ou prêché ? En quelle langue l'ont-ils fait ? La tendance d'un certain nombre d'interprètes modernes (Richstaetter, Adler, Lyonnet, Dupont...), rejoignant quelques rares commentateurs anciens (saint Basile, cité par le P. Lyonnet; cf. saint Irénée, *Adv. Haer.* 3, 19 : *hymnum dicebant Deo*...), est de penser que les Douze, dans une oraison extatique, semblable aux phéno

22. Voir la bibliographie donnée par Dom Dupont, *op. cit.*, pp. 83-84, et surtout S. Lyonnet, *Verbum Domini* (Rome), 1944, t. XXIV, pp. 65-75.

23. L'Esprit est caractéristique du Nouveau Testament, dit saint Thomas *Sum. theol.*, Ia IIae, q. 106, a. 1, c. et ad 1; q. 108, a. 1. Le Livre des Actes a été appelé les *Actes du Saint-Esprit* (cf. Cyr. Hier., P. G., 33, 994); Chrys., 60, 21; Œcumenius, 118, 32; Theoph., 125, 849).

24. Ἕτερος, dit Jacquier, *Les Actes des Apôtres*, p. 46, nie toute ressemblance avec d'autres langues, quelles qu'elles soient.

ènes connus sous le nom de glossolalie, ont parlé dans ue langue mystique, qui n'était pas de la terre. Le miracle rait consisté dans le fait que la louange des *magnalia ei* ait été entendue par les auditeurs dans leur propre ngue, directement, sans le besoin de l'interprétation du prophète » habituel (cf. 1 Cor., 14, 27).

Déjà, le P. Lebreton avait frayé la voie à cette solution.

> Ces réactions contradictoires [des assistants], dit-il, montrent que, dans cette première manifestation, le don des langues apparaît déjà obscur comme il le sera plus tard à Corinthe : « *Celui qui parle en langues s'édifie lui-même; celui qui prophétise édifie l'Église* » (1 Cor., 14, 4). Les auditeurs reconnaissent leurs propres langues; mais ce qu'ils distinguent, ce sont des exclamations, des louanges de Dieu [25].

Et plus loin :

> En présence de cette stupeur et de ces railleries, saint Pierre se lève : c'est le prophète qui interprète les exclamations de ceux qui ont parlé en langues [26].

Et encore :

> Ces louanges de Dieu qui ont frappé de stupeur les assistants, ce ne sont point des signes d'ivresse; c'est l'effusion du Saint-Esprit...

Pour le P. Lebreton, il ne s'agit donc pas de prédication de la part des disciples, mais de louanges sur un mode extraordinaire et confus qui a besoin de l'interprétation d'un « prophète », Pierre en la circonstance. Il faut admettre l'existence ici d'un charisme semblable à ceux dont parlent les Actes et les épîtres pauliniennes.

---

25. Dans Fliche et Martin, *Histoire de l'Église*, I, pp. 131 n.

26. *Ibid.*, p. 132. Le P. Prat (*La Théologie de saint Paul*, I, Paris, 1924, p. 153, n. 1) admet que les apôtres ont loué Dieu, mais tient qu'ils ont parlé une *vraie* langue pouvant être comprise de ceux qui la savaient ».

Le texte des Actes lui-même est favorable à cette interpré
tation des faits. Les disciples ont commencé à parler dè
l'invasion de l'Esprit, bien avant que la foule se soit amassé
et qu'ils soient sortis à sa rencontre. Ne pouvant se prêche
les uns les autres, ils ont donc prié ensemble et loué Die
sur un mode extatique et qui n'est pas de la terre. On com
prend que les anciens interprètes, pour lesquels les apôtre
avaient prêché et non prié, aient pensé qu'ils avaient parl
une langue intelligible (l'une des langues des auditeurs –
mais quelle cacophonie !). Si, par contre, ils ont loué Die
dans une grande exaltation religieuse, rien n'empêche qu'il
l'aient fait comme les anciens glossolales et comme un cer
tain nombre de mystiques modernes (sainte Françoise Ro
maine, sainte Thérèse, sainte Marie-Madeleine de Pazzi..
dans une langue non humaine et inintelligible aux oreille
de la terre, sauf grâce particulière de Dieu. En un mot, sou
l'influence de l'Esprit, les disciples auraient parlé plutôt un
langue « céleste » qu'une langue étrangère, et tous les aud
teurs, eux-mêmes sous l'impression de l'Esprit, auraient com
pris qu'il s'agissait de louanges de Dieu. Substantiellemen
le phénomène ne serait pas différent du charisme conn
sous le nom de glossolalie. Saint Pierre lui-même rapproch
celui-ci (Act., 10, 47 — il ne s'agissait certainement pas i
de prédication) du fait de la Pentecôte.

Les apôtres, ici, nous montrent le chemin de la louang
Remplis de l'Esprit-Saint, ils acclament la puissance et
bonté du Dieu Trinité. Nous aussi, en ce jour solennel, av
la liturgie de l'Église, nous chantons les louanges de
Rédemption, les victoires de l'Esprit, les conquêtes
l'Église. Par la pensée, nous offrons à Dieu ce concert pol
glotte de tous les croyants, cette symphonie en toutes l
langues du monde qui monte vers Dieu. Image de la Jér
salem céleste (Apoc., 5), anticipation du ciel, réunion de
terre sous un même amour et dans un même cantique de f
et de reconnaissance.

Quoi qu'il en soit de l'hypothèse rapportée plus hau
il est certain que les Pères et la liturgie ont souvent rappr

ce parler miraculeux du lointain récit de *la confusion de Babel*; celui-là, signe d'unité restaurée par le Christ et l'Esprit, alors que Babel consommait la division en conséquence du péché. Saint Grégoire attribue cet effet merveilleux à l'humilité des apôtres par opposition à l'orgueil de ceux qui, « contre le Dieu Trinité, se sont efforcés de construire [27] ». « L'Esprit-Saint, dit Chrysostome, vole vers eux maintenant sous la forme de langues de feu, pour réunir en cela l'univers divisé [28]. » La *Somme théologique* a retenu le même symbolisme : « Alors que les nations se laissaient aller à l'idolâtrie, fut introduite la diversité des langues, comme il est dit (Gen., 11), ainsi au moment où les nations devaient revenir au culte du Dieu unique, contre cette diversité un remède est employé par le don des langues [29]. »

La doctrine *universaliste* du mystère est d'ailleurs largement exploitée par l'ensemble des Pères. Ils mettent en relation l'apparition des langues de feu et le don des langues avec la mission confiée aux apôtres de répandre partout le nouvel Évangile. Il fallait que les (futurs) maîtres du monde, dit le pseudo-Chrysostome, connaissent les choses du monde par toute la terre et donc sachent les idiomes des divers pays [30]. L'Église, déclare Augustin, parle les langues de tou-

---

27. Combefis, VI, 325 (*hom. 30 in Evang.*, P. L., 76, 1222).

28. Combefis, VI, 285 (*hom. II in Pent.*, P. G., 50, 467). Cf. pseudo-Chrys., *id.*, 52, 808 et 811; 64, 419 D et 422 A. Déjà Irénée, P. G., 7-929. Greg. naz., *Oratio*, XLI; *In Pentecosten*, 16, P. G., 36, 450, Léon empereur, *Oratio 12, in Pent.*, P. G., 107, 127.

« Les nations, divisées depuis la confusion des langues, s'unissent dans la confession solennelle de votre nom », oraison de la fête dans les anciens missels romains (cf. de Puniet, *Le Psautier liturgique*, I, 586). La liturgie s'ailleurs abonde en allusions à ce rapprochement entre la Pentecôte et Babel. Par exemple : *Orationes pridie Pentecosten in Sacramentarium Leonianum* (Muratori, *Liturgia romana vetus*, Venetiis, 1748, I, 316; voir aussi pp. 320, 321; II, 617). Préfaces (*The Missal of Robert of Jumièges*, London, 1896, pp. 118, 119). *Oratio Post nomina : Liber sacramentorum mozarabicum* (in Cabrol-Leclercq, *Mon. Eccl. Lit.*, VI, pp. 338-339, 340, 341), etc. Cf. les hymnes d'Adam de Saint-Victor, *Paucis cordis novitas. Et linguam unitas. Datur in cenaculo* (P. L., 196, 1448). *Missale Parisienae*, 1738, pp. 363-372 et 381.

29. IIa-IIae, q. 176, 1, c.

30. Combefis, 292 (P. G., 52, 808).

tes les nations[31]. *Ipsa unitas Ecclesiae*, insiste Fulgence d Ruspe, *linguis omnibus loquitur*[32]. Et saint Bernard : « quoi leur étaient nécessaires les langues des nations, sinon la conversion des nations[33] ? Pour eux, la Pentecôte e l'appel du monde entier à la Lumière, c'est déjà la conve sion de l'univers, préfigurée et comme ramassée en br (cf. Act., 2, 5). Saint Léon tressaille à cette pensée :

> Nous sommes incités unanimement à la vénération de Pentecôte, exultant en honneur du Saint-Esprit, par lequ toute l'Église catholique est sanctifiée, toute âme raisonn ble est imprégnée... Que les esprits des fidèles se réjouissen car dans le monde entier un seul Dieu, Père, Fils et Espr Saint, est loué par la confession de toutes les langues; cet réalité signifiée par l'apparence du feu persévère dans l'actio et dans le don[34].

Il convenait de terminer par cette évocation missionnai et triomphante notre long périple. On a pu voir comme la fête de la Pentecôte, enracinée dans l'ancienne Alliance y avait hérité d'un caractère agricole et familial, d'une sign fication de libération et plus tard avait été adoptée comm l'anniversaire de la promulgation de la Loi. Tout en repr nant quelques traits de l'événement du Sinaï, la nouvel fête déborderait de beaucoup la portée, la grandeur et le ser

---

31. Combefis, p. 302 (*serm. 268*, P. L., 38, 1232). Cf. serm. 67, 70, 266 (P. L 38, 461 ss. et 1225 ss.).

32. Combefis, p. 323 (*serm. 8*, P. L., 65, 743). Cf. 336 (empereur Léon, P. G 107, 127).

33. Combefis, p. 339 (*serm. 1*, P. L., 183, 323-324). Cf. 346 (pseudo-Cyprien

34. Combefis, p. 318 (*serm. 75*, P. L., 54, 403). Cf. 346 D (Guerry, P. L 185, 157). Pie XI, homélie de la Pentecôte, 1922.

Beau texte du pseudo-Chrys., P. G., 52, 807-808 : Où sont les persécuteu de l'Église ? Claude, Néron. Partout où tu vas, dans l'Inde, etc., tu trouve (l'Évangile). — Les apôtres sont devenus les instruments de l'Esprit-Sai (Greg. Palamas, *hom. 24*, P. G., 151, 314 B). Cf. ant. IIe vêpres, *Magnific* Cf. L. Cerfaux, *Ephemerides Th. Lovanienses*, 1936, pp. 256-259 : Le symb lisme attaché au miracle des langues. Voir Benoît XIV, *Tractatus de factis* (Migne, *Theol. curs.*, t. XXVII, pp. 450-469), Thomassin, *Traité des Fêtes*, Durand, *Rational*, éd. Vivès).

celui-ci : l'unité du monde y est reconstituée, l'univers appelé au salut dont il reçoit les arrhes dans l'Esprit, gage de l'héritage éternel et de la vraie liberté ». Beaucoup d'autres thèmes auraient pu trouver ici un développement (celui du feu, du vent-esprit, du vin nouveau, de la naissance de l'Église, etc.), et il aurait fallu analyser de près le discours de Pierre, à la coloration si particulière. Il aurait fallu esquisser une théologie du don de l'Esprit. Nous devions nous limiter. Ces pages trop brèves n'avaient d'ambition que de réunir en faisceau quelques thèmes du mystère de la Pentecôte et de faire deviner ce qu'ils peuvent apporter à notre prière et à notre contemplation.

Que Notre-Dame du Cénacle, toute perdue dans le silence de son Dieu ce matin-là [35], crée assez de silence dans nos âmes troublées par les voix de la nature, pour que nous puissions entrevoir quelque chose des desseins de Dieu : mystères de miséricorde, plans d'amour sur l'Église et sur le monde, révélation de l'Esprit, le Guide et le Consolateur qui jamais ne nous abandonnera ! Aux côtés de Marie, attendons la venue de Celui qui est Amour et qui fera fondre au feu de sa vigueur nos égoïsmes les plus tenaces.

André Rétif, S. J.

35. Du bel office de Notre-Dame du Cénacle, citons seulement l'oraison de la messe : « O Dieu, qui avez comblé des dons de l'Esprit-Saint la bienheureuse Marie toujours Vierge, votre Mère, lorsqu'elle priait avec les disciples dans la solitude du Cénacle; faites-nous aimer, nous vous en supplions, la retraite du cœur, afin que, priant mieux ainsi recueillis, nous méritions d'être remplis des grâces de l'Esprit-Saint. »

Notre messe continue...

Qu'est-ce donc que la charité surnaturelle? C'est, n assimilant à l'amour même de Dieu, l'entrée dan mystère de la vie divine; c'est, en qualité de fils adop aimer le Père avec le Christ, sous la motion de l'Es Saint.

Ainsi, la vie vient du ciel, du sein même de la Trinité, le Christ Sauveur. Par la grâce, elle est en nous vie partici Comment deviendra-t-elle *vie vécue* par nous? Par l'Euchari L'Eucharistie est le sacrement de la charité vécue. Et dans c lumière, nous comprenons bien mieux que l'Eucharistie es pain du ciel, le pain descendu d'en haut, car le Christ nou fait vivre de cette charité divine qui est sa vie, de cet amou Père qui l'embrase et dont il disait : *Ma* NOURRITURE *est de j la volonté de mon Père qui est dans les cieux.* Accompli volonté du Père, à l'exemple du Christ, c'est donc bien l pain des anges et notre pain quotidien. Quotidien : l'Euchar nous est donnée chaque jour pour que chaque jour s'enrich en nous la vie divine.

Mais devrons-nous nous contenter de vivre l'amour du Seig seulement pendant la célébration et la communion de la me Déjà, l'oraison de postcommunion s'ouvre sur la vie pratiqu nous fait demander au Père que « nous restions toujours en de grâce », que « nous réalisions dans le comportement de n vie le mystère que nous avons célébré et reçu », c'est-à-dire nous agissions en conformité profonde avec cette vie divi laquelle nous venons de participer. Il s'agit maintenant, des yeux nouveaux, de contempler en esprit de louange le mo le cours des choses, y voyant la manifestation de la volont

re. Tel doit être notre programme : aimer cette volonté et
accomplir.

Notre vie installée en Dieu va descendre et rayonner sur toutes
s créatures, de sorte qu'en tout nous cherchions Dieu et que
ut nous parlant de Dieu pour finalement nous reconduire à
eu, nous puissions réaliser avec notre prochaine messe une
lation plus entière encore, plus universelle, plus catholique.
olation où nous serons davantage encore assimilés au Christ
ns sa vie divine; pour redescendre de nouveau vers les choses
in que, les sanctifiant, les bénissant, les faisant participer à
ordre nouveau de la Rédemption, nous puissions continuer avec
ne perfection toujours plus grande ce mouvement de montée
rs Dieu et de descente vers les choses.

Notre vie installée en Dieu, nous devons conserver la *même
ttitude d'âme*, attitude de louange au Père et de don de nous-
êmes, et cela quel que soit le temps que nous pourrons con-
crer entièrement à la pure louange divine, quelles que puissent
re au contraire nos occupations matérielles et absorbantes. Car
tte attitude n'a pas besoin de s'exprimer en paroles multiples;
le est une attitude de la volonté qui, à partir de notre messe,
oit perdurer à travers toute démarche, au sommet de notre
prit.

D'une part, aimer Dieu par-dessus toutes choses, aimer Dieu
toutes choses. D'autre part, aimer toutes choses en Dieu et
lon Dieu. Voilà l'ordre de notre charité, l'ordre dans lequel
ous continuons à célébrer notre messe tout au long de la vie.
ous-mêmes, nous devons nous aimer : négliger de le faire serait
ne erreur qui nous ferait sortir de l'ordre de la charité et de
volonté du Père. Mais comment résoudre l'antinomie appa-
nte entre l'amour de soi et l'amour de Dieu? En nous aimant,
on pas d'abord, mais après Dieu et à cause de Dieu; nous aimer
Dieu, sachant qu'il nous aime, nous aimer comme Dieu nous
me, c'est-à-dire en cherchant notre vrai bien et notre salut.
Nous aimer nous-mêmes, ce sera en définitive vouloir ce que
Père veut de nous, ce qu'il attend de notre collaboration.
ous refuser aux desseins de Dieu sur nous, desseins qu'a formés
n amour, ce serait nous aimer faussement, ou plutôt ne pas
ous aimer du tout. Cet amour est le contraire d'un repli sur

nous-mêmes, sur notre autonomie personnelle et sur nc égoïsme qui ramènent le monde à soi : il est don de soi à Di Aussi peut-il être parfois très pénible en exigeant de nous durs sacrifices, des actes d'héroïsme même, devant lesquels nc nature, friande de facilité, regimbera avec répugnance. Mais épreuves sont la pierre de touche de notre sincérité.

De même, nous tournant maintenant vers notre prochain, n aurons à l'aimer comme le Père l'aime et parce qu'il l'aime. Père veut son salut comme il veut le nôtre; le Christ a donné vie pour lui; l'Esprit-Saint, s'il ne le meut pas encore, veut mouvoir. La volonté du Père, c'est que nous apprenions autres ce que nous avons nous-mêmes appris sur la vie et chemin qui y conduit; c'est que nous soutenions leurs pas fra les. Voilà la charité surnaturelle — non pas la philanthro ou l'urbanité —, la vraie charité surnaturelle : tout conside par rapport à l'Unique nécessaire, sachant d'ailleurs que t bien y conduit, et que donner un verre d'eau à autrui peut le reflet de la bonté divine, l'image de cette eau de la grâce Dieu fait jaillir dans les âmes altérées de lui. Car il y a un or à garder dans l'amour du prochain : l'affection, la tendre pour ses parents, ses amis, la bienfaisance matérielle ne sont à mettre au premier plan. La charité est avant tout aumône sp tuelle, soutien des autres dans leur montée vers Dieu. Sans intempestif cependant : nous n'avons pas à imposer à d'au des habitudes de piété qui ne sont pas les leurs, etc. Ici enc notre modèle est le Seigneur, qui suggère de façon à peine ceptible et demande avec tant de délicatesse. Notre compo ment sera sans doute beaucoup plus convaincant que tous discours.

Cependant, rien n'est négligeable dans l'ordre de la cha par rapport à ce salut éternel des hommes. Sous cette image verre d'eau donné en son nom que nous rappelions tout à l'he le Seigneur a voulu nous signifier qu'il ne désirait pas que n nous désintéressions du monde, de ses misères et de ses besc Bien au contraire : chercher le Royaume de Dieu et sa just c'est vouloir en toutes choses la vérité, tout vouloir selon l'o établi par le Père, c'est *accomplir toute justice*, au mépris difficultés et des contradictions.

ccomplir toute justice, ce ne sera pas nous réfugier dans la rité douillette de notre vie religieuse, sans plus nous soucier la faim du monde et des hommes; ce serait une nouvelle forme goïsme, celle du mauvais riche. L'évangélisation du monde us réclame, selon nos possibilités.

Évangélisation du monde qui s'étendra aux choses elles-mêmes xquelles nous devons infuser un ordre nouveau, celui de la demption du Christ, ordre d'élévation vers Dieu dans la auté de l'art chrétien (je ne dis pas liturgique nécessairement; doit y avoir un art chrétien, très largement compris, englobant utes les manifestations de la vie). Cet art doit faire monter vers eu toutes choses créées. Sans doute une étude plus approfondie la mentalité culturelle du Moyen-Age nous apprendrait-elle r ce point beaucoup de vérités oubliées ou méconnues (cf. les thédrales, véritables assomptions de toute vie chrétienne, arts, étiers, saisons, travaux, flore et faune autour de l'autel et du crifice unique).

Il faut reprendre une mentalité de bénédiction des choses, est-à-dire d'usage de toutes choses dans l'ordre de la vie surnarelle. Ce point de vue était celui de saint Benoît quand il mandait à ses moines de traiter tous les objets du monastère ec respect, « comme les vases de l'autel ».

Il faut réapprendre à voir dans les choses de la nature l'ordonnce du Père, qui les a ainsi voulues et créées, afin de réaliser r elles et avec elles son dessein du Corps mystique des âmes ns le Christ. Voyons les êtres avec des yeux nouveaux en allant dedans au dehors, c'est-à-dire en contemplant à l'intérieur ction de Dieu qui les façonne, pour ne percevoir ensuite l'extéeur qu'illuminé par cette lumière intime. Toute chose visible viendra ainsi pour nous signe de la pensée et de la volonté du re, la plus humble réalité nous permettant de chanter en nos eurs un verset nouveau ajouté au cantique *Benedicite* : *Œuvres Seigneur, bénissez le Seigneur.*

Ainsi, nous ne pouvons nous séparer des créatures, nous ne *vons* pas le faire, mais, si nous les donnons à Dieu, toutes viendront pour nous des sacrements où Dieu se donne. Toute rande de la créature à Dieu devient don de Dieu à la créature, n de Dieu par la créature. Offertoire et communion : gestes

parallèles et unis en ce point central, en cette fine pointe tout, qui est Dieu.

Ite missa est. Allez, la messe est dite, elle vient d'être envoy vers Dieu, et c'est notre rentrée dans le monde, notre renv vers le monde, non pas pour nous perdre avec lui, mais po le sauver avec nous, afin que notre prochaine oblation ne no trouve pas les mains vides.

Tout nous attend, comme le chantait Zundel. Les étoiles co nues ou non, les constellations invisibles, les atomes qui l composent, leur rayonnement innombrable qui relie tous l corps dans une indicible symphonie, toutes les faunes et tout les flores du monde nous attendent pour que leur cri devienn sur nos lèvres, un chant d'amour conscient au Père, au Fils à l'Esprit. La danse des parfums, des couleurs et des sons no entoure et cherche notre âme pour y résonner en vivant poèm

Plus encore, nos frères nous attendent. Ceux d'hier dont no rencontrons les noms dans l'histoire et à qui nous oublio de faire l'aumône d'une prière. Ceux d'hier, inconnus de nou mais connus de Dieu. Ceux d'aujourd'hui, proches ou lointair mais avec les mêmes misères, les mêmes luttes, la même vocati divine...

La messe est dite. Et, comme Notre-Dame, nous descendo de la montagne du Sacrifice, emportant dans nos cœurs la char divine, comme le levain qui va faire gonfler notre pauvre pâ humaine. *Et Verbum caro factum est.* Le Verbe s'est fait cha venons-nous de répéter. Il faut que, par nous, l'Incarnation Verbe continue en toutes choses. Il nous faut les incorpor toutes à son être, pour en faire, autant qu'elles en sont capable son corps et son sang, et parfaire ainsi le sacrifice de demai

Allez, la messe est dite, mais elle n'est point achevée. E continue, elle continuera jusqu'à la fin des temps, jusqu'à que la plénitude du Christ soit réalisée et l'univers tout ent dans ses mains, rendu à sa vocation divine qui est d'aimer et chanter. Tant qu'il reste dans le monde quelque chose à conver au Christ, tant que *Dieu n'est pas tout en toute chose* (1 Cor., 23), notre messe n'est pas achevée.

Car le Christ m'attend de nouveau pour l'oblation de demai en attendant l'oblation définitive de mon dernier jour, du dern

de ce monde et du premier jour du monde nouveau. Par en lui, avec lui, je n'ai pas encore donné au Père toutes ses, l'univers, dans une oblation vraiment *catholique*, mes ions, mes pensées. Je ne me suis pas encore donné moi-même, personnalité profonde. Je ne suis pas encore allé au terme du n, qui est de me donner moi-même dans la racine de ma rsonne, en sorte que cette vie divine en moi, je ne la croie pas *ienne*, mais don de Dieu afin qu'à mon tour je le donne. n'ai pas appris jusque-là le secret de la Croix, qui est de se nner.

Il est donc nécessaire que demain, et après-demain, je monte nouveau à l'autel pour apprendre ce secret de mort et de vie. i encore, la mort conditionne la vie. Car en donnant tout, vais-tout perdre ? La réponse est le cri victorieux de saint Jean la Croix : « J'ai semblé tout perdre et j'ai tout gagné. » Car que nous donnons à Dieu, le Seigneur nous le rend; nous-êmes et le monde que nous lui tendons, ramassé au creux de s paumes, il nous les rend, non comme notre chose, mais nme sa chose. *Sa chose*, qu'il me confie à gérer. C'est tout mystère de la messe qui continue en toute ma vie. Mystère de ffertoire, où je donne, et mystère de la communion, où le igneur me rend cette chose que j'ai donnée; à l'extérieur, rien est changé, mais l'intérieur est tout nouveau, tout transformé chargé de quelle richesse ! O admirable échange !

Ainsi, la charité transforme tout de l'intérieur pour en faire sacrement du Christ, c'est-à-dire une chose qui contient le rist et nous le donne. Et nous-mêmes transformés au Christ r l'intérieur, nous devenons par lui, avec lui, oblation parfaite Père.

Symbole et source de cette vie de charité, que l'Eucharistie it pour nous le sacrement qui signifie et à la fois réalise notre n au Père, comme le Christ s'est offert et continue de s'offrir jamais.

MAODEZ GLANNDOUR.

Traduit du breton par M. SAINT-GAL DE PONS.

CHARITÉ DE LA VÉRITÉ

La charité est une : *lien de la perfection* (Col., 3, 14); elle est multiple : *avec tous dans le Christ Jésus* (I Co 16, 24). La charité est Dieu (I Jn, 4, 16), et elle aussi Dieu en nous (Rom., 5, 5). Contraste famil à qui scrute l'insertion de l'incréé dans le créé. même charité stimule la contemplation et inspire l'ascè porte remède à toute l'indigence humaine et verse au fo de l'âme un baume mystérieux. Immense et belle fresq dont peut jouir tout chrétien, pourvu qu'il sache ouvrir yeux, dans le coin de terre où Dieu l'a fait naître. La char de la vérité n'en est qu'un fragment, dont nous n'exar nerons qu'un motif.

On pourrait l'entendre dans le sens que visait saint Aug tin : « La charité de la vérité requiert un saint loisir; nécessité de la charité accepte un légitime labeur[1]. » parlait d'expérience : c'est au prix d'un long et coûte effort que, sous la charge épiscopale et au milieu de dispute avec les hérétiques, il réussit à composer le *Trinitate*, à installer la *charitas veritatis* au sein de la *nec sitas charitatis*. La vérité est bien le pain dont tous besoin. La scruter pour la donner est bien œuvre émine de charité, plus encore s'il s'agit de vérités qui intéressen

1. « Otium sanctum quaerit charitas veritatis; negotium justum sus necessitas charitatis » (*De Civ. Dei*, 19, 19).

ea ultime promis à la destinée humaine. Il revient au seul ristianisme de résoudre, en une sagesse non codifiable, pparente antinomie entre *charitas veritatis* et *necessitas haritatis*.

Nous envisagerons ici une communication de la vérité spirée par amour de Dieu — d'où charité de la vérité —; ais il s'agira d'une vérité plus immédiate et plus univer-lle, plus simple et plus profonde, plus familière et plus ifficile à atteindre que la vérité élaborée par l'esprit : il agira de la vérité de la vie.

Les formes élémentaires de cette charité — dire vrai, vivre rai, être vrai — en constituent plutôt le climat et relèvent, n rigueur, plutôt de la justice.

Dire vrai.

C'est d'abord ne pas mentir, ce qui est une règle simple l juste; car mentir, c'est retourner contre le prochain son roit à un échange spirituel avec ses semblables. C'est aussi, l c'est plus délicat, sérier les cas dans lesquels il convient e dire ou de taire la vérité. Dans l'amour d'amitié, chacun eut le bien de celui qu'il aime à l'égal de son propre bien. e premier de ces biens est la vérité de la vie dans son ngagement extérieur comme dans sa rectification intime. e me dois à moi-même la vérité, et mon ami la tient pour on propre bien parce qu'elle est mon bien. Je la lui dois onc au nom de l'amitié qui postule l'unité du vouloir et ar suite l'unité de l'objet du vouloir. Cela n'entraîne pas u'on doive toujours tout dire : il suffit d'être prêt à com-nuniquer à l'ami tout ce qui intéresse. Mais communiquer evient une exigence plus urgente quand il s'agit de la vie ntime, qui est au même degré d'intériorité que l'amitié : l y a des confidences qu'on ne refuse pas sans trahir, et ientôt sans détruire, l'amour qui les exigeait.

En tout cela, ce qui importe, c'est le fait même de la ommunication, le don, non l'objet du don; car la vérité ue je dis peut, de soi, être, en certains cas, indifférente

à l'ami : lorsqu'il s'agit d'un bien qui n'est sien que par
qu'il est mien. Mais il peut s'agir aussi d'un bien qui e
en propre le bien de celui que j'aime, dont il a besoin
vérité concernant la rectification morale personnelle. Di
cette vérité, c'est exercer la correction fraternelle. Deu
conditions : être en situation pour juger juste et estim
probable l'amendement suggéré. Ce service se pratique spo
tanément entre ceux qu'unit une charité fervente. Mais il r
faut pas le limiter à des groupes particuliers : il a sa form
commune, spontanée, sur laquelle il convient de réfléchi
Quand il ne sied point de dire la vérité, on peut la suggére
on doit, à tout le moins, éviter tout ce qui pourrait indui
en erreur, soit par la flatterie[2], soit simplement par d
éloges trop fréquents capables de porter autrui à une sure
time funeste. Pareille attitude peut être dictée par la cupidi
ou un certain dilettantisme de la politesse : il est agréab
d'être le point de mire d'amabilités qu'on contribue à entr
tenir en séduisant. La charité de la vérité exige une hab
tuelle franchise qui préférera la fermeté, voire une poin
de rudesse, à la flatterie facile. Ce service doit être ren
en particulier aux chefs qui sont, à ce point de vue, les pl
desservis des hommes : « Un prince sera la fable de tou
l'Europe et lui seul n'en saura rien[3]. » Il ne convient p
de dire à un supérieur les défauts qu'on remarque en lu
mais on lui doit, du moins, de ne pas entretenir ses pe
chants par des connivences tacites dont le ressort caché e
en général un intérêt assez égoïste.

Vivre vrai.

Pour dire vrai, il faut vivre vrai : on ne peut sentir co
ment la vérité mesure les choses et les vies que si l'on

2. Ps. 11, 2 : *Les fidèles disparaissent d'entre les enfants des hommes. se dit des mensonges les uns aux autres; on parle avec les lèvres flatteuses un cœur double.*

3. Pascal, *Pensées*, Édition Brunschvicg ou Giraud, nº 100.

-même dans la vérité. Le redresseur de torts ne saisit la rité qu'abstraitement et l'applique comme un calque in- xible sur la conduite qu'il veut reprendre. Tandis que le aritable témoin de la vérité se trouve établi avec tous ses res en une communion intelligible, grâce à laquelle il évient instinctivement les déviations plus encore qu'il ne s observe. Car il y a là communication non plus explicite, ais latente de la vérité, persuasion de la vérité, par la vérité la vie.

Cela implique, sur le plan humain, conformité à l'état, la fonction qui nous définit au regard d'autrui. C'est ce ie prêchait saint Jean-Baptiste[4] : tous doivent se montrer courables, conformément à la grande loi humaine; chacun oit pratiquer le devoir de son état et éviter les défauts inhé- nts à cet état : les percepteurs ne doivent exiger que leur î, les soldats, ne molester personne, se contenter de leur aye.

Les conseils de saint Jean ne sont qu'un point de départ, ne préparation. Il faut les prolonger, les affiner, mais en conservant la rigoureuse et profonde simplicité. La jus- ce du Royaume serait privée de sens sans la charité. L'obli- tion de justice peut être impérée par l'amour, qui opère ne transposition intime, se répercutant dans tout l'agir, non une destruction. La charité ne demande pas de chan- r de condition[5], mais de vivre *autrement* dans la même ndition. Elle peut avoir ses œuvres propres, mais doit abord viser la vie telle que la Providence nous la ménage.

---

4. Lc, 3, 10-14 : *Et les foules l'interrogeaient disant : « Que devons-nous nc faire ? » Il répondait et leur disait : « Que celui qui a deux tuniques rtage avec celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger fasse même. » Il vint aussi des publicains pour être baptisés, et ils lui dirent : Maître, que devons-nous faire ? » Et il leur dit : « N'exigez rien en plus de qui vous a été fixé. » Des gens du service armé lui demandaient aussi : Et nous, que devons-nous faire ? » Et il leur dit : « Ne molestez personne. dénoncez pas faussement. Et contentez-vous de votre paye. »*

5. 1 Cor., 7, 20 : *Que chacun demeure dans la condition où l'appel divin l'a uvé.*

La charité est la perfection du chrétien : elle doit *assume* toute sa vie.

Conséquence immédiate : si le devoir d'état doit êtr accompli pour l'amour de Dieu, il constitue aussi pour l prochain la charité primordiale; si l'on admet que nou coopérons au bien de nos frères par la tâche qui nous es dévolue et qu'aucun bien n'est étranger au bien divi qu'il appartient à chacun d'atteindre, cette tâche qui nou définit socialement relève fondamentalement de la charit surnaturelle pour nous et pour autrui. Donc, si la falsifica tion est condamnable en justice, combien plus si elle tromp l'attente de l'amour. J'attends du percepteur, du soldat qu'il fasse son métier, qu'il soit vrai. S'il ne l'est pas, manque à la justice, mais de plus, s'il est chrétien, à l charité : car il n'exprime pas adéquatement l'amour qu doit être en lui pour moi.

On rencontre assez souvent une trahison implicite de l charité de la vérité dans le soin que certains prennent éviter de prendre des décisions qui pourraient dresser contr eux quelque opposition et dont la responsabilité retomb ainsi inévitablement sur d'autres. Abstentionnisme, habileté des enfants de ténèbres, mais non authentique charité.

Pour le chrétien, le premier devoir d'état est d'être u chrétien vrai. Il est le sel de la terre, il doit garder *tout l dépôt* (I Tim., 6, 20) dans son intégrité originelle. Il do craindre la contamination qui suit toujours la séduction d la facilité. Il ne s'agit pas seulement de la ferveur, mais d l'authenticité dans les principes. Vivre en ramenant de valeurs aussi essentielles que péché, renoncement, rédemp tion, à des dimensions acceptables pour le monde, c'est sar doute se rapprocher du monde, mais pour le trahir, trah l'attente où il est d'un message dont il a perdu le souveni Si d'autres services peuvent relever de la seule justice, témoignage de la vérité chrétienne vécue ne peut être rend que par amour. Dire vrai, vivre vrai, il faut encore :

…tre vrai.

Faire aux hommes la charité d'être vrai, tout comme le …erbe incarné leur manifesta l'amour de Dieu en se mon…rant parmi eux *plein de grâce et de vérité* (Jn, 1, 14), *vé…ité*[6] venue rendre témoignage à la vérité[7]. C'est bien diffi…ile. Mais Dieu a, de longue date, préparé l'homme à …ccueillir ces conseils évangéliques. La récitation des psau…mes rend familière l'association *misericordia-veritas*[8] : ma…nifestation originelle de la « charité de la vérité ». L'alliance …le Dieu avec son peuple est bien l'initiation première à un …mour qui ira s'épanouissant jusqu'à l'économie nouvelle. …lliance scellée par la Loi, première initiation aux rudiments …ndispensables d'une vérité oubliée ou encore ignorée : *mise…ricordia et veritas.* Nous découvrons ainsi, dans toute son …mpleur divine et humaine, la charité de la vérité. Elle …consiste, pour nous, en une fidélité lucide à notre propre …condition; et c'est même cette forme humble qui est le plus

---

6. Jn, 14, 6 : *Je suis la Voie, la Vérité, la Vie.*

7. Jn, 18, 37 : *Je suis né pour ceci, et je suis venu dans le monde pour ceci …endre témoignage à la vérité.*

Jn, 8, 38 : *Ce que j'ai vu auprès du Père, je le dis* (cf. Jn, 1, 18).

8. Ps. 24, 10 : *Tous les sentiers de Yahweh sont miséricorde et fidélité, pour …eux qui gardent son alliance et ses commandements.*

Ps. 88, 15 : *La justice et l'équité sont le fondement de ton trône; la bonté …t la fidélité se tiennent devant ta face.*

Ps. 107, 5 : *Car ta bonté s'élève au-dessus des cieux et ta fidélité jusqu'aux …ues.*

Michée, 7, 20 : *Vous ferez voir à Jacob votre fidélité, à Abraham la miséri…corde, que nous avez jurée à nos pères dès les jours anciens.*

Tob., 3, 2 [Tobie] : *Vous êtes juste, Seigneur; justes sont tous vos juge…ments, et toutes vos voies sont miséricorde, vérité et justice.*

Ps. 39, 12 : *Toi, Yahweh, ne me ferme pas tes miséricordes; que ta vérité …t ta bonté me gardent toujours.*

Ps. 56, 4 : *Dieu m'enverra du ciel le salut : Dieu enverra sa bonté et sa …érité.*

propre à l'imprimer dans les autres par une mystérieu
persuasion. Or Dieu fait ainsi. Lui le premier, toujours.
fait son « devoir d'état » : aimer, pardonner, instruire,
s'il rencontre blasphème, ingratitude, fermeture d'esprit,
demeure miséricorde, prévenante et condescendante
mière. Ainsi l'homme sait qu'il ne rencontre pas un Di
au rabais, comme sont tous les hommes [9], mais un Dieu vr
un Dieu fidèle, donnant ainsi la plus précieuse des obole
celle de la vérité concrètement existante, vivante, agissan

Il fallait sans doute que Dieu lui-même se fît persuasi
patiente pour amener l'homme à comprendre la mystérieu
conjonction *misericordia-veritas*. La fidélité de Dieu à l'éga
de l'homme se traduit d'abord par une exigence de sincérit
Soyez vrais parce que je suis vrai [10]. La vérité de la
humaine appelle, comme sa justification, une plénitu
immanente : celle de la vie divine gratuitement accordée
Elle n'y parvient qu'en se conformant à la vérité, à la
qui commande et suggère la miséricorde. En retour,
liens affectifs fondés sur la communauté de la destinée, voi
de la race, entraînent un devoir de mutuelle sincérité.
mensonge n'est pas toujours stigmatisé en Israël quand
s'exerce, au bénéfice de la cause commune, vis-à-vis
étrangers; tandis qu'il est considéré catégoriquement comm
une faute entre Israélites. La charité de la vérité, telle qu'e
doit jouer universellement entre les enfants d'un mêm
Père, se trouve donc en germe dans l'ancienne Alliance.
message de la loi nouvelle nous permettra de saisir pourqu
on doit et comment on peut dire vrai, vivre vrai, être vr
ce qui est la substance concrète de la charité de la véri

---

9. Ps. 115, 1; Rom., 3, 4 : *Omnis homo mendax.*

10. Nous pouvons transposer de cette façon les invitations si hardies : Lév
11, 44; 19, 2 : *Soyez saints parce que je suis saint.* Mt., 4, 48 : *Soyez parf
comme votre Père céleste est parfait.*

11. Telle est, en substance, l'interprétation que propose saint Augustin
verset Ps. 84, 12 : *La vérité germera de la terre et la justice regardera
haut du ciel.*

FONDEMENT THEOLOGAL DE LA CHARITÉ DE LA VÉRITÉ

Trop souvent, charité équivaut à « faire la charité », à donner quelque chose ». Or ce quelque chose est le signe – et devient une cause supplémentaire — de l'extériorité ui existe entre ceux qui s'aiment : extériorité que l'amour oudrait réduire, annuler. S'engager dans cette voie serait ublier le sens tout spirituel de la charité, et en particulier le la *charitas veritatis*. Celle-ci consiste bien à « donner ». lais le don est si éminent qu'il ne peut procéder que de Dieu; il est si intime — à l'esprit, au cœur, à l'être — que ette zone, hors d'atteinte de toute puissance créée, est réser- ée à Dieu.

Ainsi, un amour naturel ne suffit pas pour porter efficace- ement à autrui une certaine qualité de vérité : il faut, pour e faire, bénéficier d'un potentiel divin qu'assure le seul mour qui nous fait un avec Dieu, la charité.

Autre conséquence : la charité, qui vient de Dieu, ne fait pas cception de personnes; je ne peux donc pas ne pas m'aimer noi-même de cet indivisible amour dont j'aime Dieu et le rochain. Et cet amour étant inclusif de vérité, c'est d'abord is-à-vis de moi-même que je dois exercer la charité de la érité, à moins d'être dans l'illusion. Ici, charité qui ne ommencerait pas par moi-même ne serait pas du tout harité.

Aimer la vérité c'est vouloir, pour les autres, la leur onner, pour soi, la recevoir : deux incidences d'un même cte, par nous participé, celui de l'amour, inclusif de vérité. aire la charité de la vérité, c'est donc premièrement et ssentiellement la recevoir. Dieu donne, par amour, la vérité tous : à autrui, à moi, à moi par autrui et à autrui par noi. Dans la mesure et au degré où je reçois, je puis onner. Et s'il est possible de tricher sur la parole — on eut dire de la vérité un peu plus qu'on en a compris —, l est très difficile de faire vivre de la vérité plus qu'on en vit oi-même, et tout à fait impossible de donner aux autres

d'être vrais plus qu'on est vrai soi-même : on ne triche p
avec l'être. A ce degré, c'est Dieu qui est concerné. L
et lui seul, mesure l'équation de chaque être avec lui-mêm
c'est-à-dire la vérité de chaque être; lui, et lui seul, fon
les relations mystérieuses sur lesquelles ses créatures se co
ditionnent naturellement dans leur être-vrai, du fait qu'el
communient toutes en lui, qui est la Vérité.

A chaque étape de la charité de la vérité, dire, vivre, êt
vérifions cette réciprocité fondamentale : don reçu et d
communiqué dans le même amour.

Dire vrai.

Il convient d'être disposé à *recevoir la vérité*, cette vér
qui est règle de vie et devient progressivement l'être mêm
Il faut interroger Dieu et savoir attendre la réponse. Pila
demande bien à Jésus : *Qu'est-ce que la vérité?* [12], ma
tourne les talons. S'il avait attendu, puis écouté la répons
le sang du Juste n'eût peut-être pas été appelé sur les Jui

Qui n'écoute pas Dieu, qui se porte trop vite vers d'auti
foyers de vérité se met hors de la charité de la vérité. Ce
disposition première, désir sincère et docilité humble,
peut être soutenue que par un amour : elle est la raci
cachée de la charité de la vérité; c'est d'elle que part tou
la sève.

Dire vrai, ou en d'autres termes développer autour de
une certaine limpidité mentale à la faveur de laquelle
réflexes autocritiques sains se développent spontanéme
est le premier service de la charité de la vérité. Il suppo
justement que nous sachions « nous laisser instruire » par

---

12. Jn, 18, 37-38 [Jésus] : « *Je suis né pour ceci, et je suis venu dan
monde pour ceci : pour rendre témoignage à la vérité : quiconque est d
vérité écoute ma voix.* » *Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité ? » Ayant
cela, il sortit de nouveau pour aller vers les Juifs et il leur dit : « Pour
je ne trouve aucun crime en lui...* »

ist, selon que la vérité se trouve en Jésus[13]. Car il n'y u'une Parole qui purifie ceux qui l'entendent[14]; elle ne opérante par nous que si nous la faisons nôtre en l'écou-t. Cela ne veut pas dire que nous la répéterons... Qui ic pourrait y prétendre? Cela signifie simplement que le s de la vérité qu'elle déposera en nous inspirera spon-ément les vigilances ou les non-advertances, les sévérités les indulgences, les fermetés ou les sourires qui contri-ront à faire de la vérité un besoin irrésistible pour ceux nous entourent : chacun comprenant à sa mesure le stérieux message qui inclinera celui-ci à éviter le men-ge; et tel autre à une sincérité totale sous le regard de u. Tous seront purs, chacun au degré où il en reçoit la ce, dans le moment où la Parole, présente en nous, leur par nous rendue sensible.

Si nous sommes authentiquement en cet amour, dont te indivisible saisit simultanément Dieu, le prochain et us-mêmes, nous devons donc être disposés à recevoir u de Dieu et aussi du prochain. Accepter du prochain s vérités. Car il n'y a qu'une vérité, et qu'un amour de le vérité, ou mensonge et illusions. Nous devons aimer e vérité de nous-mêmes que nous livre le prochain; il si perspicace quand il nous demande l'héroïsme, car il fait souvent qu'appliquer une logique dont nous redou-ns la rigueur.

Accepter ce message des autres apporte double bénéfice : us avons besoin de croire que Dieu accueille toutes les ères, d'où qu'elles viennent, croyons donc aussi qu'il ut nous parler par toutes les lèvres; puis cette acceptation us ouvre les autres : ils nous savent gré de respecter xigence la plus primitive de la charité de la vérité — don u, don donné dans un seul amour. Les non-chrétiens,

---

. Eph., 4, 20-21 : *Mais ce n'est pas ainsi que vous avez appris le Christ, raiment vous l'avez entendu et si vous avez été instruits par lui, selon la vérité se trouve en Jésus.*

. Jn, 15, 3 : *Déjà vous êtes purs à cause de la parole que je vous ai oncée.*

même s'ils ne croient plus à la vérité, perçoivent avec ra
que nous devons y croire assez pour ne vouloir triomp
que par elle et donc répudier aussi bien l'hypocrisie ave
qu'une certaine diplomatie de la pensée.

Vivre vrai.

*Qu'ainsi votre lumière brille devant les hommes afin
voyant vos bonnes œuvres, ils glorifient votre Père qu
dans les cieux* (Mt., 5, 16).

Pas d'ostentation[15], pas d' « édification », pas de cal
Si une vie est vraie, elle ne peut pas ne pas rayonner. C
ce que rappelle Jésus, par son conseil direct, comme pa
reproches acérés et permanents à l'égard de l'hypoc
pharisienne. Celui qui met en pratique les béatitudes
la *lumière du monde* (Mt., 5, 14). Il ne doit pas se cac
Et ceux qui l'entourent, sensibles à la qualité de lum
qui émane de lui, remonteront jusqu'à la Source : Die
Transfiguration opérée dans une vie humaine par le do
Dieu : le chrétien *doit* à tous cette vérité qu'il est se
même de donner. Il ne s'agit d'ailleurs pas de justice,
d'amour. Quand Dieu nous introduit dans son Royaum
nous donne d'emblée plus que nous ne pouvions attend
comprendre. C'est bien dans son amour que nous de
présenter aux autres la persuasion de la vérité.

Pouvons-nous attendre d'eux, en retour, pareil serv
Oui, s'il s'agit de nos frères chrétiens. Mais non de ceux
n'ayant pas en eux la vérité de Dieu et l'amour de Dieu
peuvent laisser filtrer jusqu'à nous cette lumière sans
reille qui est comme un resplendissement du secret d

---

15. Qu'on se souvienne des conseils de Jésus concernant la manière de
Mt., 6, 6.

16. Ps. 33, 9 : *Goûtez et voyez combien Yahweh est bon.* L'atmosphèr
temporaine met en évidence par contraste qu'un certain degré d'authe
ne peut être que le don de Dieu.

ce du Père. Beaucoup peuvent être sincères et accomplir grandes choses, mais ne s'élèvera-t-il pas de *faux Christs de faux prophètes, et ils feront de grands prodiges et des hoses extraordinaires, jusqu'à séduire, s'il se pouvait, les lus eux-mêmes* (Mt., 24, 24). La sincérité peut être au ser- ice de l'erreur; elle excuse ceux qui se trompent de bonne oi; mais rien n'excuse la séduction en ceux qui, possesseurs e la vérité, doivent appeler l'erreur par son nom : c'est, ous l'avons vu, la première forme de la charité de la vérité. ie laissons donc pas l'idéal chrétien se contaminer par une smose d'abord imperceptible qui finirait par dissoudre, ans un humanisme immédiatement tangible, les valeurs urnaturelles que Dieu seul peut dispenser gratuitement. Ne herchons pas à conjurer par un illusoire apprivoisement es sortes de démons *qui ne peuvent se chasser que par le eûne et par la prière* (Mt., 17, 20). L'erreur et la facilité actisent secrètement contre les enfants de lumière; le dan- er n'est pas moindre en vie collective qu'en vie indivi- uelle et, s'il sévit surtout dans le monde, il peut aussi isiter les cloîtres par le truchement de conceptions de la ie humaine assez étrangères aux perspectives évangéliques.

La charité de la vérité demeure donc, partiellement, uni- ntérale : cela résulte immédiatement de la prévalence ina- iénable du don de la grâce et de la foi. Certes, ce n'est pas n tout chrétien que la lumière brille au point de susciter iscrètement et irrésistiblement la louange qui remonte vers e Père; mais ce n'est pas une raison pour oublier que cette umière-là, et elle seule, est la parure des saints, pour oublier u'il n'y a pas de sainteté laïque, qu'il n'y a pas non plus e sainteté si on résorbe Dieu en une immanence si indéfi- iment accueillante et si misérable dans sa prétendue infini- ude qu'on est tout près d'oublier qu'on ne peut aimer ieu si, en même temps, on ne l'adore. *Charitas veritatis! orsque le Fils de l'Homme viendra, trouvera-t-il la foi sur a terre?* (Lc, 18, 8). La pureté divine des valeurs que la oi devrait envelopper et conserver sur terre n'aura-t-elle pas ombré dans l'universelle séduction ? Tel est l'enjeu qui est ans nos cœurs; assurer par notre vie et dans notre vie, à

la vérité, la seule permanence qui puisse lui convenir en c
bas monde.

La charité de la vérité est trop originelle pour avoir s
œuvres propres. Elle consiste à vivre, en un certain espri
l'amour divin. La précision la plus nuancée et la plus exac
nous est donnée par Jésus lui-même. Il apporte sur terre u
certain reflet que lui-même n'y retrouve nulle part. Il vie
rendre témoignage à la vérité (Jn, 18, 37). Or ce témo
gnage, qui *ne fait acception de personne* (Mc, 12, 14), con
porte bien un *jugement*[17] au sujet des réalités de la terre, a
sujet de la vérité concrétisée sur terre, mais il consis
d'abord en ceci : *Ce que j'ai vu auprès de mon Père, je
dis*[18]. Toute l'œuvre de Jésus est orientée vers le Père[1
elle montre le Père, à tel point que, Philippe demandant
Seigneur, montrez-nous le Père et cela nous suffit (Jn, 14, 8
Jésus répond : *Celui qui m'a vu a vu aussi le Père* (Jn, 1
9). La vie du chrétien doit, elle aussi, désigner Dieu; plut
que s'appliquer à mettre en valeur un homme multidime
sionnel, révélation des temps nouveaux, si enfiévré à ne rie
laisser perdre de soi qu'il devient imperméable à la véritab
Sagesse : *Rechercher premièrement le royaume de Di*
(Mt., 6, 33). Il ne faut, certes, pas changer en préoccupatic
scrupuleuse de ne point excéder[20], ce qui doit être occup
tion soucieuse de l'essentiel. Mais la vérité primordiale, c'e
que le chrétien vit de Dieu, c'est que le point d'applicatic
de son effort doit être de développer la « tendance »[21] do
il reçoit la grâce. Alors il montrera Dieu, comme Jés
montrait son Père : avec le même naturel. On rayonne p
sa vie ce dont précisément on vit. Plus profondément, c

---

17. Jn, 5, 22 : *Le Père même ne juge personne, mais il a donné au Fils
jugement tout entier.*

18. Jn, 8, 38. Cf. 1, 18.

19. Le Père est témoin, principe, terme... c'est sur quoi revient consta
ment l'Évangile de saint Jean.

20. La foi doit ôter toute timidité puisqu'elle donne de faire des œuv
qui surpassent celles de Jésus lui-même (Jn, 14, 12).

21. Ainsi aimait à s'exprimer la bienheureuse Marie de l'Incarnation.

réalise parce que l'on est cela même en fonction de quoi on est; Jésus tient lieu du Père auprès de ses disciples, parce que tout son être est d'être du Père. Il *est* plus véritablement la Vérité qu'il ne le dit ou ne le vit, et c'est cela même qu'il vient offrir à ceux qui l'entourent. Cette forme ultime de la charité n'appartient-elle pas aussi au chrétien ? C'est ce qu'il nous reste à examiner brièvement.

Être vrai.

Sanctifiez-les dans la vérité. Votre parole est vérité (Jn, 17, 7), dit Jésus à son Père. Le principe immédiat de cette sanctification, c'est l'Esprit-Saint. *Esprit de Jésus*[22], *Esprit de vérité, qui procède du Père*[23]. *Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir* (Jn, 14, 17). *Esprit de vérité qui guide dans toute la vérité* (Jn, 16, 13)[24]. Il ne s'agit plus ici d'une rectitude parlée ou vécue, mais de cette *vérité qui transcende les cieux*[25], qui *demeure éternellement*[26], qui est Dieu même. Exercée par Dieu, la charité devient le don ultime en quoi consiste la vision béatifiante. Ce don est réservé à Dieu; nous ne devons ni l'attendre d'autre que lui, ni penser intervenir à l'intime de la connaissance que Dieu en fait à autrui. Mais notre fidélité à accueillir le don de Dieu relève de l'amour de Dieu et du prochain : elle réalise la charité de la vérité dans toute son amplitude. Mes refus n'entraîneraient pas que Dieu se refuse à autrui, mais autrui ne bénéficierait pas de ce dont je refuse de bénéficier. La sanctifi-

---

22. Jn, 16, 14; Philip., 1, 19. Dans les Actes : Baptême dans l'Esprit-Saint équivaut à Baptême de Jésus.

23. Jn, 15, 26-27; Mt., 10, 20; Rom., 8, 9-11.

24. 1 Jn, 5, 6. *Et c'est l'Esprit qui rend témoignage, parce que l'Esprit est la Vérité.*

25. Ps. 56, 11 : *Car ta fidélité atteint jusqu'aux cieux et ta vérité jusqu'aux nues.*

26. Ps. 116, 2 : *Car sa bonté pour nous est grande, et la vérité de Yahweh subsiste à jamais.*

cation par la vérité est en si profonde conformité avec
nature de cette dernière qu'on ne peut en être le témoin sai
y contempler une œuvre éminente de la sagesse divin
l'acte de cette contemplation constitue une prise de posse
sion de cette même vérité et contribue pour autant à l'int
gration du sujet dans la Vérité qui est source de toute vérit

Mais il y a plus. La grâce de vérité nous venant en fa
par l'humanité du Christ, et celle-ci étant une réalité créé
il s'établit de nous à elle une certaine réciprocité. L'hum
nité sainte est, en tant que principe de communicatio
conditionnée par notre propre réceptibilité : à la manièr
dont la parole de l'orateur se trouve, du fait même du co
tact de l'auditoire, constituée en un état de communicabili
qui n'affecte pas sa teneur abstraite, mais qui n'en déri
pas non plus. Ceux qui écoutent une parole au point
mettre tout leur être en accord avec elle suscitent, da
cette parole, des harmoniques qui la rendent intrinsèqu
ment plus pénétrante, qui lui confèrent une exigence
communicabilité à laquelle doivent bientôt se rendre ce
qui d'abord n'écoutaient qu'avec moins de soin ou moi
de profonde docilité. Semblablement, recevoir la Paro
de Vérité, c'est, par la médiation de cette Parole elle-mêm
assurer la même grâce aux autres. La Vérité, incarnée da
le Christ, réfléchit en elle-même la profondeur à laquel
elle pénètre; elle acquiert, par des modalités temporell
muées en un état éternel, une pénétrabilité qui requiert p
sa nature même d'être réalisée dans le temps. Que Jud
ait refusé la grâce de repentir et de conversion envelopp
dans le regard et la parole de Jésus n'ôte évidemment ri
aux virtualités infinies contenues, pour chacun de nou
dans l'éternelle Vérité; mais que les Samaritains aient
conscience de parvenir à une foi plus pure en s'attachant
Jésus lui-même, plutôt qu'en accueillant le témoignage
leur compatriote[27], voilà qui a découvert et qui a premièr

27. Jn, 4, 42. Saint Thomas, dans son beau commentaire, montre que
progrès de la foi est lié à ce fait que Dieu opère dans l'âme d'une mani

t réalisé l'une des possibilités sanctificatrices de la té : manifestation et réalisation dont l'influence s'étend qu'à nous.

l y a donc bien une charité de la vérité, d'autant plus manente à la participation de la Vérité que cette partici- ion est plus profonde.

Si nous faisons de la Vérité la règle de nos paroles et de s pensées, nous induisons les autres à la sincérité sans uelle il n'y a pas de vie possible avec Dieu; mais nous vons en retour être prêts à accueillir, d'où qu'il vienne, le vice d'entendre nos vérités.

Si nous prenons la Vérité comme mesure permanente de tre vie, nous devons faire luire une lumière purifiante et nvertissante; nous devons en même temps discerner, dans s plus subtiles infiltrations, la séduisante facilité qui résout eu dans le surhomme, ou qui substitue la sagesse de la ison à la folie de la croix, la vérité *diminuée par les mmes*[28] à la Vérité de Dieu. Il y a une trahison des chré- ns, comme il y a une fidélité des chrétiens; eux seuls uvent aller à un certain degré dans la fidélité comme dans trahison.

Si enfin nous accueillons la Vérité, non plus seulement mme mesure d'une vie qui procède de nous, mais selon mode plus mystérieusement intime, comme nous refor- ant à la source de nous-mêmes, cette Vérité devient un incipe opérant et transformant; elle nous fait vrais nous- êmes en nous mettant en équation avec elle, elle nous it exercer la charité de la vérité par l'acte qui établit en t de communicabilité permanente ce qui était, en elle, ulement communicable.

Nous avons marqué à grands traits le cheminement con- et de la charité de la vérité; nous en avons ensuite indiqué

---

s immédiate : l'action divine apparaît elle-même et non plus voilée dans médiation des signes.

8. Ps. 11, 2 : *Quoniam diminutae sunt veritates a filiis hominum.*

le fondement théologal. Faut-il rappeler, en terminant, c ces deux points de vue doivent être tenus ensemble, si on veut pas qu'une ascèse sans envol s'effrite en recettes qu'une mystique sans contrôle s'exténue en abstractions. plus humble de nos actes est toujours justiciable de la p haute inspiration : la vérité ne subsiste que dans la Véri comme l'humanité de Jésus dans le Verbe. Jésus est don aux hommes, afin qu'ils atteignent, chacun pour soi, cl cun pour ses frères, le Verbe de Vérité : *charitas veritatis Deo et in nobis.*

M.-L. Guérard des Lauriers, O. P.

ALIX LE CLERC

ET LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

Elle « aimait fort à danser ». Elle aimait trop à danser. Que voulez-vous? elle avait juste ses vingt ans ! Qu'y avait-il de mal à se savoir jolie, bien faite ? Pourquoi donc n'eût-elle pas cherché à s'amuser un peu, à plaire, à se faire admirer ? Oui, pourquoi ?

Toujours est-il qu'elle renonça à la danse, comme cela, d'un seul coup. Et ce fut définitif.

Comment les choses se passèrent ? Voici.

En la petite église de Mattaincourt, Alix Le Clerc, ce dimanche-là, tout comme les autres dimanches, est venue assister à la messe. Or voici que soudain retentit à ses oreilles une étrange musique. On dirait un orchestre qui se serait perché aux voûtes de l'église.

Alix aimait à danser, aussi avoua-t-elle que « ce son l'attirait fortement » et qu'elle avait bien envie de l'écouter. Mais quoi ! Est-ce le moment ? Est-ce le lieu ? Alix essaie de s'évader de cette curieuse obsession. Voire ! ce n'est pas chose si facile !

Le dimanche suivant, ce fut la même histoire. Et puis l'autre dimanche encore. De plus en plus ensorcelante est la musique des violons et le bruit du tambour qui marque impérieusement le rythme de la danse. Alix a fini par lever la tête. Bon ! ce n'était

pas assez de lutter contre l'attrait de cet orchestre-là, voici main tenant que, sous ses yeux grands ouverts, semble passer un cor tège de danseurs. Ils vont, viennent, virevoltent, se saluent en cadence. Alix ne peut plus en détacher son regard. Et, soudain elle tressaille : celui qui les entraîne, c'est le diable en personne

Alix enfin a pu fermer les yeux. La farandole a disparu. Le son des violons s'est éteint. Elle n'entend plus le martèlement du tambour. Mais tout au fond de son cœur — elle le sait — quel que chose s'est brisé, comme se brise l'amarre qui retenait la barque au rivage. C'est très simple : Alix a décidé « de n'être plus jamais de cette troupe ». Et ce n'est point là promesse en l'air, faite sans réflexion, sous le coup d'une émotion trop vive C'est un véritable engagement, total et définitif, de tout son être de toute sa vie. Alix est ainsi faite : elle n'aime pas les demi mesures. Ici même, pendant la messe, elle a regardé les choses bien en face. Elle les a même « considérées attentivement » puis, une fois fait le point, très lucidement, elle a résolu de briser tout d'un coup avec sa vie d'hier. Plus encore : « Je pro posai, dit-elle, que désormais je ferais tout ce que je saurais être le plus agréable à Dieu. » C'était, ni plus ni moins, s'embarquer pour de bon sur le chemin de la sainteté.

Puis donc que la coupure est faite entre sa vie d'hier et sa vie d'aujourd'hui, qu'est-il besoin d'en faire mystère ? La jolie robe de soie, la robe gracieuse aux longs plis chatoyants, est-elle de mise encore ? Et ces dentelles, et ces bijoux ? Alix ne le pense pas. Sans demander l'avis de personne, voici qu'elle range tout cela. Elle a trouvé une robe de lainage sombre : ce sera fort bien son affaire. Et une coiffe blanche de paysanne pour empri sonner ses cheveux. Il faut être logique. Tout est donc mieux ainsi.

Pour Alix, peut-être. Non point pour ses parents. Ils s'étonnent d'abord, puis se fâchent, ce qui, après tout, n'a rien de surpre nant. On crut à une lubie qui passerait sans doute rien qu'avec les moqueries, ou qu'anéantirait certainement, en tout cas, la perspective d'un beau mariage.

C'était bien mal connaître Alix.

Quelqu'un pourtant, peut-être, la connaissait mieux, qui tout fois n'en laissait rien paraître. C'était le curé de Mattaincourt

homme d'une fameuse trempe que celui-là. Il était né dans e région même, en 1565. Après de sérieuses études chez les uites qui dirigeaient pour lors l'université, florissante déjà, la ville de Pont-à-Mousson, Pierre Fourier était ensuite entré cz les Chanoines Réguliers de Chaumousey. Réguliers... A vrai re, ils n'en avaient plus que le nom, tant la tiédeur et le relâ- ement s'étaient glissés là comme partout ailleurs... Un jour endra où Pierre Fourier devra, sur ses épaules, prendre le poids cette réforme. Pour le moment, il est, depuis quelques mois, uré de Mattaincourt. Une paroisse pas commode, dont les bour- ades du voisinage se détournent comme d'un lieu mal famé, que, avec un hochement de tête entendu, on appelle tout bas « petite Genève ».

Pierre Fourier ne l'ignore pas, bien sûr; c'est pour cela, pré- sément, qu'il a opté pour cette paroisse-là de préférence à une utre cure qui lui eût donné bien moins de mal.

On le pressent, ce n'était pas le premier venu que ce curé de attaincourt. Homme de bon sens, posé, réfléchi, prudent jus- u'à l'excès, il semblait toujours craindre d'aller trop de l'avant, d'enjamber sur la Providence », comme eût dit Monsieur Vin- nt. Au demeurant, une âme d'apôtre s'il en fut, disponible ujours aux moindres vouloirs de l'Esprit. Ainsi le jugeait Pierre e Bérulle, qui avait avec lui plus d'une affinité : « Si l'on veut, isait-il, d'une seule œillade, contempler toutes les vertus, il ut venir en Lorraine, on les trouvera unies en la personne du . de Mattaincourt. »

Assurément, ce n'est pas à ce curé-là qu'il fallait conter des istoires !

Il vit donc, qui venait à son confessionnal, cette demoiselle Le lerc dont tout le monde, à présent, parlait alentour. Il la vit avancer avec sa robe de tiretaine et sa coiffe blanche. Il se ppela même qu'il avait refusé de l'entendre... Allons ! si elle venait, bien que, sans trop d'aménité, il l'eût éconduite une remière fois, à tout prendre, c'était bon signe. Elle s'agenouilla. l'écouta. Mais ne parut guère satisfait. Qu'est-ce donc que oulait dire toute cette histoire-là : les violons, le tambour, les anseurs et le reste ? Et cette tenue de paysanne qui convenait peu au rang que tenait sa famille ? Était-il besoin, pour mar-

cher dans le droit chemin, de se singulariser ainsi? D'encou gement, Alix n'en reçut point, mais bien plutôt une semon sévère sur sa témérité et son indépendance. Un peu d'humil vaudrait mieux que tout cela. Qu'elle se prépare donc à faire et sérieusement — une confession générale des fautes de to sa vie. Après quoi, on verrait.

Munie du petit livre que lui a donné son curé pour faire, toute minutie, son examen de conscience, Alix a quitté l'égli Sans se laisser déconcerter par cet accueil un peu bourru, e a repris sereinement le chemin qui, de Mattaincourt, serpent au flanc des collines, la ramène chez les siens, au village d'H mont.

Or, dès le lendemain, ce fut une tempête. Une tempête en s âme. De chercher sérieusement à voir clair en elle, cela av été pour elle une révélation, comme une aveuglante lumiè Toutes les grâces de sa vie — depuis ce 2 février 1576, qui ét à la fois le jour de sa naissance et celui de son baptême, jusq ce jour d'été de 1597 — passaient devant ses yeux. Les petit de tous les jours, et les grandes qui, déjà, avaient marqué s âme. Cette lumière première que Dieu avait tout à coup f jaillir des feuillets d'un petit livre qu'on lui avait donné pend une maladie; cette pure lumière qui lui avait découvert d des horizons si merveilleux, à l'heure de ses dix-sept ans. cette première vision où elle s'était vue, elle, Alix, s'avanç pour l'offrande dans l'église de Remiremont, son pays nata Notre-Dame était là qui lui faisait signe d'approcher : « Vie ma fille, disait-elle, et je te recevrai, parce que, étant en péc tu as fait chose agréable à mon Fils de te confesser. » Et tou les autres grâces, et toutes les lumières qui, pendant vingt et u années, avaient jailli, jour après jour, sur son chemin. Elle revoyait toutes. Et toutes ses lâchetés, ses fautes répétées, s amour du plaisir futile et de la danse. Et cela submergeait s âme à la façon d'un torrent qui déferle, un jour d'orage, roul pêle-mêle dans ses eaux agitées et fangeuses les pierres et débris de bois.

Pierre Fourier le sut. Cet amer goût de néant, ce sens péché, de l'humaine misère qu'expérimentait douloureusem Alix lui sembla de bon aloi. Quand Dieu veut faire son œuv

répare déjà l'instrument de son choix. Il se pencha sur elle souffrait, non pour ôter cette souffrance, — il y eût été bien puissant, — mais pour aider l'enfant à se laisser purifier sous main rudement amoureuse du Seigneur. Alix comprit alors ces tortures-là, loin de la séparer de Dieu, n'avaient d'autre jet que de l'unir à lui. Dès lors, elle acquiesça. « Je lui offrais on cœur, avoue-t-elle simplement, pour être moulu en mille ces ! »

Puisque Alix se livre, Dieu, libre de se donner, hâte en elle n œuvre. Il la dépouille et l'instruit. Elle connut alors ce 'est « l'état du pécheur qui ne se peut lever sans la grâce de eu; ce qu'est l'état de grâce, ce qu'est l'état de perfection qui nsiste à rendre la chair sujette à l'esprit et l'esprit à Dieu ». marquons, en passant, cette belle ordonnance, et que l'âme une enfant de vingt ans, sous la clarté divine, rejoint d'un ul coup d'ailes la géniale pensée d'un Pascal.

La lumière est revenue. Et la confiance joyeuse. Et la paix. paix dans l'âme d'Alix. Pas autour d'elle. Sa façon d'être, de habiller, de se retirer de longs moments dans sa chambre, à la , cela devient exaspérant. Ses parents l'eussent peut-être toute- is supporté. Mais ce qu'ils ne supportent pas, ce sont les papo- ges, les commentaires, les racontars plus ou moins bienveillants plutôt moins que plus — qui courent à présent la ville et la mpagne à propos de leur fille. Il faut prendre un parti : puis- e Alix veut vivre de façon singulière, il vaut mieux, à tout endre, la voir enfermée dans un couvent.

Alix veut bien. Mais, en somme, rien ne la presse. D'ailleurs, doit-elle se retirer? Le curé de Mattaincourt suggère les Cla- sses de Pont-à-Mousson, parce que leur monastère est le seul toute la région où la décadence n'ait pas mis son empreinte. Le Clerc penche pour les Tertiaires de Sainte-Élisabeth, parce e leur Règle est beaucoup moins sévère.

Et Alix, que choisira-t-elle ? Au vrai, elle ne se sent d'attrait ofond ni pour un couvent ni pour l'autre. C'est à Dieu de cider. Encore un coup, c'était elle qui voyait juste.

Une nuit, elle eut un songe. Voici. Les deux saintes étaient vant elle, Élisabeth et Claire. Et Alix leur demandait laquelle s deux la voulait pour sa fille. Ni l'une ni l'autre ne la voulu-

rent accepter. « Mais, raconte Alix elle-même, elles me mont
rent quelque chose, me disant que c'était là ma vocation : c
était un berceau où l'on couche les enfants, et au milieu y ét
plantée comme une branche de paille d'avoine portant ses br
ches et sa graine... Auprès du berceau était un gros marteau
fer, qui, de soi-même, donnait contre cette branche toutes
fois que le berceau penchait de côté et d'autre... »

Une bercelonnette. Un brin de paille. Un marteau qui frap
dessus. C'était cela sa vocation ? Vraiment, de la savoir la vc
bien avancée ! Outre que ce marteau-là ne semblait guère p
sager une vocation de tout repos. Car, avec son fin bon se
Alix a tout de suite conclu : « Il me tomba en l'esprit que
vocation où je serais endurerait beaucoup de persécutions s
se dissoudre... et que Notre-Seigneur la rendrait ferme et stable

En attendant, les choses, présentement, n'en sont pas simp
fiées.

Alix voulait bien attendre, mais comment se défaire de ce
idée qui s'était installée maintenant au plus profond de son â
et ne la voulait plus lâcher : « Il faut faire une maison nouv
pour y pratiquer tout le bien qu'on pourra. Il faut faire une m
son nouvelle... »

Et quelle donc maison, mon Dieu ?

Il fallait bien dire cela aussi au curé de Mattaincourt. A
s'attendait à être rabrouée, mais, elle le sentait, ce n'était
chose qui dépendait de sa volonté : elle devait en parler. Elle
parla, une fois, puis deux, puis encore et encore. Tant et si b
qu'un jour Pierre Fourier de lui dire : « Eh bien ! allez ! trou
des compagnes. »

Trouver des compagnes, ici, à Mattaincourt ? C'était un
au bon sens ! Au bon sens humain, oui. Pas à la Providen
Six semaines après, Alix revint frapper à la porte du presbytè
elle y amenait trois compagnes.

Pierre Fourier n'est pas homme à « enjamber sur la Pr
dence »; mais il n'est pas homme non plus à refuser de voi
dessiner, à l'encontre de nos vues humaines, le plan de Di

Puisque Alix avait trouvé ces trois compagnes, le curé de M
taincourt ne se refusait plus à faire les premiers pas.

En la nuit de Noël, toutes les quatre, on les vit dans l'ég

offrir au Christ, par les mains de la Vierge, leur désir et leur bonne volonté. Une simple consécration de leur vie à Notre-Dame, c'est tout. C'était beaucoup déjà : « Une religion en son berceau, au même temps que le Fils de Dieu était dans les maillots[1]. »

20 janvier 1598 — 20 janvier 1634. Le second expliquera le premier. La veille de la Saint-Sébastien de l'année 1634, les religieuses de Notre-Dame de Mirecourt entendirent quelqu'un qui frappait à leur porte. On leur remit un gros gâteau et, avec lui, ce petit mot du P. Fourier : « Nous vous envoyons ce gâteau pour un peu vous récréer à table, à ce bon jour (de la Saint-Sébastien) qui doit être signalé en votre Congrégation, et au respect duquel nous vous prions de ne point jeûner, quoique ce soit un jour de vendredi. Nous entendons que vous mettiez tout le gâteau en pièces pour donner à chacune la sienne, sans rien réduire de vos prébendes ordinaires. » Oh ! le gracieux geste d'un saint qui si bien sait unir l'humain avec le divin, le corporel avec le spirituel ! Un gâteau à des nonnes ? Et pourquoi donc ? Mais pour fêter — trente-six années plus tard — cette nuit où l'avenir d'un Ordre se déroulait aux yeux du fondateur qui était hésitant et indécis encore. En cette nuit-là du 20 janvier 1598, le curé de Mattaincourt sut ce que serait cette « maison nouvelle où l'on pratiquerait tout le bien qu'on pourrait ».

Assurément, l'œuvre ne se ferait pas en un jour, et déjà le marteau allait entrer en danse ! Qu'importe, la petite graine était semée, et la frêle tige d'avoine aurait finalement raison de tous les orages.

Le premier coup, ce fut M. Le Clerc qui le donna. Lassé des critiques qu'on ne lui ménageait point, même depuis la nuit de Noël, il décida que sa fille laisserait là ses trois compagnes et s'en irait tout simplement chez les Tertiaires de Sainte-Élisabeth. Alix dut bien céder. Mais ce couvent-là n'était pas de son goût. On y menait tout autre chose qu'une vie religieuse, et Alix bientôt s'y vit « en plus grand danger que parmi le monde ».

---

1. P. Bedel.

L'œuvre à peine naissante allait-elle s'éteindre? Que non! La petite tige d'avoine a tôt fait de se redresser. Voici comment. Il y avait à Poussay, non loin de Mattaincourt, une opulente et noble abbaye, et dans cette abbaye, des Dames de grand nom. Mme d'Apremont est l'une d'elles. Riche à la fois de titres et de bonté, elle a fini par apprendre l'histoire de la petite Le Clerc et de ses trois compagnes. Elle offre d'être protectrice si l'on reconstitue le petit groupe disloqué. Mme d'Apremont a un nom de la noblesse, de la fortune. C'est de quoi faire réfléchir le père trop inquiet des réussites terrestres. Puisqu'elle offrait en outre d'héberger les jeunes filles sur les domaines de l'abbaye, il n'y avait vraiment plus d'objections à faire. Les paquets furent vite terminés : un petit baluchon de linge, un livre d'Heures. Qu'avait-on besoin de plus? On arriva à Poussay le soir de la Fête-Dieu. Tout de suite, on se mit en retraite. Ainsi Pierre Fourier l'avait-il ordonné. Puisqu'on était décidé à faire « tout ce qui serait le plus agréable à Dieu », il fallait voir clairement à quoi l'on s'engageait et ne point risquer de retourner sur ses pas, lorsque serait tombé le bel enthousiasme premier. Huit jours après, la décision est prise, irrévocable. Pour faire « chose plus agréable à Dieu », Alix et ses compagnes quitteront le monde, vivront en communauté, prononceront les trois vœux de religion, enseigneront les petites filles « tant pauvres que riches », et sans rien demander pour leur peine. Voilà. Le programme de leur vie est tracé. Le chemin est là devant elles : il n'y a plus qu'à s'y engager. Alix maintenant n'a plus d'hésitation. Dieu lui donne pourtant une certitude de plus. Un rêve encore. Alix est dans un cloître. Avec un râteau de bois, elle essaie de rassembler des brindilles de paille. Des religieux qui la voient semblent s'apitoyer : à quoi bon tant de peine, pour aboutir à quoi? L'un d'eux pourtant donne un avis contraire. Il s'approche d'Alix qu'il croit reconnaître en lui saint Ignace de Loyola : « Je veux, lui dit-il, que les petites âmes, qui sont comme les enfants délaissés de leur mère, aient désormais une mère en toi. »

« Petites âmes non pareilles, toutes vermeilles du sang de Jésus-Christ, je vous aime tant que rien plus... »

Bien grand pour elles Alix a ouvert son cœur, et la petite maison de Poussay.

C'était en automne de 1598. En Lorraine — mais la Lorraine
t, c'était un peu la France — pour la première fois, une école
ivrait pour les petites filles. C'était la joie profonde. L'œuvre
e Dieu voulait allait se réaliser.
Et puis, le coup de marteau encore qui voudrait tout anéantir.
fection d'une des premières recrues; et pas la défection seu-
nent, le dénigrement, voire la calomnie. Puis l'attitude hostile
l'Abbesse de Poussay, Mme d'Amencourt. Les religieuses relâ-
ées ont vu d'un mauvais œil cette jeune ferveur installée si
ès d'elles, et qui incite trop à faire, avec leur propre vie, une
mparaison. Il faut maintenant quitter Poussay. Où aller ? Et
utes ces petites filles qui fréquentaient la classe, devra-t-on les
andonner ?
Une fois de plus Mme d'Apremont intervient. Elle engage sa
isselle d'argent à seule fin d'acheter, à Mattaincourt, une autre
aison. Elle y installe Alix. La tige d'avoine se redresse. Mieux :
le reprend une vigueur nouvelle. Car Mattaincourt retrouvé,
st aussi la présence de Pierre Fourier, son aide spirituelle,
son secours intellectuel, et ses conseils pédagogiques.
Ainsi donc tout est mieux ainsi. Tout est trop bien, juge
nnemi. Et le marteau de frapper un nouveau coup. Il fallait
en, maintenant, puisque l'œuvre existait, la faire approuver par
glise.
Pierre Fourier s'en fut trouver Mgr l'évêque de Toul. Il faillit
heurter de sa part à un refus formel, tant il semblait étrange,
ette époque, de vouloir allier la clôture et la classe. L'évêque dé-
a que ce projet — que lui-même il n'approuvait guère — fût
udié, discuté par une assemblée de gens doctes et sages qu'il
omit de réunir à cette fin. Et l'assemblée entière de se récrier.
on ! Non ! Le projet de Pierre Fourier est purement chimérique.
ue le curé de Mattaincourt choisisse, ou l'école sans la vie
ligieuse, ou la vie religieuse sans école.
Pierre Fourier n'avait pas à choisir, puisque ce n'était pas lui
i avait décidé : Dieu voulait des religieuses cloîtrées qui
aient aussi la classe. Cela pour lui ne posait plus de question.
l était d'une extrême prudence, il savait être aussi, quand
soin était, d'une extrême fermeté. Il le prouva. Pour défendre
cause — celle de Dieu plutôt — il sut trouver les arguments

et les mots qu'il fallait. Sa belle intelligence humaine le ser
et son bon sens surnaturel. Il jeta bas les objections qui n'avaie
pour fondement que des préjugés sans valeur. Il finit par obte
gain de cause. En ce sens, du moins, que l'évêque et son asse
blée lui laissèrent carte blanche pour entamer à Rome les né
ciations nécessaires aux bulles d'approbation.

Ainsi donc, l'espérance s'élançait sur la route de la ville ét
nelle. Et puis, sans que rien l'ait fait pressentir, le marte
asséna le coup le plus brutal qu'il eût jamais donné.

Lorsque, quelque quarante années plus tôt, Thérèse de Ah
mada était à la veille de signer le contrat qui assurerait la fon
tion du premier carmel réformé d'Espagne, elle reçut brusqu
ment de ses supérieurs l'ordre d'arrêter toute « cette affaire
« Et Dieu sait, avoue-t-elle dans le récit écrit de sa propre mai
ce qu'il m'en avait coûté de peines et de chagrins pour la co
duire au point où elle se trouvait ! » Thérèse n'eut pas cependa
la plus légère hésitation. Elle quitta le petit couvent de Sai
Joseph et ses premières filles atterrées, et reprit simpleme
le chemin du monastère de l'Incarnation. Elle savait bien q
c'est de la sorte que le Seigneur traite ses amis.

Alix Le Clerc allait faire, à son tour, cette expérience, cru
fiante et décisive.

Elle reçut un jour un message. Il était de son père. M. Le Cl
lui mandait qu'il la viendrait chercher le lendemain pour
conduire chez les Clarisses de Verdun, où il entendait qu'e
demeurât désormais. Telle était son irrévocable décision.

Alix ne peut y croire. Pourquoi chez les Clarisses, puisq
ce n'est pas là que Dieu la veut? Rapidement, elle s'est rend
au presbytère. En cette extrémité, elle compte sur le conseil
l'appui de Pierre Fourier. Il la repousse. — Alix, il faut part
— Mais pourquoi ? — Parce que « l'offre que vous font v
parents est assurée pour le salut de votre âme et que nos dessei
commencés sont de peu d'apparence de réussir et peut-être mê
une tentation ».

Pierre Fourier dire cela, lui qui n'avait pas craint, dans u
grande assemblée, de plaider si hautement la cause de leur fo
dation? Lui qui devait, du pape, obtenir l'ultime approbatio

Alix ne comprend plus. Tout semble s'effondrer. Tout, de

elle avait cru être l'œuvre de Dieu. Elle est rentrée dans la
ne maison, les épaules voûtées, le cœur brisé, l'âme anxieuse.
uis, une fois fait son petit bagage, elle s'est mise à genoux.
aut qu'en elle tout fasse silence. Il faut qu'en le dépouille-
nt total soit dit son *fiat*. Ce renoncement absolu dans la
plète obscurité, dans la pleine solitude, Dieu l'exige à pré-
t. C'est la pierre de touche de l'humilité vraie. Accepter d'être
servante inutile dont Dieu peut très bien se passer.
i Angélique Arnauld eût connu ce dénuement, aimé, consenti,
livre à Dieu les désirs les meilleurs, les plus purs, sans
icence aucune et sans retour sur soi, quelle œuvre magnifique
ait pu se réaliser, et comme elle eût brillé d'une authentique
durable splendeur, l'abbaye réformée de Port-Royal ! C'est si
vrant de voir une œuvre divine qui se brise parce que, incon-
emment peut-être, on n'a pas accepté de voir crouler ce qui
tait qu'humain.
Alix, elle, à plein cœur, accepte. Comme Thérèse d'Avila, elle
it être broyée, elle ne se dérobe pas. Dieu peut alors prendre
œuvre en main, rien plus ne la pourra briser.
Toute la nuit, Alix a prié. Tout le jour, elle s'est tenue prête
ur suivre son père à Verdun. Son père ne l'est point venue
rcher.
Mais deux ans passèrent encore avant qu'elle pût, sans entraves,
vrir officiellement cette maison « où l'on ferait tout le bien
'on pourrait ».
ntervention des Pères Jésuites, des Récollets, voire de l'évêque
ur dissuader le fondateur de poursuivre une œuvre chimérique.
sitations de Pierre Fourier qui croit y voir une indication de
Providence. Empêchements de-ci, atermoiements de-là. C'est
trame de difficultés, de contradictions qui se tisse jour après
r. C'est, en fait, la rage impuissante de l'ennemi qui dresse
rière sur barrière, obstacle sur obstacle pour faire échec à
te œuvre-là. De toute évidence, elle n'est pas de son goût.
De petites brindilles de paille que ramasse un râteau. Des
ites filles qui viennent en classe pour apprendre à lire, à écrire,
ompter, à coudre, est-ce donc chose si importante ? Ces petites
es, ce sont les mères de demain. Ce sont elles qui préparent
relève. Ce sont elles qui feront la Lorraine et la France du

grand siècle. L'avenir d'un pays — qui ne le sait ? — est en
les mains de ceux et de celles qui forment sa jeunesse, et pl
encore qu'entre les mains des éducateurs, entre celles des édu
trices. Qui sondera jusqu'où va l'influence de la femme en s
foyer ?

Libre donc à Chrysale — aux Chrysales de tous les temps
de prétendre

> ... Qu'une femme en sait toujours assez
> Quand la capacité de son esprit se hausse
> A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse[2].

Ils seraient les premiers à pâtir s'il en était ainsi. Bien p
clair voit Alix. Et Pierre Fourier. « Il est très expédient — es
noté au programme que, de sa main, le fondateur a tracé
voire tout nécessaire, pour le bien d'elles-mêmes, que les élè
soient de bonne heure bien dressées et bien soigneusement i
truites de la crainte de Dieu, et quant et quant, si possible e
en quelques autres choses qui les puissent aider à bien vivre
Cela est très vite dit. Mais quelle profondeur et que d'aven
ouvertes, si l'on y regarde de près. Le spirituel d'abord. Et p
la porte largement poussée sur tout ce qui est humain, y co
pris l'équilibre physique. On relève dans une même lettre
deux phrases accouplées : « Envoyez-les dormir dès les h
heures. Enseignez-les à gagner le ciel et devenir des saintes
« Qui veut faire l'ange fait la bête », dira bientôt Pascal.

Éducation solide, éducation sérieuse, éducation épanouie. C'
Pierre Fourier qui parle encore et qui demande que les enfa
vivent « joyeuses et contentes ». Il veut qu'on exige d'elles t
ce qu'elles peuvent donner, mais que ce soit toutefois « s
trop les presser, ou ennuyer, ou trop importuner »... Aucun dét
ne lui semble petit; il va jusqu'à penser aux cerises du goût

Quant aux maîtresses de ces écolières-là, il estime que « tou
les charges périssables de ce monde ne seraient pas suffisan
pour récompenser une seule de leurs bonnes œuvres de par

2. MOLIÈRE, *Les femmes savantes*, act. II, sc. VII.

sses ». Rien de moins. Il insiste : « Oui, une maîtresse de sse qui s'en va tantôt accorder une petite abécédaire et lui re dire deux ou trois fois ses lettres, si Dieu lui donnait après, ur sa peine, cinquante mille pistoles pour bâtir un monastère, e lui devrait dire : « Seigneur, ce n'est pas assez, vous me yez mal; je ne veux pas de cette récompense-là. » Et si Dieu disait : « Eh bien ! ma fille, je te ferai reine de France ou Angleterre; on te prisera, on t'honorera », elle devrait répon-re : « Seigneur, je ne veux pas de celle-là non plus; vous me yez mal. Voilà une belle récompense pour la peine que j'ai ise, de faire dire la leçon à cette petite fille !... » Car tous les ens de ce monde-ci ne sont pas suffisants pour salarier une ule bonne œuvre que vous faites. »

A-t-on jamais plus finement souligné que l'œuvre d'éducation est pas, ne sera jamais un métier ?

Alix le savait bien, elle à qui Notre-Dame avait un jour tendu n petit Jésus avec ces mots si lourds de sens : « Je te le donne n que tu le fasses grandir. » Grandir, dans les âmes d'enfants. ever l'enfant, n'est-ce pas, en fait, ouvrir, épanouir autant qu'il possible cet être humain qui, selon la parole de Bérulle, est ne capacité de Dieu » ?

Toute la vie d'Alix est pour cela donnée.

Comme cette autre Lorraine, Jeanne de Domrémy, elle peut re : « C'est pour cela que je suis née. »

Pour cela donc, ce voyage à Paris de 1615 : il s'agit de se nseigner dans un couvent d'Ursulines sur les méthodes d'en-gnement. Pour cela, les courses sans nombre dans les coches confortables sur les routes de Lorraine et de France. Pour a, la pauvreté, la vraie, qui fait sentir la morsure de la faim du froid.

Pour cela, les démarches multipliées à chaque fondation nou-le, les avanies, les rebuts, les fatigues de toutes sortes. Pour a, les calomnies grossières parfois.

Car, on s'en doute bien, tout n'allait pas tout seul. Près de la e d'avoine, toujours se profilait l'ombre du lourd marteau. Mille et mille opprobres et faux bruits ont couru de nous, nde un jour Pierre Fourier, tellement qu'il semble que Notre-gneur veut avancer notre congrégation parmi honneur et

déshonneur, parmi diffame et bonne renommée, ainsi que pa
saint Paul. J'attends toujours quelque nouvelle bourrasque..
Défaitisme? Que non ! Vue lucide des choses. La croix deme
toujours le signe des œuvres divines. Aussi bien le saint d'aj
ter : « Espérons plus beau temps en sa saison. » Car « gag
une seule âme est plus que créer un monde ».

Sous la rafale, sous les bourrasques, l'œuvre tenait bon t
jours.

Il s'en fallut de peu pourtant qu'une fois encore tout ne sc
brât. Difficultés financières, santés épuisées par un labeur
dépassait les forces, sinon la bonne volonté, défiance des prot
teurs, des parents. Sortirait-on jamais de là ? On se mit à pa
de fusion : une fois, deux fois, quatre fois; avec les Bénédictin
avec les Franciscaines, avec les Ursulines. Le cardinal de Bér
trancha nettement le débat : Dieu voulait la congrégation
Notre-Dame telle que l'avaient fondée Pierre Fourier et la M
Alix.

Et cette congrégation nouvelle connaît maintenant toutes
étapes qui vont faire d'elle un institut régulier officiellem
reconnu dans l'Église de Dieu. Le 8 décembre 1603, ç'avait ét
première approbation du Cardinal-Légat. Le 1er février 1616, s
obtenues les bulles pontificales du pape Paul V, le 6 octobre 16
de nouvelles bulles de Rome qui autorisent l'instruction
filles en la ville de Nancy. Le reste se ferait à un rythme p
lent, mais toujours aussi sûr, jusqu'à ce 28 août 1645, où le
d'Innocent X approuverait les constitutions définitives.

Religieuses cloîtrées et religieuses enseignantes, telles étai
donc, régulièrement reconnues, les filles d'Alix Le Clerc et
Pierre Fourier. Alix leur a légué son amour des âmes d'enfa
et son esprit de silence, et son humble allégresse, et sa to
confiance envers la Providence, et son exquise charité. Les con
tutions sont de la main de Fourier. A l'œuvre entière, il a la
sa marque; mais sur un point surtout. Lui, chanoine régulier,
le réformateur de l'ordre canonial, comment n'aurait-il p
inculqué à ses filles et le goût et l'amour de l'office divin? Fa
noter : alors que la plupart des congrégations enseignantes
tâtonné, hésité, avant d'oser adjoindre à la tâche — lourde

de l'éducatrice, la récitation du bréviaire, ici, du premier ap, la formule est trouvée. Et l'équilibre. Et l'harmonie.

« Chanoinesses de Saint-Augustin », les filles de Pierre Fourier de la Mère Alix seront aussi « religieuses de Notre-Dame ». insi, spontanément, les avait désignées le Cardinal-Légat en ce décembre 1603. Ce nom-là répondait trop bien à l'attrait pro-nd du cœur d'Alix pour qu'elle songeât jamais à le désavouer.

Le dimanche 9 janvier 1622, murmurant, elle aussi, les noms e Jésus et de Marie, dans sa petite cellule de la maison de Nancy, lix s'est éteinte. Elle n'avait que quarante-six ans.

« Une maison pour y pratiquer tout le bien qu'on pourrait. » l n'y en avait pas une seulement, alors. A Nancy et à Verdun, Pont-à-Mousson et à Châlons, en Lorraine et en France, on en omptait treize déjà.

Le marteau de fer avait pu asséner ses coups de rage impuis-ante — il pourrait les multiplier encore, et Dieu sait qu'il ne 'en priverait pas —, la frêle tige d'avoine plus que lui était orte[3].

En 1640, quand, à son tour, mourut Pierre Fourier, il y avait uarante-sept maisons. Il y en a une soixantaine en 1950[4].

M.-D. Poinsenet.

---

3. Cf. *A. de Remiremont : Mère Alix Le Clerc*, secrétariat missionnaire, 28, rue Blomet, Paris-15e, et *Vie d'Alix Le Clerc racontée aux petites filles e France et de partout*, Apostolat de la Prière, Toulouse, 1951.

4. Ce chapitre fait partie d'un ouvrage qui paraîtra prochainement aux édi-ons « Le Portulan », 140, boul. Saint-Germain, Paris, sous le titre *France eligieuse du XVIIe siècle.*

RÉFLEXIONS SUR LA PASSION DES SEIZE CARMÉLITES DE COMPIÈGN

Bientôt, nous l'espérons, paraîtra, en vue de leur canonis tion, le livre que le R. P. Bruno de Jésus-Marie, l'émine directeur des *Études Carmélitaines*, consacre à l'histoi des seize Carmélites de Compiègne, martyrisées en 17 et béatifiées depuis.

Dans l'attente de cet ouvrage définitif qui mettra au poi légendes, erreurs ou ignorances, il n'est pas indifférent à c taines âmes religieuses d'avoir un aperçu sur la véritable ident de ces saintes moniales.

Si nobles qu'aient pu être les intentions de ces récits ima naires qui égarent l'opinion mal informée des lecteurs sur l'ex tence des contemplatives du Carmel, ils n'ont pas la prétenti cependant de nous renseigner sur la vie authentique de leu héroïnes. A nous donc d'aller aux sources. Ces sources, ce so le procès de béatification et la pieuse tradition des Carmélites Compiègne.

En 1789, la prieure en charge est Mère Lidoine (Thérèse Saint-Augustin). Elle n'a que trente-sept ans. Née d'une fami de la bourgeoisie peu fortunée, son éducation avait été exces vement soignée, et quand elle résolut d'entrer au Carmel, c' Madame Louise de France qui la dota. Entre toutes ses filles, So Marie de l'Incarnation l'admirait profondément et nous a lai d'elle ce portrait émouvant.

« A toute la dignité, toutes les grâces naturelles, elle réunit utes les qualités du cœur. Prudence, simplicité aimable, per- asive, etc. Esprit brillant, jugement parfait, haute valeur mo- le et intellectuelle », elle fut la prieure idéale, ressemblant à inte Thérèse. Enfin, très mortifiée, elle avait commerce conti- uel avec Dieu.

Mère Henriette de Jésus (Françoise de Croissy), à laquelle suc- dait Mère Lidoine, petite-nièce de Colbert, deux fois prieure, sta maîtresse des novices, selon la tradition carmélitaine. Ses lles la chérissaient. « Harmonieuse, infiniment délicate, virile suave, toute rayonnante ! », disent les chroniques, et poète. lle subit le martyre sereinement. Lors de l'interrogatoire du août 1790, où il sera proposé à Mère de Croissy de retourner ans le monde, elle demande quelques minutes pour réfléchir et evient devant le tribunal ayant traduit son indignation et fait profession de foi EN VERS !

Sœur Marie de l'Incarnation est une femme non moins remar- uable. Elle n'a jamais été ni prieure, ni sous-prieure, ni même aîtresse des novices. Son absence, au moment de la condamna- ion, l'a seule privée de la gloire du martyre. Si elle en souffrit rofondément, elle accepta en humilité son rôle de principal émoin de ses sœurs, en consignant rigoureusement leur histoire.

De très grande famille, miraculée dans sa jeunesse par la râce de Madame Acarie, « esprit calme, souple, pénétrant. n modèle d'humilité, d'obéissance, d'abnégation, elle ressent our sa prieure une telle vénération qu'elle voudrait, pour la épeindre, avoir l'esprit et les talents d'un ange ».

La sous-prieure de l'époque était Mère Saint-Louis, « douce, arfaite, passionnée d'office divin », et qui garda sa charge usqu'au martyre.

Leurs compagnes ne sont pas moins attachantes, chacune dans on originalité.

Sœur Thérèse de Saint-Ignace, on l'appelle joliment : « Le résor caché ». Il y a Sœur Charlotte de la Résurrection, que Dieu n'attire pas avec du sucre ! ». Une énigme semble errer ncore dans ses yeux gris étroits et longs et sur ses fines lèvres ux coins relevés. « Un Greuze, disent les portraits de sa jeunesse. » lle occupa successivement toutes les charges du Carmel et se

dépensa finalement auprès d'une Sœur cancéreuse, comme infi
mière, à en avoir une déviation de la taille. Exquise dé
catement, jusqu'à l'extrême vieillesse, dans l'exercice de la ch
rité.

Elle est l'aïeule du Carmel. Presque octogénaire au mome
de la Révolution et quasi infirme, elle seule pourtant et sa co
pagne, environ du même âge, auront ce geste de recul ava
d'accepter l'acte de consécration que proposera la prieure, de
ans avant l'échafaud. Mais c'est elle aussi, après ce voyage inh
main de Compiègne à Paris, qui, empêchée de descendre seu
de la charette, est brutalement jetée sur le pavé, comme mort
à l'arrivée à la Conciergerie et qui, le visage en sang, remerc
ses bourreaux « de ne pas l'avoir ravie au bonheur et à la gloi
du martyre... qu'elles osent espérer de l'infinie bonté du div
Rédempteur ».

Sœur Euphrasie, subtile et caustique, Marie Lekzinska l'appe
« Sœur Philosophe » ! Son ardent désir de perfection et de mo
tification ne la rend point « toute renfrognée », et elle est « l'âr
des récréations ».

En revanche, Sœur Julie-Louise, jeune veuve inconsolable d'
cousin très aimé, autre conquête de la sainte fille de Louis X
dut lutter contre une humeur dédaigneuse et froide avant
devenir la compagne la plus charmante et la plus dévouée, poi
elle aussi, et décoratrice ordinaire du monastère.

Quant à Sœur Constance Meunier, la seule d'une famille
laboureur, privée, par les décrets des 29 octobre et 21 nove
bre 1789 suspendant les vœux, de faire profession, ce fut la dé
cieuse petite novice qui refusa cependant intrépidement de suiv
son frère lorsqu'il voulut la ramener dans sa famille « *ma
militari* ». Elle souffrit cruellement de ne pas prononcer
vœux, et « elle croîtra en surnaturelle beauté comme un be
lis virginal ».

La converse du voile blanc, Sœur Saint-François-Xavier, vin
six ans, une Bourguignonne au simple et rude langage et à l'âm
mystique, celle-là répondra avec une ingénuité ravissante,
5 août 1790, à l'officier qui interrogeait chaque religieuse à to
de rôle, dans la salle de récréation, « qu'une épouse bien r
reste avec son époux... ».

Enfin les tourières, les deux sœurs Soiron, dont l'une si remarquablement belle que la princesse de Lamballe avait voulu l'attacher à sa personne et qui refusa net de changer sa vocation pour le plus beau sort du monde. Elles n'étaient point liées par les vœux des religieuses de chœur et elles resteront volontairement jusqu'à la mort. Pourtant, l'une d'elles, la si belle Thérèse, eut une courte défaillance en entendant l'arrêt, mais, reprenant immédiatement conscience, elle en demanda pardon, les larmes aux yeux.

Ainsi la biographie de ces seize femmes nous les montre, qualités et faiblesses, telles qu'elles furent, humainement, mais de quelle hauteur d'âme !

Les récréations, ainsi qu'elles se déroulent, autour de la prieure, de la sous-prieure et de la maîtresse des novices, permettent — là seulement — une conversation générale (le silence étant partout de règle) où l'esprit de chacune peut se faire jour en toute liberté, selon le désir de sainte Thérèse. Les causeries de cette époque terrible, il est aisé de se figurer quelle élévation sereine elles devaient garder entre ces âmes d'élite ! Les *Mémoires* de Sœur Marie de l'Incarnation, qu'on ne peut suspecter de manquer d'intégrité, en font foi, ainsi que les témoignages de ceux qui approchèrent les saintes après leur dispersion.

Deux ans avant l'échafaud, Mère Thérèse de Saint-Augustin avait eu une vision. Elle entrevit dans l'oraison l'*holocauste rédempteur* et fut inspirée de s'offrir comme victime d'expiation et de faire passer ce sentiment dans le cœur de ses filles.

« Elle nous proposa d'accomplir avec elle un acte de consécration », dit le texte du manuscrit de Sœur Marie de l'Incarnation. Les Carmélites devraient le répéter chaque jour pour obtenir que s'apaisât la colère de Dieu, et que la divine paix, apportée au monde par son Fils, fût rendue à l'Église et à l'État. C'est alors que les deux plus âgées exprimèrent leur crainte. Le soir même elles s'en repentaient humblement et furent fidèles, comme les autres, à le renouveler journellement, pendant les deux ans qui leur restaient à vivre, dans quelles épreuves ! qui allèrent s'aggravant, jusqu'au martyre.

Un épisode touchant et joli va montrer que nul ne peut se

vanter d'être exempt de la peur, sentiment naturel; la surmon ter, voilà le *surnaturel*.

Une fois, c'était après l'exode, leur maison mise à sac, le Carmélites, pauvres femmes en civil, logeaient en quatre groupe séparés dans la paroisse de Saint-Antoine de Compiègne. Un soi qu'elles s'étaient réunies furtivement autour de la prieure, elle entendirent, non sans angoisse, l'ignoble *Carmagnole* éclate dans la rue. Et les religieuses de s'entretenir de l'échafaud qu allongeait chaque jour son ombre sinistre.

A cette vision, la petite Sœur Constance frissonne tout à coup Elle confie son émoi à l'abbé de la Marche, qui venait en secre leur apporter le secours de son ministère. Il faut lire, parmi tan d'autres détails ravissants, le dialogue rapporté plus tard pa l'abbé, et qui se termine ainsi :

« ... Supposons maintenant qu'on vous mette en prison... Sou frez-vous ? — Non, mon Père. — Au tribunal révolutionnaire condamnée à mort, éprouvez-vous quelque douleur ? — Non — Vous montez les marches de l'échaufaud. Souffrez-vous ? — Non, mon Père. — Enfin... on vous dit de baisser la tête, est-c une torture ? — Pas encore... — Vous sentez à peine le coup qu sépare votre tête du corps et vous entrez en paradis. Êtes-vou contente ? — Oh ! oui, mon Père, et je n'ai plus peur ! »

La bonne foi des Carmélites avait été surprise lors de la signa ture du serment de liberté et d'égalité. Pas une, d'abord, n'ava voulu signer. Mais le maire, usant d'un subterfuge, le leur pr senta comme une simple formalité « afin d'assurer leur tranquil lité et la sienne propre ». Il finit ainsi par convaincre la prieur Mais, dès les premiers jours de leur emprisonnement, la pru dence n'étant plus de mise, Mère de Saint-Augustin n'eut de cess de le rétracter devant maire, adjoint et greffier, afin qu'il n restât aucune équivoque sur leurs intentions. Du seul côté d ciel se tournaient désormais toutes les pensées.

Les témoins qui suivirent les étapes de ces dernières, terribl années endurées par les Carmélites, ou leurs enfants qui dépos rent au procès de béatification, sont d'accord pour exprime l'admiration qu'elles inspiraient à tout le quartier. A travers c divers internements, elles continuèrent leur vie de recluses, n'in terrompant le silence que pour les offices. Enfermées en derni

n dans l'ancien couvent de la Visitation, leurs voisines, les nédictines anglaises, enfermées aussi comme dans un camp de ncentration, ont gardé le souvenir de ces religieuses admira- ies, heureuses dans les plus abjectes privations de reprendre commun les exercices de leur Règle, et « qui souriaient à la ort sanglante qui les guettait ». « Déjà, disent-ils tous, elles lanaient dans le ciel. » La tradition est que les Carmélites, en anteau blanc, montèrent à l'échafaud. D'après la plupart des ocuments et les renseignements recueillis par la Mère de Soye- ourt, elles étaient même habillées de brun et avaient leur toque » sur la tête. Voici ce qui explique ces traditions bien u'elles n'eussent plus leurs habits carmélitains, « défroque onnée aux Bénédictines ». Après l'exécution, celles-ci les con- ervèrent comme reliques et portèrent ce qui en restait, plus ard, en Angleterre.

N'ayant pu obtenir d'avoir du linge de rechange, les prison- ières devaient attendre une permission spéciale pour laver le eul sous-vêtement qu'on leur octroyât, et le remettaient. Or, le our où on reçut l'ordre de les expédier immédiatement à Paris, ette faveur rare venait de leur être accordée. Sur leurs habits ouillés, elles eurent tout juste le temps de jeter le manteau ui leur avait été laissé et de couper leur « toque », en arrière, u niveau de la nuque, pour éviter d'être touchées par le bour- eau. Brutalement empilées dans les deux charrettes, debout, les ains liées derrière le dos, escortées de dragons et d'une popu- ace qui les conspuait, il fallut jusqu'au lendemain pour attein- re la capitale...

« Les Carmélites quittèrent la prison comme des saintes en oute pour le ciel », rapportent les Bénédictines. « Nous les vîmes 'embrasser avant de partir, et elles nous firent des adieux affec- ueux par signes de mains », avant d'être attachées.

La Conciergerie — dans quelle promiscuité ! — n'interrompt as leur vie thérésienne ni leur sérénité. Les réponses de cha- une devant le tribunal révolutionnaire sont un témoignage aussi émouvant qu'héroïque de leur foi.

Sœur Henriette de la Providence relève, dans la lecture de l'ar- êt, le mot « FANATIQUE » et insiste pour qu'on le lui explique... « C'est votre attachement à ces croyances puériles, vos sottes

pratiques de religion. » — « Ma chère Mère, mes Sœurs, vou venez d'entendre de l'accusateur cet aveu que nous désirions.. Oh ! quel bonheur de mourir pour son Dieu ! »

Leurs voisins de cellule ont déclaré que ce 16 juillet, fêtan Notre-Dame du Mont-Carmel, « cette veille de leur mort parais sait pour elles un jour de fête ». Elles composèrent pendant l nuit la *Cantate du martyre*, imitation de *La Marseillaise* :

Livrons nos cœurs à l'allégresse,
Le jour de gloire est arrivé...

et l'écrivirent avec des brins de charbon que leur passa un pri sonnier, Denis Blot.

En chantant, les Carmélites se sont préparées à la mort. E chantant, leur théorie en manteau blanc a gravi l'échafaud L'exquise petite novice Constance, ayant eu le geste ravissan de s'agenouiller devant sa prieure pour lui demander la permis sion de mourir, monta la première au supplice.

Alors, dit-on, un silence impressionnant pesa soudainemen sur cette foule hurlante, « *comme il n'y en avait même pas eu la mort du roi* » ! Quinze fois, on vit Mère Lidoine de Saint Augustin bénir celle qui s'agenouillait devant elle avant de porte son cou dans la lunette. Elle a vu tomber quinze têtes, sa faibl voix intrépide a achevé seule le dernier verset du *Veni Creator* et c'est elle, l'admirable, la plus sainte des prieures, qui a ét la DERNIÈRE A L'ÉCHAFAUD.

A. CANTEGRIVE.

LA NUIT PASCALE
DU 24-25 MARS

Autorisées par un décret de la
crée Congrégation des rites en
te du 9 février 1951, de nom-
euses paroisses ont célébré,
tte année, les fonctions de la
gile pascale à la nuit. Des mil-
rs de fidèles qui n'avaient ja-
ais participé à cette grandiose
rémonie entendaient, pour la
emière fois, le chant de l'*Exul-*
t et la proclamation joyeuse,
r toute l'Église, de la Victoire
Christ.

Il est encore trop tôt pour obte-
r, de tous les coins de France
la nuit pascale fut célébrée,
s « témoignages ». Il est d'ail-
urs probable que la réussite de
cérémonie fut assez variable,
en que, en cette première an-
e, il n'y eut à s'y risquer que
s paroisses déjà préparées, « les
roisses d'avant-garde », selon
xpression d'un journal qui re-
te le fait.

Pour ma part, je me souvien-
ai de la leçon que j'appellerai
de poésie » qui fut donnée cette
uit-là au peuple fidèle de la
roisse Saint-Séverin, à Paris.
us avons l'habitude d'enseigner
« dogme » (c'est ainsi que nous appelons certaines vérités vivantes et sources de vie) avec des sermons ou des formules. Mais voici qu'à dix heures du soir, dans cette église noire et cependant pleine de monde, le prêtre et ses ministres en aube blanche se sont réunis dehors près de la la porte d'entrée; ils allument un petit feu avec le bois préparé, et tout d'un coup une grande lumière, au fond de l'église, illumine le bas de la nef et révèle à tous les assistants ce vaisseau dans lequel ils attendent : ils sentent maintenant ses dimensions, sa hauteur et sa profondeur; quelle espérance, déjà, cette lumière qui vient de là-bas, du fond de l'église ! — Le cierge pascal est allumé, et le clergé avance en une procession au cours de laquelle le prêtre, les ministres, puis tous les assistants se communiquent la flamme. L'église est toute éclairée, uniquement par des cierges. Et cela donne une lumière extraordinairement douce, à laquelle nos yeux ne sont plus habitués. Lumière intime et joyeuse, qui caresse les colonnes, laisse voir la naissance

des voûtes et se fond discrètement dans l'ombre qui est au-dessus. Car c'est une lumière qui ne supprime pas les ombres, comme le font nos tubes au néon. Elle prend au contraire son relief sur l'ombre à laquelle elle s'oppose discrètement sans l'écraser; aussi est-elle propice à l'intimité et au recueillement. C'est la fête de la lumière, et l'*Exultet* retentit au milieu d'elle. Comme l'on goûte alors non seulement avec les paroles que l'on entend, mais avec les choses, avec les lumières, avec les ombres, avec les éléments si purs et si nets du décor, avec toute l'assemblée chrétienne, cierges en mains, comme au jour où chacun fut baptisé, l'espérance joyeuse de l'Église allant à la rencontre de son Époux ressuscité! Cette nuit-là, le prêtre n'avait pas besoin de faire un cours ou de donner de longues explications. Les choses parlaient d'elles-mêmes et commentaient poétiquement et d'une façon vivante ce que toutes les formules sont inadéquates à exprimer.

Je n'ai pas à donner dans cette revue le compte-rendu d'une cérémonie à laquelle, d'ailleurs, la plupart de nos abonnés ont sans doute participé dans leur église paroissiale. Je voudrais simplement faire quelques réflexions sur ce joyeux événement.

Et d'abord cette première remarque qui est devenue banale à force d'être exprimée, mais qui ne peut être passée sous silence puisqu'elle est le fondement de toutes les autres : la cérémonie restituée à la nuit est une cérémonie devenue vraie. Elle était faite pour être célébrée la nuit. Tout y parle de la nuit saint de la « nuit vraiment bienheu reuse qui seule a obtenu de co naître le temps et l'heure où Christ est ressuscité du séjour d morts », de la nuit qui a bala les ténèbres du péché et qu désormais, sera illuminée comn le jour... Il convenait de replac cette cérémonie dans le cadre c la nuit. Cette fois tout est vr de ce que nous disons et cha tons, et nous n'avons pas besoi de faire des contorsions d'espr pour nous mettre intérieureme dans le cadre qui correspond à vérité des paroles et des rites. faut nous en réjouir. Certai même, enhardis par cette resta ration, voudraient encore solli ter du Saint-Siège la permissi de célébrer la sainte Cène le jeu saint au soir; ce qui, assurémen permettrait aux travailleurs, q sont l'immense majorité, de po voir y participer.

La Vigile pascale étant ramen à la nuit et au cadre qui l conviennent, du même coup, sont toutes les cérémonies d jours suivants qui bénéficient cette vérité. Car la Vigile pasca est « la mère de toutes les vig les » (saint Augustin), et elle e au cœur du culte chrétien. Tou la semaine de Pâques se dérou sur le souvenir de cette nu sainte où nous avons été baptis dans la mort et dans la résurr tion du Christ. Que signifient *Hanc igitur*, les Introïts, les Or sons, les Postcommunions de to l'Octave, là où la « fête du ba tême » n'a pas été célébrée deva toute l'assemblée chrétienne ré nie? Tout y parle du peup nouvellement né, de la libérati

...se au passage des eaux bap...ales, de l'Église-mère qui a ...endré ses enfants cette nuit-là, fils de lumière qui ont été ...chés aux puissances des té...res... Sans doute, il demeure ..., quel que soit le temps de célébration, que la résurrec...n du Christ est cause de notre ...t et que c'est en elle que nous ...ns été baptisés. Mais la litur... de la semaine de Pâques ne ...réfère pas simplement à de ...es affirmations. Elle se réfère ... « sacrements » de la mort et la Résurrection qui ont été ...brés pendant la Pâque.

...t ceci amène quelques corol...es.

...âques est la fête de la Résur...ion, du baptême, du salut, de ...pérance chrétienne. Tout cela fait qu'un dans la liturgie, ...me cela ne fait qu'un dans ...re foi. Il y a donc lieu de ren... sa place au baptême dans la ...te nuit de Pâques. Le Saint-...ge nous y invite en insérant ...s la traditionnelle liturgie du ...edi saint la rénovation des ...messes baptismales. Même là il n'y a plus de baptême, ...ues sera toujours ainsi comme ...refois une fête baptismale. ...s il sera encore facile dans la ...plupart des paroisses de retar... les baptêmes d'adultes à cette ...t sainte et de les célébrer so...nellement au milieu de toute ...glise priante. C'est ce qui s'est ... fait spontanément dans quel...s paroisses que nous connais...s.

...e sera alors le moment de ...ndre conscience de ce que ...ifie notre baptême. Qu'est-ce le baptême pour tant de gens qui se disent chrétiens ? Tandis que l'on met le sel sur la langue de l'enfant, c'est l'extase des grand'mères « épiant le cri de l'enfant, et lui augurant une sagesse exemplaire s'il n'a pas pleuré. Alors tout le monde respire. N'est-ce pas une dérision ! » (P. Doncoeur, « Requêtes d'une renaissance liturgique », *La Maison-Dieu*, n° 25, p. 30). Et pourtant le baptême est le sacrement qui nous a donné la vie, la vraie vie, la vie du Christ, qui a fait de nous les membres de son Corps, ne formant plus qu'un seul Corps avec lui et avec nos frères, le sacrement qui nous a donné les arrhes de notre vie éternelle avec le Christ et les élus dans le sein du Père. Renouveler notre profession de foi baptismale, c'est renouveler les engagements les plus fondamentaux et les plus forts de notre vie, ces engagements que nous avons contractés une fois avant que nous puissions les vouloir, mais afin que nous les voulions un jour et pour que nous en vivions à jamais de tout notre esprit et de tout notre cœur. Une religieuse nous a dit : Ne conviendrait-il pas mieux pour nous que nous renouvelions notre profession religieuse ? — Certes non. La profession religieuse nous engage moins profondément que notre profession de foi baptismale. La profession religieuse a-t-elle d'autre but que de nous aider à accomplir le mieux possible les engagements du baptême ? Ceux-ci nous obligent à vivre de la foi reçue, de l'espérance et de la charité. Celle-là nous attache à certains moyens qui ont bien partie liée avec la

fin de notre vie chrétienne, mais qui ne sont pas la fin. La perfection chrétienne, qui est tout entière contenue dans la victoire du Christ, s'exprime symboliquement dans le baptême. Le « sacrement de la perfection » n'est pas le sacerdoce, comme cela a été dit, mais le baptême. Renouveler les promesses de son baptême signifie, pour les religieux, qu'ils ont à renouveler les engagements pour lesquels et au nom desquels ils sont religieux. C'est leur rappeler aussi que leur profession elle-même est, à sa manière, un renouvellement du baptême comme le prouvent tant de cérémonies de vêtures ou de professions, littéralement calquées sur celles du baptême. Qu'il soit permis d'ajouter cependant que l'on minimiserait la portée et la valeur de l'engagement baptismal si le renouvellement laissait entendre qu'il ajoute quelque chose d' « autre » et qui n'aurait pas été déjà offert au baptême. Question de présentation des formules et des gestes à laquelle on fera bien d'être attentif. Le renouvellement est une nouvelle *profession de foi* dans le mystère baptismal que l'on célèbre.

Enfin, dernière réflexion, si nous participons aux cérémonies de la nuit pascale, cela ne peut aller sans un renouvellement complet de vie. La liturgie n'est pas un drame qui se déroulerait en dehors de nous, comme au théâtre, et dont nous serions de simples spectateurs. « Accordez à vos serviteurs, demande l'Église le mardi de Pâques, qu'ils gardent constamment *dans leur vie* le mystère de la Résurrection qu'ils ont reçu par la foi. » Toute semaine, d'ailleurs, l'Église insiste sur cette relation nécessaire entre la participation cultuelle aux mystères sacrés et la vie intérieure du chrétien.

Précisons davantage. La richesse doctrine dont la liturgie pascale est toute prégnante serait vaine si les chrétiens, pour lesquels parfois elle sera toute neuve, ne savaient ensuite vivre sans elle. Le chrétien devra se souvenir qu'il est mort avec le Christ, que sa vie est donc une mort; qu'il est ressuscité avec lui, que sa vie est une victoire acquise dans la lutte; que son ennemi est Satan, la puissance des ténèbres, dont il faut encore chaque jour craindre les embûches et les séductions trompeuses; que sa patrie est aux cieux, où déjà il règne vivant avec son Chef qui est le Christ; qu'il est un homme libéré, et d'autant plus libre, que sa religion ne consiste pas d'abord à suivre des observances et des préceptes, mais qu'elle consiste essentiellement à aimer d'un cœur libre, renouvelé et gracié par Dieu; qu'il est devenu membre d'un corps et que la vie divine reçue l'engage non seulement vis-à-vis de son Chef qui est le Christ, mais aussi vis-à-vis de tous les membres de son Corps.

Allons plus loin. Et souhaitons que la doctrine du Christ ressuscité prenne, désormais, une place plus importante dans l'enseignement des fidèles et dans la prédication. La restauration de cette nuit sainte invite d'elle-même à ce ressourcement, car ce n'est pas en une semaine — à Dieu encore que la sem

…te soit partout ce qu'elle a été …magnifiquement à Saint-Fran…s-Xavier, grâce aux prédica…as de Mgr Chevrot — que l'on …rrait y préparer les fidèles ha…ués trop souvent à entendre …autre aspect des choses; ni …me en un carême. Et, encore …e fois, les cérémonies ne seront …ies que si toute l'Église se …connaît dans la foi qu'elles ex…iment, qui est la foi en la Ré…rrection. Cela exige que toute …prédication de l'année soit …ntrée sur cette vérité, sans la…uelle *notre foi est vaine*, comme …ut le cycle liturgique est cen…é sur Pâques.

Un prêtre « orthodoxe », parlant …guère à un supérieur de sémi…ire des questions de « l'unité », …i disait douloureusement et, …sons-le tout de suite, avec une …agération certaine : « Il y a peu …chances que nos Églises se ren…ntrent un jour : vous êtes de …us en plus une Église de la …oix, et nous sommes l'Église de …Résurrection [1]. » Or, deux ini…atives prises ces derniers mois …r le Saint-Siège démentent cette …firmation. Il nous plaît d'en …ire, pour terminer, le rappro…ement.

Nous voulons parler d'abord de …définition de l'Assomption. …Assomption nous enseigne que, …le « corps des saints est devenu …oussière selon la condition *com-*

mune », le corps de la Vierge est au ciel, « c'est-à-dire qu'il a reçu en lui l'effet de la transformation dernière » (J. Guitton, dans *Foyers*, nov. 1950). La définition de l'Assomption proclame avec éclat le dogme de la Résurrection dont la Sainte Vierge, la première, a bénéficié auprès du Christ. Le Christ et la Vierge sont vivants dans leur âme et dans leur corps. C'est notre foi. Et c'est notre espérance que, même si le monde croule, nous serons vivants avec eux un jour pour la vie éternelle dans le sein du Père.

C'est cela que, maintenant, nous exprimons solennellement dans la vigile pascale. Non pas petitement, et comme une vérité parmi d'autres, dans un coin d'église, avec quelques dévotes, une matinée de samedi saint, mais grandiosement, dans des paroisses pleines, dans des cathédrales même, toutes remplies d'une foule nombreuse qui ne craint pas de chanter sa foi, qui s'enivre de la joie d'engendrer à Dieu de nouveaux enfants, et qui se retrouve intimement et familialement unie, comme aux premiers siècles, autour de son pasteur et époux, l'évêque.

Citons, pour illustrer ceci, ces quelques lignes tirées d'une *Semaine religieuse* parmi d'autres. Il s'agit de la rénovation des promesses baptismales dans la cathédrale de Bourges :

« L'engagement de la foi missionnaire se fit ensuite de saisissante manière par un défilé de représentants des neuf paroisses s'avançant, du fond de la cathédrale, vers le maître-autel où se

1. Il va sans dire que cette opposition ne voulait que manifester deux *ndances*. La véritable Église est une glise de la Croix et de la Résurrection indissolublement. Notre Pâque lèbre le mystère intégral et de la roix et de la Résurrection.

trouvait Mgr l'Archevêque entouré des prélats. D'abord les pasteurs sur une même ligne, puis (à raison d'un délégué par paroisse) les adolescents et adolescentes, les jeunes gens, les jeunes filles, les jeunes foyers, les familles. Un jeune homme lut au micro la belle formule de l'engagement. La voix puissante d'u missionnaire fit acclamer le Chri et pousser les cris de l'action grâce : *Amen, Alleluia, Deo gr tias !* »

A.-M. Henry, O.P.

P.-S. — Au moment de mettre sous presse, nous recevons le bull tin Pour l'Unité chrétienne (mars 1951), dont nous extrayons c excellentes lignes, dans l'éditorial :

Le grand intérêt de la récente décision romaine est qu'elle nous invite à remettre sur la Résurrection du Seigneur, dans notre piété collective et individuelle, un accent qu'elle avait peut-être un peu perdu. On peut dire, en effet, que, depuis de longs siècles, le développement de la piété, dans l'Occident latin, s'est fait surtout au profit des mystères d'abaissement du Sauveur, s'arrêtant plus volontiers sur ses souffrances ou sur les sentiments de son cœur humain. Il est typique, par exemple, qu'une dévotion comme celle du « Chemin de la Croix », dont on connaît la légitime faveur dont elle jouit, ne nous conduise pas plus loin dans la méditation de ces étapes tragiques de l'histoire de notre salut que la « Mise au tombeau ». On pourrait faire des réflexions analogues sur la mise en œuvre la plus habituelle de la dévotion au « Sacré-Cœur », sans parler de la faveur croissante dont jouissent dans certains milieux les associations pieuses, voire les instituts religieux voués à la « compassion », à la « réparation », à la « consolation », ouverts aux « âmes victimes », etc. Tout ce est dans une bonne mesure lég time (encore que quelques série ses réserves ne seraient pas, pa fois, déplacées). Mais à laiss prévaloir, sans contrepartie su fisante, cette considération d mystères douloureux qui affecte toujours le Christ dans son aspe humain, on court le risque voir sensiblement gauchie la per pective fondamentale de notre f qui, pour être entièrement et pr tiquement fidèle au dogme Chalcédoine, doit mettre un a cent égal sur la considération chacune des deux natures Christ, unies sans confusion division.

Durant ce temps, l'Orient, dant à une tentation invers s'attachait plus volontiers au mystères de gloire. D'où l'acce qu'il met, en particulier, sur mystère de la Résurrection. C accent nous a frappés et donné réfléchir; nous devons en savo gré à nos frères orientaux. Ma notre réflexion, il faut aussi reconnaître, nous a portés pl loin que les faits qui l'ont fav risée en nous. Il importe de pas le perdre de vue : ce q

ait contribuer à nous rendre la
aise en honneur des solennités
la Vigile pascale, c'est le goût
la perception vivante (en tout
quilibre de sa plénitude) du
ystère de l'Homme-Dieu, mou-
nt et ressuscitant pour nous;
st le sens de la liaison intime
s deux panneaux du diptyque
notre rédemption; c'est la con-
ience de notre incorporation au
rist, de notre assimilation à lui
ns la pleine économie de son
ystère : abaissement et glorifi-
tion, humiliation et transfigu-
ration, souffrance et béatification,
mort et résurrection.

C'est bien là l'objet propre de la liturgie de cette Vigile que d'évoquer devant nos yeux, sous le revêtement des symboles, la réalité de notre engagement, par le baptême, dans la plénitude de ce double mystère. Ce serait comprendre superficiellement le récent décret que de s'arrêter au simple fait d'une célébration nocturne de la fête de Pâques, analogue aux solennités nocturnes de la fête de Noël.

En marge de la définition du dogme de l'Assomption

INTUITIONS DU CARDINAL MERCIER

A Rome, dans les jours qui précédèrent la définition du dogme de l'Assomption, le hasard des recherches dans les riches bibliothèques de la Grégorienne et du collège Saint-Laurent de Brindes nous conduisit à faire dans les revues théologiques des diocèses de Belgique une exploration pleine d'intérêt. Nous y découvrions avec évidence un fait que nous soupçonnions depuis longtemps : c'est en Belgique que se trouve la source du grand mouvement mariologique qui, à partir de 1926, se manifeste partout au grand jour, et cette source porte un nom : le cardinal Mercier. A partir de 1913 surtout, l'archevêque de Malines se sentit porté à élucider et à mettre en honneur la médiation mariale et même à en implorer près du Saint-Siège la définition dogmatique. De l'étude de ces faits, deux points lumineux se dégageaient, deux coïncidences, riches d'actualité à la veille de la définition dogmatiq de l'Assomption. Notre propos de présenter brièvement ces de points : un contraste digne d'a profondissement, un rapproch ment suggestif. Mais, avant de énoncer, il sera utile de rappel quelques dates.

En 1913, « à l'initiative cardinal Mercier, clergé, fidèl universités catholiques, Ordi religieux, épiscopat belge fure unanimes à demander qu'il pl à Sa Sainteté d'ériger en dogm la croyance de la chrétienté à médiation universelle de la Sain Vierge [1] ».

En 1921, « le Souverain Pont accorda aux diocèses de Belgiq et à tous les diocèses de la cath

1. C. Caeymaex, *Le cardinal M cier et le culte de Marie*, dans *Vie diocésaine de Malines*, 15 (192 p. 93; cf. 10 (1921), p. 96.

lé qui en feraient la demande . office et une messe propres en nneur de Marie médiatrice [2] ». Dès la réception du rescrit, le rdinal Mercier écrivit à tous s évêques catholiques pour les viter à demander pour leur dio- se l'extension de ce privilège [3]. En novembre de la même année, e XI institua trois commissions théologiens : une en Belgique, ne seconde en Espagne, une troi- ème à Rome, et les chargea étudier à fond la doctrine de médiation mariale et de sa finibilité [4]. »

A partir de cette date, dans la *e diocésaine de Malines* et dans s revues théologiques des autres océses belges, paraissent de mbreux et souvent remarqua- es articles de théologiens de leur comme J. Le Bon [5], C. Van ombugghe [6], J. Naulaerts [7]. C'est le premier fond sur lequel se baseront les ouvrages d'ensemble qui sortiront à un rythme accéléré à partir de 1926 jusqu'à la guerre [8].

1939 marque une coupure. Au lendemain du conflit mondial, le mouvement reprend, mais dans un sens différent. La médiation mariale passe du premier plan au second : elle cède le pas à l'Assomption, définie le 1er novembre dernier.

Dans les discussions qui ont précédé la définition, la question d'opportunité tenait essentiellement en ce dilemme : œcuménisme ou définition. Et, il faut l'avouer, peu nombreux sont ceux qui ont manifesté profondément et *activement* les deux soucis. Il est frappant de constater que le cardinal Mercier est l'auteur des deux initiatives les plus audacieuses du siècle, et en matière de définition mariale, et en matière d'œcuménisme : les conversations de Malines.

Il est superflu de dire, pour ceux que ce contraste apparent déconcerterait, que le cardinal Mercier n'avait rien d'un esprit brouillon ni d'un homme à dou-

---

2. *Vie diocésaine*, 10 (1921), pp. 106 118; cf. 15 (1926), p. 94.
3. Souveraine discrétion, la *Vie diocésaine de Malines* ne fait pas alors t de cet appel que commentent les tres revues, par exemple, *Revue scétique et mystique*, 2 (1921), 304.
4. C. Caeymaex, *art. cité*, *Vie diocésaine*, 15 (1926), p. 94.
5. Cité plus loin, n. 12.
6. *De universali B. M. in re salumediatione*, dans *Collationes Gandenses*, 10 (1923), pp. 22-27.
7. *De Maria mediatrice*, dans *Vie océsaine*, 11 (1922), pp. 261-271 et -445. Cf. H. Lamiroy, *De B. V. M. redemptrice et mediatrice*, dans *llationes Brugenses*, 21 (1921), 487-493, et 22 (1922), pp. 21 ss.; I. van Houtryve, *La médiation Marie dans la liturgie*, dans *Vie césaine*, 11 (1922), pp. 245-257 et -360; L. Blondiau, *De mediationis B. M. existentia modo et fundamentis*, dans *Collationes Namurcenses*, 19 (1924-1925), pp. 15-27, 142-154, 239-247, etc.
8. 1926 est la date de publication du livre de J. Bittremieux, *De mediatione universali B. M. Virginis* (Bruges, Beyaert), qui ouvre la voie à une importante série d'ouvrages sur la médiation. Sa bibliographie fait fond sur les articles des revues diocésaines belges (pp. 307-317).

ble jeu. Mais tout être humain est sujet au changement. Ces deux soucis correspondaient-ils, chez lui, à deux moments d'une évolution ? Ici encore, les dates sont éloquentes.

Le document majeur de l'archevêque de Malines en matière d'œcuménisme est sa lettre au clergé de son diocèse : elle est datée du *18 janvier 1924* [9]. Le document majeur en matière de médiation mariale est sa lettre au clergé et aux fidèles de son diocèse sur la *Médiation universelle de la Très Sainte Vierge... et la vraie dévotion à Marie selon l'esprit de Grignon de Montfort* : elle est datée du *1er novembre 1924*. Sur le jour choisi, nous reviendrons à la fin de cet article; nous soulignons ici l'année où il faut citer un autre fait : les journées mariales d'Anvers où le cardinal, en août 1924, avait inauguré le thème [10].

Deux autres dates sont plus frappantes encore : 22 et 23 janvier 1926. Le premier de ces deux jours était la veille de la mort de l'archevêque de Malines; comme la messe allait commencer dans la chambre du malade, Lord Halifax et M. Portal furent introduits; ce fut une brève effusion. Puis tous trois, par delà toute émotion, assistèrent ensemble au mystère de foi. Le samedi, jour de la Vierge, jour de sa mort, l'*ordo* laissant la liberté d'une messe votive, on demanda au mourant son désir : la dernière messe laquelle il assista fut celle Marie médiatrice [11].

Tenterons-nous de « définir le point d'où procédaient da l'âme du cardinal Mercier ces de amours : de la Vierge et de Réunion ? Leur coïncidence no semble aussi évidente que diffic à exprimer. On ne saurait donner la formule sans l'ét quer, voire la déformer : car ne s'agit pas d'une formule, ma d'un niveau d'âme — niveau i tellectuel, mais surtout spirituel où soumission au Saint-Siège esprit d'initiative, sens du dév loppement dogmatique et sens la tradition, passion et mesur intransigeance de la vérité et o verture compréhensive de la ch rité se fondent. A ce niveau, l antinomies dont souffrent d esprits plus étroits sont dépa sées [12]. Les deux efforts du car nal ne semblent pas avoir é gênés, mais exaltés l'un par l'a tre : l'ardeur de sa dévotion m riale alimentait son souci d'unio et son souci d'œcuménisme por au plus haut point l'exigence rigueur scientifique et de pr dence qu'il mettait au service de cause de la médiation. Nulle pi cipitation, nulle scorie ne se marque dans les premiers t vaux théologiques élaborés au s vice de la pensée du cardin

9. Cf. A. d'Alès, dans *Dictionnaire Apologétique*, IV, pp. 731-733.

10. C. Caeymaex, *art. cité*, note 1, p. 96.

11. L.-J. Legraive, *La mort S. Em. le cardinal Mercier*, dans *diocésaine*, 15 (1926), pp. 46 et 48

12. Nous nous permettons de r voyer sur ce point à notre article, *problème initial de méthodologie r riale*, dans *Maria*, Beauchesne, 19 t. I, pp. 695-706.

Mercier. Citons le début du premier article qui parut sur cette question, dans la *Vie diocésaine de Malines*; il est significatif du ton que l'archevêque de Malines donnait à ces patientes recherches :

> Il ne s'agira pas, dans les notes que l'on va lire, de la définibilité de la médiation universelle de la Sainte Vierge. L'étude de cette question, envisagée sous tous ses aspects, est longue et laborieuse. Elle a été confiée par S. Em. le cardinal Mercier à une commission de théologiens, et il est prudent d'attendre pour se prononcer le résultat des travaux des spécialistes [13].

Sans vouloir lancer aucune pointe polémique, il nous semble qu'au lendemain de la définition de l'Assomption deux attitudes s'écartent en quelque façon du *sensus Ecclesiae*. Ceux qui, après avoir exercé avant la définition une attitude critique (qui avait sa très haute utililité), gardent en quelque façon un esprit chagrin, maintenant que cette phase critique est dépassée; et ceux qui, à peine l'annonce officielle de la définition parue, commencent d'annoncer de façon bruyante tout un train de nouvelles définitions mariales, qu'ils envisagent de promouvoir de façon hâtive et par des moyens très extérieurs. Il y a dans l'une et l'autre trop d'esprit propre, semblable excès d'attachement à l'efficacité d'une activité personnelle. L'exemple du cardinal Mercier nous semble pouvoir éclairer les uns et les autres. Il rappelle aux premiers que la loi en cette matière ne saurait être un minimisme de principe; aux autres qu'elle ne saurait être un *numquam satis* également de principe. A tous, il rappelle ces grandes lois : mesure, ouverture d'esprit à tous les aspects de la vie de l'Église, pleine confiance en la papauté que nos travaux et nos désirs peuvent seconder, mais en nulle façon suppléer, car elle a, en ces matières, des lumières spirituelles que nous n'avons pas.

Un second point nous frappe. Il va également dans le sens d'une juste mesure. Les esprits « bien informés » supputaient la définition pour le « 15 août de l'Année Sainte ». La date du 1er novembre fut pour certains une surprise. Il est intéressant de constater que c'est aussi un 1er novembre (nous le disions tout à l'heure) que le cardinal Mercier a émis le document marial majeur de son épiscopat : sa *Lettre sur la médiation*. Cette coïncidence nous semble riche de signification.

L'intuition du Souverain Pontife décidant l'événement marial principal de ce siècle et celle du cardinal Mercier signant, à son humble échelle d'évêque local, le document principal de son épiscopat se rencontrent, nous semble-t-il, dans le souci d'exalter la Vierge dans sa ligne de créature, coupant court aux fausses interprétations d'une piété déviée : rappel utile à une époque où certains courants théologiques, limimités certes, mais non sans influence, semblent prendre pour

13. J. Lebon, *La B. V. Marie médiatrice de toutes les grâces*, dans la *Vie diocésaine*, 10 (1921), p. 257.

tâche d'arracher la Vierge à sa véritable signification dans l'Église. La date du 1er novembre nous rappelle que la Vierge est la première [14] entre « tous les saints » et non, comme de « pieux auteurs » se plaisent à répéter, une sorte de « quatrième personne de la Trinité [15] » ! Certes, Marie a une ressemblance sans pareille avec le Christ au plan de l'esprit et des vertus, mais elle n'est point comme un second Christ semblable en tout au premier. A lui appliquer systématiquement et sans discernement tous les textes christologiques de l'Écriture, on déforme parfois tant le rôle de la Vierge que les textes mêmes. Pareillement, lorsqu'on lui confère certains privilèges du Christ tel la grâce capitale, on donne à l'image paulinienne du Corps mystique l'aspect hideux d'un monstre à deux têtes. N'a-t-on point été jusqu'à placer Marie dans le ressort d'une autre « création », afin de l'arracher à sa condition de rachetée si nettement affirmée pourtant dans la définition de 1854 ? Et tel ouvrage récent ne se fourvoie-t-il pas jusqu'à envisager sa préexistence réelle et éternelle ! La date du 1er novembre rappelle que la Vierge n'est pas une sorte de divinité de surcroît, mais qu'elle est bien de notre race : le Christ est celui qui descend du ciel; elle est celle qui *monte du désert* [16] de l'humanité assoiffée de Rédemption. La grâce du Christ est capitale, la sienne — sociale aussi — est maternelle. Il est le Chef divin; elle est d'une certaine façon l'Église : elle anticipe à ses côtés les phases de la vie de l'Église et les traits de son visage : sainteté, virginité, maternité.

La lettre du cardinal Mercier en date du 1er novembre 1924 nous rappelait qu'elle inaugure au jour de l'Annonciation, la médiation humaine de l'Église entre l'humanité pécheresse et le Médiateur divin. La définition solennelle du 1er novembre 1950 nous rappelle qu'elle précède l'Église dans la glorieuse résurrection qui l'attend à la Parousie.

René Laurentin.

---

14. Et de très loin !

15. O. Van den Berghe, *Marie et le Sacerdoce*, Paris (Vivès), 1875, ch. 1, p. 32. Pour les déviations plus récentes que nous citerons plus loin, soucieux de ne nouer aucune polémique, nous nous abstiendrons de donner les références qui sont entre nos mains. Nous ne mentionnons ces déviations de langage qu'autant qu'il est nécessaire pour faire saisir par contraste l'opportunité positive des intuitions pontificales et pour susciter au besoin quelque examen de conscience chez les auteurs de ces expressions et leurs lecteurs.

16. *Cant.*, 8, 5, appliqué à la Vierge par la liturgie.

" *Dieu, pourquoi faire?* "

ou les croyants ont-ils la foi?

Le Cahier XI de *Jeunesse de l'Église* reprend, sous un jour particulier, des idées déjà soulevées dans certains Cahiers précédents, en particulier dans *Incroyance des croyants*. L'étude de base (85 pp.) pose l'interrogation : *L'inutilité de Dieu ?*

Dans une première partie, *Jeunesse de l'Église* présente les objections de l'athéisme moderne. Dieu est une idée inutile, une création subjective des croyants pour expliquer ce qui les dépasse, bonne peut-être pour garder l'humanité d'aplomb à des époques antérieures; mais aujourd'hui c'est une hypothèse non seulement inefficace, mais nuisible même : « L'homme a trouvé le moyen de faire aussi bien et mieux. » Les causes de cette situation sont de trois sortes : la valeur suprême accordée à l'utilité et à l'efficacité, l'habitude des chrétiens de « présenter Dieu avant tout comme l'Idée la plus utile à l'homme », enfin la défaite de Dieu précisément sur ce terrain de l'utilité (pp. 29-30).

Il faut retourner la situation, et pour cela on est bien obligé de reconnaître qu'on ne peut pas prouver Dieu par les avantages humains que procurerait la foi, ni par l'efficacité humaine de celle-ci (pp. 33-34); on doit éviter de se servir de tels arguments pour légitimer ou expliquer notre foi (p. 35). Refusant la voie des raisons utilitaires, il ne reste que celle où « il ne s'agit pas tant de rechercher *pourquoi* nous croyons que de reconnaître... *comment* la foi nous est venue et *comment* elle se développe en nous » (p. 38). La religion où les avantages humains qu'on attend de Dieu tiennent plus de place que Dieu doit être changée pour accéder au sérieux de la foi par une seconde manière de croire (pp. 40-41). Les appuis sociaux, les raisons de croire doivent céder

le pas à une foi qui se tient toute seule, sans autre motif qu'elle-même (pp. 43-45). C'est qu'elle est essentiellement don premier de Dieu et réponse libre de tout nous-même (pp. 46-49). Ainsi, la foi n'a pas pour but de nous aider à aménager le monde, mais « d'établir l'homme dans la communion avec Dieu » (p. 51). Alors, « si Dieu apparaît comme inutile, ce n'est que pour se manifester plus clairement comme nécessaire » (p. 57).

La question qui est débattue dans la troisième partie est de savoir comment, avec une foi ainsi purifiée, se comporter pour être d'authentiques « *témoins de Dieu* » dans le monde athée moderne. Suit une sorte de dialogue entre « le chrétien de vieille souche » et le « missionnaire » pour faire admettre au premier que la foi doit « passer », doit être un témoignage non seulement à l'intérieur d'une zone de civilisation ou d'un « ordre social », mais dans toute l'épaisseur de la pâte humaine.

Les caractéristiques d'un tel témoignage sont de trois ordres :

1° Un croyant est d'abord celui qui a conscience d'agir *par* Dieu et non pas *pour* Dieu (p. 75).

2° Agissant *par* Dieu, il est aussi celui qui rend grâces.

3° La troisième caractéristique est l'amour fraternel.

Le seul témoignage qui porte est celui « d'une vie dominée, non par des lois morales ou des théories abstraites, mais par une union vivante au Dieu vivant » (p. 82).

En conclusion, la connaissance des objections posées par l'athéisme raisonné sert à nous faire dépasser les motifs impurs de croire et à nous ramener à l'essentiel de la foi.

Avant même de dire l'intérêt de ce Cahier, il faut signaler qu'il pose de très nombreux problèmes, pas toujours d'ailleurs explicitement perçus au plan de l'expression : problèmes des preuves rationnelles de l'existence de Dieu, de la valeur de la connaissance naturelle et de la connaissance surnaturelle de Dieu, de la réfraction de l'idée de Dieu dans la conscience humaine et de la réfraction de la foi dans la conscience du croyant (ce qui n'est pas la même chose), des motifs de crédibilité et de la justification de la foi aux yeux du croyant (ce qui n'est encore pas la même chose), problèmes aussi des divers comportements sociologiques possibles du chrétien, des rapports du spirituel et du temporel, des caractéristiques du témoignage authentique. L'auteur n'avait pas à les traiter chacun d'un point de vue propre, et c'est une qualité du Cahier de les faire poser à la pensée du lecteur. Mais sans doute passe-t-il insensiblement et trop facilement de l'un à l'autre, en particulier de l'*idée* et de l'*utilité* de Dieu dans la conscience de l'athée à la *représentation* et à l'*utilisation* de Dieu dans la conscience chrétienne.

Pour atteindre au thème central et à l'intention profonde de l'étude analysée, nous allons faire un tout petit détour qui va nous permettre de prendre quelque altitude. Il y a une constatation qui saute aux yeux dès qu'on

réfléchit sur le mystère de Dieu, et plus spécialement sur la psychologie de la foi, c'est la distance et comme l'écart entre la réalité en elle-même et le mode dont nous la connaissons, spécialement la manière dont nous la vivons. Il semble qu'il faille reprendre ici pour l'appliquer à notre sujet la distinction entre *esprit* et *mentalité*, utilisée avec bonheur par J. Guitton et le P. Congar en d'autres domaines.

Il y a, pour ainsi dire, un esprit de foi qui serait comme son essence pure et son aspect théologal. Mais cet esprit ne se réalise jamais à l'état parfait, tout au moins sans passer à travers la réfraction d'une conscience limitée qui l'enveloppe de sa mentalité, c'est-à-dire de la manière de penser propre à son temps et à son milieu. Il est notable que, étant donnée notre condition temporelle, contingente, la foi aura toujours besoin du véhicule de notre conscience mentale pour être assumée par nous. On pourrait même dire qu'on ne peut, sauf peut-être au sommet silencieux d'une théologie apophatique, échapper à sa propre mentalité, même quand on discerne et qu'on dénonce celle des autres.

De là procède le danger constant de *contamination* de l'esprit de foi par la psychologie humaine qui le met en œuvre. De là viennent et la confusion de la foi avec les motifs utilitaires de croire et l'idéalisation d'une période du passé, d'un ordre social, considérés comme expressions parfaites de cette foi. Si nous avons bien lu, le but principal de l'auteur est de dénoncer avec vigueur toutes ces collusions qui sont des confusions de plan. Car Dieu ne peut pas être utilisable pour une légitimation de situations temporelles quelconques, même des chrétiens; la foi ne sert à rien à ce plan. Ce serait la corrompre de la rendre utilitaire. Pour éviter la contamination de la foi par des motifs trop humains de croire ou pour des raisons temporelles d'espérer, il faut situer la foi sur son terrain propre qui est « d'établir une relation avec Dieu » sur le plan vertical, dans un dépassement des conditions ordinaires de notre pensée. Ainsi, l'intérêt essentiel de ce Cahier nous paraît résider dans le fait qu'il engage à une réflexion, obligeant à mesurer l'écart entre l'esprit de foi, son caractère transcendant et les formes plus ou moins parfaites, plus ou moins pures, en lesquelles nous risquons de la contaminer. L'auteur non seulement dépiste toutes les trop rapides intégrations de l'humain et du temporel à la foi, mais condamne tous les amalgames qui sont et une confusion de ceux-ci avec la foi et une corruption par ceux-ci de la foi elle-même.

Mais on pouvait le prévoir, par contre-coup, le danger de la raison est de dissocier, de vouloir séparer et tenir à part des aspects de la réalité que la vie risque de contaminer sans doute, mais qui ne vont pourtant pas l'un sans l'autre. Un théologien, impatient de rigueur et d'autonomie, surtout s'il veut s'attaquer à une mentalité ou à un comportement sociologique défectueux des croyants, sera incliné, en cérébral, à mettre à des niveaux différents

les éléments amalgamés. On cherche alors moins les voies d'une pédagogie de l'humain, d'une correction des motifs de croire que celles d'une transposition de clavier et d'une affirmation de transcendance. L'attitude, légitime pour une juste analyse, transposée dans la vie, aboutit à une rupture, à une désintégration, sinon à une désagrégation. Sur cette voie, il y aurait plusieurs dangers qui semblent échapper parfois à *Jeunesse de l'Église* : danger de critiquer *tout* ce qui sert de structure à une inspiration religieuse, danger de solidariser inconsciemment à nouveau le christianisme et la foi elle-même avec des formes de mentalité nouvelle et avec les puissances du jour ou, par contre-coup, danger de les rejeter dans un monde idéal où ils n'ont plus rien à faire dans la conduite pratique de la vie. Car le risque d'une transcendance, mal comprise par des esprits simples et coupée de notre vie la plus ordinaire, c'est de mettre Dieu (et notre foi en lui) assez loin pour qu'il ne nous gêne pas, dans un au-delà qui n'aurait rien à voir avec ce monde-ci. A la limite, on aboutirait à une telle rupture de plans qu'elle bloquerait l'homme dans le circuit fermé d'un monde où *tout* se passe sans Dieu.

Or, juxtaposer et parfois opposer deux voies de la foi, deux manières de croire (p. 32), séparer le pourquoi du comment (p. 38), dire qu'on perd une foi pour en trouver une autre (p. 40), mettre comme une brisure entre « foi utilitaire » et « foi pure mise à nu » (pp. 40-44), diviser ce qui est de l'homme de ce qui est du chrétien (p. 43) est une opération légitime et nécessaire pour l'analyse, mais dangereuse si on la transpose, telle qu'elle, au plan de la vie. La dissociation de la foi en deux parts ou comme en deux espèces, l'une placée au-dessus du temporel et de l'humain dans la perfection d'un acte pur, l'autre plus facilement ravalée au-dessous même du religieux dans l'utilitaire et l'intéressé, aurait pour résultat que la vie se mènerait à deux niveaux. Celle-ci aurait un double mouvement, mouvement de la foi qui porte vers en haut, mouvement longitudinal qui pousse vers le futur.

Mais nous ne sommes pas des êtres à deux étages, et on ne s'évade d'un relatif que pour en retrouver un autre. De plus, le monde est le creuset où se modèle notre destinée définitive. *Jeunesse de l'Église* n'a peut-être pas assez réfléchi à ce fait que la foi peut dans une conscience et dans un groupe donnés, être sociologiquement imparfaite, peut avoir des résonances temporelles transitoires et même fausses, mais ne pas pour autant perdre toute sa valeur, ni surtout changer de nature. Elle véhicule alors des scories; elle n'est pas pour cela scorie elle-même. Car des formes sociologiques de christianisme, des formes psychologiques de foi vécue même mêlées et déjà contaminées d'éléments impurs, contiennent quelque chose de vrai et d'inaliénable; nous disons contiennent et non traduisent complètement, et nous ne les approuvons pas pour autant.

On pourrait même se demander si, du fait de l'unité psychologi

que de notre vie surnaturelle et naturelle, il n'y aura pas toujours un certain blocage entre l'esprit de foi et la mentalité qui le met en œuvre. Probablement, l'essentiel n'est-il pas tant de vouloir quintessencier toujours plus la foi que de s'apercevoir avec toujours plus de lucidité des revêtements passagers dont on l'habille. Car il y a, croyons-nous, un processus de croissance et un développement progressif de la foi à travers des enveloppements psychologiques partiels et imparfaits; la purification se fait tout autant par une spiritualisation progressive des motifs que par un refus de motifs. En outre, nous pouvons ne pas avoir une parfaite conscience de vivre *par* Dieu et avoir plus explicitement celle de vivre *pour* lui. Le « *vivre pour* » ne s'oppose pas au « *vivre par* » s'il est second et réponse lucide de tout notre être.

En tout ceci, nous ne visons pas tant l'étude elle-même que les répercussions et les conclusions qu'on pourrait tirer d'une interprétation sommaire, ou les tendances inconscientes peut-être d'une pensée exigeante portée à trop séparer.

A.-M. Birou, O. P.

L'INSTITUT SUPÉRIEUR CATÉCHÉTIQUE

De nombreuses expériences et des réalisations ont été déjà faites ces dernières années dans le domaine catéchistique. Plusieurs villes — Paris, Lyon, Lille — ont maintenant leurs Écoles de catéchistes. Les méthodes actives ont été mises au service de la pédagogie catéchistique, et l'on a créé tout un matériel scolaire devenu aujourd'hui d'usage courant. L'édition elle-même s'est renouvelée profondément, et les catéchistes, comme d'ailleurs les enfants, ne manquent pas aujourd'hui de livres fort bien faits et adaptés. Il faut, ici, nommer les pionniers de cette action que sont en particulier M. l'abbé Colomb, à Lyon, M. l'abbé Rétif dans le domaine de la sociologie catéchistique, Mme Fargues, Mme Lubienska de Lenval dans le domaine de la pédagogie et de la psychologie infantiles. Il faudrait également citer des revues comme *Catéchistes*, excellemment animées par une équipe de Frères des Écoles chrétiennes.

Ces essais, qui sont des réussites, ne suffisent pas. Le fait massif de l'ignorance religieuse des chrétiens met en question les principes mêmes de la catéchèse, catéchisme et prédication, et réclame la formation d'un véritable centre de recherches et de travail.

L'Assemblée des cardinaux et archevêques a donc décidé la création à l'Institut catholique de Paris d'un Institut supérieur catéchétique destiné à la formation des maîtres de l'enseignement religieux. On notera, en effet, qu'il s'agit d'un Institut catéchétique et non d'un Institut catéchistique.

Ce centre de recherches et de travail s'est proposé un triple objectif :

1° L'étude de la catéchèse, c'est-à-dire l'ensemble des connaissances et des moyens nécessaires pour enseigner la foi ou, pour mieux dire, pour éduquer le chrétien dans la foi vivante des fils de Dieu. Ces connaissances et moyens sont de deux sortes. D'une part, la connaissance du message de vérité contenu dans

Écriture et dont l'Église garde vivante mémoire tout au long son histoire et aujourd'hui. autre part, les connaissances ui regardent l'homme en sa dou- e dimension sociale et psycho- gique. Ces dernières connais- nces sont particulièrement im- rtantes; sans elles, la prédi- tion risque de ne pas rencon- er « l'homme » d'aujourd'hui. les sont, d'ailleurs, facilitées ar les techniques, les statis- ques, les tests, les découvertes ur le subconscient, etc., de la ciologie et de la psychologie ntemporaines.

2° L'élaboration des principes des techniques qui, à partir es données de la foi et de la édagogie profane, auront valeur ns le domaine de la pédagogie ligieuse.

3° La formation des cadres de enseignement religieux, c'est-à- re de ceux qui ont à assurer formation des professeurs d'en- ignement religieux pour les sé- inaires ou les scolasticats, la rmation des religieuses respon- bles de l'enseignement des mem- es de leur congrégation et celle s responsables diocésains de nseignement catéchistique. Con- ètement, l'Institut s'adresse :

Aux futurs *Directeurs diocé- ins* d'enseignement religieux ou leurs auxiliaires immédiats;

Aux *Professeurs* de pédagogie téchistique dans les *grands minaires;*

Aux *Préfets* et aux *Responsables s Études religieuses* dans les llèges et établissements d'en- ignement à tous les degrés;

Aux *Religieux* et *Religieuses responsables* de la préparation de leurs sujets aux tâches de l'enseignement religieux;

Aux futurs *Directeurs, Directrices* et *Professeurs* des Écoles de catéchistes existantes ou futures.

Le niveau des cours est donc asssez élevé, et l'examen est sévère. Il suppose acquis d'une part l'essentiel des connaissances théologiques et philosophiques qui sont de droit au programme des grands séminaires et, d'autre part, l'essentiel des connaissances psychologiques et pédagogiques au niveau des études correspondantes dans les écoles normales. L'admission, au surplus, n'est donnée qu'à ceux des candidats qui sont aptes au ministère catéchétique.

L'Institut se doublera de deux *Écoles d'application.* L'une, destinée à l'enseignement pratique du catéchisme, se tiendra à Saint-Sulpice et doit ouvrir ses réunions de préparation et de critiques dès la rentrée de Pâques. L'autre, encore en projet, destinée au clergé pour le ministère de la prédication, utilisera les différentes églises paroissiales de Paris. Les stages en ces écoles seront obligatoires.

L'Institut fonctionnera avec un nombre réduit de chaires dès la rentrée de Pâques. Ce n'est qu'à la rentrée de novembre qu'il prendra tout son essor. Dès maintenant, la liste des cours prévus donne une image concrète de cet Institut dont le programme et les noms mêmes font espérer la réussite.

1. Catéchétique :

Théologie kérygmatique : R. P. Liege, O. P., professeur au Saulchoir.

Catéchèse sacramentaire : abbé Tollu, P. S. S., professeur à l'Institut Catholique.

Catéchèse biblique : R. P. Feret, O. P., professeur au Saulchoir.

Catéchèse liturgique : chanoine Martimort et R. P. Roguet, O. P., du C. P. L.

2. Anthropologie :

Psychologie profonde : abbé Besson, professeur à l'Institut Catholique. Psychopathologie pédagogique : abbé Bissonnier, du Comité des malades.

Anthropologie chrétienne : abbé Brien.

Sociologie religieuse : R. P. Kop O. P., professeur à l'Institut C tholique.

3. Pédagogie :

Histoire de la catéchèse R. P. Daniélou, S. J., R. P. Dainville, S. J.

Esthétique pédagogique : abb Colomb, professeur aux Facult catholiques de Lyon.

Symbolisme religieux R. P. Beirnaert, S. J., rédacte aux *Études*.

Pédagogie catéchétique : ab Coudreau, P. S. S., directeur l'Institut catéchétique.

A.-M. H.

L'ENSEIGNEMENT PAR PROJECTIONS

CIENCE ET FOI.

Dans les merveilles de la nature : Le microscope; II. Dans le règne égétal; III. L'instinct dans le règne nimal; IV. La place de l'homme ans la nature : la montée de la vie; V. La place de l'homme dans la nature : transcendance de l'homme; VI. La place de l'homme et de la erre dans l'univers, par M. l'abbé RÉMY, six bobines aux Éditions du Berger, Paris.

Six films d'un très vif intérêt et ui, projetés en conférences, frappe- ont les esprits plus favorablement ue maintes considérations abstrai- es de philosophie, voire de religion, u plutôt seront les serviteurs utiles e la science et de la foi. L'auteur, ui nous a déjà donné une astrono- ie populaire des plus appréciables, art ici des observations du micros- ope pour s'avancer, avec la montée e la vie, jusqu'à l'Homme dont il narque vigoureusement l'excellence; aboutit, moyennant les puissants nstruments des observatoires, aux nfiniment grands propres à ensei- ner l'humilité. De part et d'autre, ieu se pressent dans toute sa taille, u terme de cette vision de science lairée par la foi.

Pareil travail, en rendant accessi- les à tous, par la séduction des nages et la netteté des textes, les erveilles de la nature, ne peut que endre d'éminents services à ceux ui ambitionnent de recevoir ou de onner une culture dont, à vrai dire, ul ne devrait se priver. Un seul egret : le texte : « L'homme idéa- se même les traits de sa nature umaine », est illustré par la sta- ue d'une vierge du XIV^e^ siècle. Il ous semble que, pour éviter toute terprétation incomplète, le texte emanderait à être nuancé.

LITURGIE.

A la découverte de notre Église (quatre bobines); *Rome, ville sainte* (trois bobines); *Lourdes, cité du miracle* (quatre bobines). Éditions du Berger, Paris.

Facilement explicables par les albums correspondants de *Fêtes et Saisons*, ces productions se recommandent en outre par la qualité des images et la possibilité d'utiliser chacun de ces films séparément au gré des conférenciers. *A la découverte de notre Église* peut comporter ainsi quatre conférences distinctes : la maison de Dieu, la maison du peuple de Dieu, comment on fait une église, comment on fait un autel. Pareillement, à propos de Lourdes, sous le titre : *L'eau jaillie du rocher*, on trouvera des vues permettant de souligner le sérieux avec lequel sont examinés les miracles obtenus. Il nous semble que c'est là un avantage précieux : trop longue en elle-même, une série peut être employée partiellement selon l'idée qu'on poursuit ou l'aspect liturgique qu'on désire mettre en valeur : consécration d'un autel ou d'une église. On trouve ainsi réuni le double appoint d'un sujet envisagé dans toute son extension et se prêtant à une série de réunions, et en même temps des thèmes ayant valeur par eux-mêmes, capables de répondre à des soucis particuliers.

Cette collection de films s'enrichit ainsi d'un apport nouveau et s'affirme comme un auxiliaire de qualité pour prolonger dans nos paroisses et nos institutions le retour à la liturgie qui marque notre temps. Puisse-t-il se poursuivre avec le même succès et porter sur nos écrans, les uns après les autres, les Cahiers de *Fêtes et Saisons* si agréables et si riches.

HYAC. MARÉCHAL, O. P.

A travers les revues

L'INTELLIGENCE DE LA BIBLE

RECHERCHES ET DÉBATS (février 1951), organe du Centre catholique des Intellectuels français, reproduit un article paru dans l'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN, sur le problème de l'Ancien Testament, où M. l'abbé Gelin précise très heureusement cette « référence objective » de l'Ancien Testament au Christ qui, seule, nous donne l'intelligence profonde de la Bible.

Le travail acharné de la critique a ce résultat fécond d'établir l'histoire d'Israël sur des bases plus larges et plus sûres. Il faudra toujours s'astreindre à ce travail préalable. On ne doit point — par je ne sais quel monophysisme — volatiliser l'histoire, car c'est à l'intérieur de l'histoire que va s'établir le sens spirituel.

Qu'est-il donc ? La théologie répond : un sens *realis*, inhérent aux « réalités » de l'histoire.

Mais l'histoire biblique n'est point à entendre, par une sorte de nestorianisme, comme une suite phénoménale d'où serait absent le moteur qui donne l'impulsion et rythme la marche en avant, l secret qui l'anime. Elle se jo dans une communauté spirituell dont la figure sociologique a p évoluer : d'abord confédération tribus, puis royaume centralis puis société quasi ecclésiale, où discernent, comme élément dynam que, ces « pauvres de Yahvé », do les aspirations et la mentalité concentreront toutes un jour Marie, vrai point de passage ent l'Ancien et le Nouveau Testamen ce « peuple de Dieu » a une at tude spirituelle constante, faite prière et d'attente; il est en qu de Dieu : il attend la venue Dieu. C'est là le mouvement de foi, qui unifie son histoire. To entière elle est une direction-ve une orientation-à, un pressen ment-de, une ouverture-sur. To entière elle est eschatologiqu c'est-à-dire en tension vers la re contre de Dieu, rencontre conç de plus en plus totale, mais q restera toujours inexprimable, elle est le mystère que Dieu p pare à son peuple, la nouveau que celui-ci ne pouvait même p épeler.

Or cette continuité spiritue

s'est affirmée dans des « situations » originales que l'historien discerne, dans des « idées » au sens newmanien, dans ces « *Gestalten* », où il s'agit de repérer l'attitude religieuse qui s'y réalisait.

On en peut distinguer quatre : la *Promesse* faite à Abraham, l'*Alliance* inaugurée par Moyse, le *Royaume*, au tournant de David, la *Rédemption*, au moment des deux grandes épreuves d'Égypte et de Babylone.

Il faudrait marquer comment le Peuple de Dieu a vécu chaque « situation », qui lui a servi à s'exprimer la véritable religion. Comment d'abord le Royaume a été une expérience enthousiaste, encouragée à son départ par le prophétisme : la dynastie davidique, qui représente la communauté, étant censée la garante et la promotrice du pur yahvisme. Comment bientôt s'élèveront les critiques des prophètes, déçus tant au point de vue religieux que moral et social par le royaume empirique. Comment enfin, plus fort que ces critiques, ils ont clamé leur espoir incoercible : un jour Dieu reprendrait la réalisation de son Royaume, créerait, à l'heure de son choix, une institution plus digne de lui, plus religieuse, plus morale, plus universelle, plus favorable à la vie intérieure. Comment ce Royaume serait essentiellement valeur divine, don de Dieu. La dialectique qui traverse et soutient cette « situation » — comme les autres qui lui sont analogues — c'est le mouvement de la foi. C'est lui qui en explique les phases ascendantes. En même temps que le thème progresse et s'élabore, historiquement, la religion s'affine, la morale progresse, Israël est en montée vers la Rencontre.

Quand le Christ viendra, l'objectif sera atteint. Il sera le « oui » de la Promesse, le réalisateur de l'Alliance, l'auto-basileia et notre Rédemption. En lui feront irruption dans notre monde des valeurs spirituelles vers lesquelles on marchait sans pouvoir se les dire. La Rencontre avec Dieu sera réalisée d'une façon que personne n'aurait osé soupçonner. L'Incarnation est nouveauté absolue. Elle est pour cela lumière totale sur le cheminement de l'Ancien Testament : l'attiture spirituelle des Hébreux ne prend son sens que dans le Christ; tout ce qu'il y avait d'authentique dans le fait biblique, on comprend maintenant qu'il ne pouvait l'être que par le Christ. « Lorsque le Sauveur fut venu à nous, dit Origène, et eut donné un corps à l'Évangile, alors par l'Évangile il a fait que tout fût semblable à l'Évangile. »

Et maintenant que le Christ est venu, tout chrétien peut revivre de l'intérieur les « situations » de l'Ancienne Alliance, entrer dans leurs perspectives, reprendre à son compte le thème de l' « *Hodie* » — *mysteria Veteris Testamenti aeternizantur !* — retrouver dans leur actualité les thèmes de la Promesse, de l'Alliance, du Royaume et de la Rédemption : ces immenses avenues spirituelles débouchent sur le Christ. Or nous sommes toujours en quête du Christ.

J'appelle sens spirituel l'orientation « réelle » de l'Ancien Testament vers le Christ, se réalisant dans l'histoire par ces voies privilégiées, dont la direction, mystérieuse à ceux qui les pratiquaient, est manifestée d'un coup par le fait du Christ.

J'appelle intelligence spirituelle la perception vive de cette « référence » objective, sous l'influence de l'Esprit, et la reprise à mon compte, dans la prière et la lecture, de l'attitude spirituelle impliquée dans les vieux thèmes-types énumérés.

A cette lumière, une vie comme

celle de Saül prend toute sa signification pour nous. Dans DIEU VIVANT (n° 18), M. André Neher fait remarquer l'étrangeté du cas de Saül :

> Car Saül est le seul être élu par Dieu, sans l'avoir jamais rencontré. Il est dans le sillage de l'histoire œuvrée par Dieu, il est un maillon dans la chaîne des hommes privilégiés dont Dieu se sert pour parler au monde, mais il n'a jamais entendu lui-même la parole de Dieu, il ne l'a pas cherchée non plus. Si le critère de la prophétie est l'élection, Saül était prophète. Mais l'expérience de la prophétie se limite uniquement, chez lui, à l'élection. Elle est privée des prolongements que suscite l'élection, et dont le plus important est l'intimité avec Dieu. Un jour, Saül a senti qu'il était empoigné par une force nouvelle. Le chemin qui devait le mener vers les ânesses de son père le conduisait ailleurs. Mais il n'a jamais découvert la source d'où émanait cette force. Son âme transformée brûlait d'un feu mystérieux. Il se savait possédé sans connaître par qui.

Saül est un homme intègre, soumis aux lois de Dieu jusqu'au scrupule :

> Car rien ne serait plus faux que d'imaginer Saül roublard et tortueux, sceptique et diplomate, jouant avec les institutions pour mieux les asservir à son pouvoir royal. Saül est naïf dans sa croyance. Il s'incline humblement devant les intermédiaires qui fraient le passage de l'homme à Dieu. Il ne prie jamais; mais il offre et fait offrir des sacrifices, et c'est pour lui le moyen, unique et efficace, de faire parvenir sa prière à Dieu. Il n'interroge jamais ni ne perçoit de réponse. Mais il consulte l'oracle sacerdotal, qui est pour lui l'oreille et la bouch de Dieu. Parmi ces chemins média menant à Dieu, Saül sait qu'il en a d'interdits, et il ne s'y enga pas. Il a le sens aigu du pur et l'impur. Il effectue un cho intransigeant entre les intermédia res. La lutte féroce qu'il mèr contre les magiciens et les nécr manciens n'a d'égal que son re pect absolu des sacrifices traditio nels et des rites autorisés. So observance des moyens cultue d'approcher de Dieu est lucid jusqu'au scrupule.

Mais sa mission prophétiqu lui demeure comme extérieure

> Il n'a vu ni entendu Dieu. Il n le voit ni ne l'entend. Il est tr versé de part en part par une r volution métaphysique. Mais cet révolution n'augmente pas sa po sibilité d'atteindre Dieu, elle n la modifie pas d'une trace, si in fime soit-elle. Il n'y a aucun ra port entre l'élection et la religio de Saül, si ce n'est celui-ci : faut se rendre à l'évidence qu Saül est prophète, mais c'est u prophète sans Dieu. Les paysan de Ghibéa, les initiés de Rama de Nayot, se passent le mot : « Ou il faut bien le reconnaître, *Sa est parmi les prophètes !* » Mai justement, ce n'est qu'un *macha* qu'une parabole. La prophétie n semble pas avoir mordu sur l réalité de la personne de Saü Pour parler à Dieu, il a besoin d l'oracle; pour lui dire sa prièr besoin d'un sacrifice. L'électio n'était qu'un envoi, et le messag que Saül tient dans les mains e chiffré. Le mal dont souffre Saü c'est de n'avoir pu seul déchiffr le message, d'avoir éprouvé sa cesse qu'un autre était nécessai entre Dieu et lui.

Parce qu'elle lui demeure étran

re, sa mission l'a comme dé-
it : sa vie accumule les échecs,
sombre dans les jalousies et les
goisses pour finir par le sui-
de de Gelboé.

L'exemple de cette vie, compa-
à celle de David, son rival et
ccesseur, n'est-elle pas pour
ous une invitation à mieux com-
rendre combien Dieu veut être
our nous un Père, l'Époux de
on peuple : il veut être aimé.
avid est plus grand pécheur que
aül, mais David aime Dieu, il le
rie d'un cœur spontané et vi-
brant. Saül n'est qu'un prati-
quant de la lettre, sans commu-
nication personnelle avec Dieu.
Son échec, éclairé par le Nouveau
Testament, n'est-il pas comme
l'illustration et la préfiguration
de l'insuffisance de la Loi, alors
que David préfigure l'économie
nouvelle de la charité ? De Saül à
David, nous devinons déjà ce pas-
sage du cœur de pierre au cœur
de chair (Éz., 11, 19) qu'est venu
« réaliser » pleinement et nous
donner en partage le Verbe fait
chair.

LITURGIE ET SACERDOCE

M. le chanoine Martimort (La Maison-Dieu, n° 25) montre avec orce et pertinence combien « le ens du sacré » est l'âme de la turgie.

Ce n'est pas assez dire, avec tto, que le sacré est riche d'une mbivalence de redoutable et de ésirable : la foi chrétienne, tout n le purifiant et l'exaltant, fait xister le « sacré » parmi nous. os yeux le voient, nos mains le ouchent. Le paradoxe de l'Incar-ation se prolonge par l'économie cclésiale et sacramentaire :

> L'Église est une réunion d'hommes, pesants et pécheurs; or, au milieu de cette réunion scandaleusement médiocre, nous devons chercher la présence du Christ : « Si deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Acte de foi tellement violent que beaucup de chrétiens l'évitent, préférant oublier l'assemblée et se réfugier dans une dévotion eucharistique conçue comme exclusivement Présence réelle : en vain, d'ailleurs, car les sacrements bien compris entraînent une aussi grande difficulté vis-à-vis du sacré, puisqu'ils nous font rechercher Dieu et les mystères divins sous des signes terrestres de la vie quotidienne, de la vie la plus quotidienne : c'est par un bain que nous sommes identifiés au Christ mort et ressuscité; c'est par un repas où l'on mange du pain et du vin qu'est rendu présent le sacrifice de la croix. On voit la complexité du problème : il faudra demeurer fidèle à l'économie des signes, voulue par le Christ, mais par une pédagogie sacrée entraîner les fidèles jusqu'à la *res et sacramentum* signifiée. D'ailleurs la matière est consacrée par une forme, et par là séparée de l'usage profane et élevée à la dignité de signe de la foi.

Il en résulte que le sacré chrétien doit s'exprimer et se nourrir à travers les choses les plus humbles et nos actes les plus humains.

Et le chanoine Martimort énumère les efforts que nous devons faire pour redonner toute leur valeur sacrée aux lieux et aux choses du culte, aux personnes, au silence, etc. Cela lui est une occasion de dénoncer quelques-unes de ces « profanations » qui ne sont que trop répandues et que ne suffisent à excuser l'inconscience et les « bonnes » intentions. En voici quelques exemples :

Le respect dû à l'autel interdit qu'il serve à autre chose qu'à l'Eucharistie, donc qu'il devienne le piédestal d'une statue ou la base d'un échafaudage branlant de bougies et de fleurs, ou le réceptacle d'objets hétéroclites : tableaux électriques, mouchoir de M. le curé. On a fait, vers 1880, des autels faussement massifs dont les creux abritaient des placards. Et si l'on a l'indiscrétion d'aller voir derrière la plupart des autels de nos églises... je me demande comment nos petits clercs peuvent garder la pureté de leur foi après que leur mémoire a été imprégnée de ces spectacles.

De même un baptistère doit être exclusivement un lieu où l'on baptise. Cette destination n'apparaît pas toujours évidente lorsqu'on voit dans l'intérieur de son enceinte des échelles, des balais, des chaises brisées, des caisses, ou même le corbillard. Comment nos fidèles aimeraient-ils, dans ces conditions, faire un pèlerinage aux fonts baptismaux de leur régénération

... La beauté, comme le sacré, ne peuvent être produits par le mensonge et les faux semblants. Notre Dieu est un Dieu de vérité . comment l'honorerait-on avec du clinquant ? Il faut donc proscrire de façon implacable tout ce qu'il peut y avoir de faux dans le matériel du culte, et hélas ! il n manque pas : autels en faux m bres, faux cierges, faux ors, faus pierres, fausse soie; ersatz de ch bon, d'encens, de cire; tombes s défunt; fleurs artificielles.

... Encore plus graves, au reg du sacré, sont la manie de la f freluche et « l'infantilisme » s'étalent parfois dans nos égli françaises à l'occasion du temps Noël, du mois de Marie, des « posoirs », des fêtes missionnair Comment ces mesquineries po raient-elles introduire dans le sa authentique, qui comporte un é ment de tragique, et évoquer royaume des cieux qui souffre v lence et qui n'est ravi que par violents ? Et que dire enfin de « jocelynisme » qui peuple n sanctuaires d'anges féminins, la goureux et sensiblards, qui se pl à représenter la sainteté sous d regards douceâtres, des ges mous, des poses de mannequi Ce qui est grave, ce n'est pas q ces images existent, c'est que d fidèles en soient imprégnés da leur prière depuis leur enfance les supportent, voire les réc ment pour leurs églises. Les m dones de Raphaël étaient trop h maines pour pouvoir devenir saintes icones : on tolère depu 1880 des représentations « édifia tes » que peut-être la psychanaly jugerait plus impitoyablement.

... Enfin est-il nécessaire d'ajo ter que beauté et sacré exigent plus irréprochable propreté ? D nappes souillées, des étoles cr seuses, des ornements déchirés, d toiles d'araignées sont difficileme compatibles avec l'esprit de foi q doit présider au culte. En partic lier devons-nous être vigilants s la décence des surplis et étol vases d'huile sainte que nous u lisons pour l'administration baptême et des sacrements des m lades : nous coudoyons alors n fidèles qui peuvent nous observ à loisir et qui auront vite rema

qué si notre tenue liturgique est négligée.

Séparé du profane et empreint de beauté, le lieu ou l'objet consacré au culte divin doit être désormais traité avec le plus grand respect. La plupart du temps, c'est une prière de l'évêque qui a opéré cette consécration, avec même effusion de l'huile sainte. Aussi l'église et surtout l'autel reçoivent de nombreuses marques de révérence au cours de la liturgie et en dehors de la liturgie : dans une église, même indépendamment de la présence eucharistique, on n'entre pas sans prier, on se découvre; devant l'autel, on se prosterne, et le célébrant le baise, l'encense; il n'est pas permis aux ministres de poser les mains sur la table d'autel (comment dès lors juger ces marguillières qui n'hésitent pas à grimper dessus pour accrocher plus haut leurs guirlandes de papier ?); seuls les sous-diacres (et en dehors des offices les clercs tonsurés et le sacristain) peuvent toucher les vases sacrés. Prescriptions de détail, dont l'accomplissement minutieux et sincère est déjà, pour notre peuple, une grande leçon sur le sens du divin.

Le chanoine Martimort donne, sur la beauté de la maison de Dieu, des directives qui peuvent être heureusement complétées par les conseils du R. P. Couturier parus dans l'ART SACRÉ (janvier-février 1951, *L'art sacré et son public*). S'adressant aux prêtres, il leur dit :

> *Vis-à-vis de vos fidèles* dont vous devez discerner *les vrais besoins*, c'est-à-dire, parmi leurs exigences, celles qui sont essentielles à leur condition et à leur droit de chrétiens, à leur dignité de chrétiens.
>
> Ils ont droit à des églises qui ne soient ni des morgues plus ou moins parées, où aucune forme n'est plus vivante, ni des bazars de pacotilles, où on les trompe sur la valeur réelle des choses qu'on y met (avec leur argent).
>
> Ils ont droit à des images de Dieu et des saints qui ne soient pas trop indignes de leur amour et de leur foi, et même s'ils se trompent quant à eux dans leurs préférences.
>
> C'est-à-dire qu'ils ont droit à un culte « en esprit et en vérité ». Et c'est là l'essentiel de leurs « droits » de chrétiens et ce doit être l'essentiel de leurs exigences.
>
> Cela vous devez, vous, le leur assurer, fût-ce au prix de bien des luttes et de beaucoup d'incompréhensions. Mais nous pouvons vous le dire pour l'avoir vu vingt fois : un prêtre qui a cette volonté au cœur finit toujours — et très vite — par être compris de ses gens et par faire respecter ses choix.

Suivent des conseils vis-à-vis des artistes auxquels nous renvoyons le lecteur, au regret de ne pouvoir, faute de place, les reproduire ici.

Car il nous faut signaler l'article de Dom F. Vandenbroucke sur la concélébration (*Concélébration ou messes privées ?* dans les QUESTIONS LITURGIQUES ET PAROISSIALES, mars-avril 1951). S'appuyant sur des travaux récents (spécialement des RR. PP. J.-A. Jungmann et K. Rahner, S. J.), l'auteur rappelle pour quelles raisons convergentes la concélébration est une des questions à l'ordre du jour. Il résume la situation ainsi :

> Jadis, devant les limites posées par le droit, l'on se tournait, et presque fatalement, vers les deux solutions suivantes : ou bien le dédoublement (messes privées *et* messe conventuelle ou de commu-

nauté), ou bien plus radicalement vers l'effacement complet de la messe communautaire au profit des messes privées. La tendance actuelle est au contraire vers l'effacement des messes privées au profit de la messe communautaire.

Dom Vandenbroucke distingue la concélébration « sacramentelle » de la concélébration « cérémonielle » :

> Nous appellerons, à la suite de certains liturgistes, concélébration *sacramentelle* celle où tous les concélébrants prononcent les prières de l'ordinaire de la messe, de l'offertoire à la communion, ou au moins les seules paroles de la consécration. Exemples dans le rite latin : la concélébration à l'ordination des prêtres et au sacre épiscopal. Et nous appellerons concélébration *cérémonielle* celle où le *seul* célébrant principal prononce les paroles consécratoires. Cela, même si les autres concélébrants prononcent les prières du reste de la messe, même s'ils sont revêtus des ornements liturgiques. Exemple : la bénédiction d'un Abbé. Il existe dans notre liturgie certains vestiges de cette concélébration cérémonielle : le jeudi saint et le samedi saint, seul célèbre le plus digne (évêque, Abbé, curé, supérieur...), tandis que tous les autres, prêtres, clercs et laïcs, « assistent » et communient; la messe papale solennelle, à laquelle les cardinaux, faisant l'office de diacre et de sous-diacre, communient sans célébrer ce jour-là.

L'histoire semble montrer que, au moins jusqu'au IVe siècle, c'est la seule concélébration cérémonielle qui est pratiquée. La concélébration sacramentelle apparaîtrait, dans le haut Moyen-Age, à l'occasion de grandes fêtes et pour les messes papales. On n'en trouve plus trace après le XIIIe siècle (sauf évidemment pour les ordinations et les sacres épiscopaux).

De fait, cette concélébration cérémonielle était, dans la pratique, sacramentelle dans l'intention : « Les concélébrants ont conscience d'agir collectivement, quoique un seul d'entre eux prononce les paroles consécratoires au nom de tous et rassemble leurs intentions à tous » (p. 65).

Dom Vandenbroucke poursuit :

> Dans ces conditions, on se demande avec le P. K. Rahner pourquoi il faudrait prôner particulièrement la concélébration sacramentelle. Et même, dépassant sa pensée, pourquoi il faudrait réserver la concélébration « cérémonielle » aux seuls cas où la célébration des messes privées nombreuses est impossible ou pratiquement difficile : il suffirait que plusieurs prêtres aient à célébrer à peu près en même temps et au même oratoire pour qu'ils puissent être autorisés à concélébrer de la sorte. Peut-être faudrait-il alors s'inspirer du rite byzantin prescrivant aux concélébrants des vêtements liturgiques. Ces vêtements auraient comme rôle de signifier visiblement l'unité liturgique du corps presbytéral accomplissant les divins mystères par la bouche de son président.

Plusieurs questions théologiques (fruits de la messe, stipendium) se posent, qui semblent pouvoir être résolues. Il en résulte qu'il ne paraît pas impossible que, retrouvant une tradition vénérable, l'Église autorise, dans certaines conditions, de telles concélébrations cérémonielles. Elles auraient l'avantage de mieux ma-

...festeur la *res* du sacrement de l'Eucharistie, le Corps mystique du Christ, rassemblant tous les croyants dans l'unité de la charité autour de l'unique prêtre. Dom Vandenbroucke termine très sagement son article en rappelant « qu'avant toute intervention de l'Église la pratique d'une telle concélébration ne serait pas licite ».

A l'imitation (toujours partielle) du prêtre unique, pleinement Dieu et pleinement homme, les prêtres doivent être aussi divins qu'humains, envoyés d'En-Haut et délégués d'en-bas. C'est cette vérité que met en vedette actuellement le film *Dieu a besoin des hommes*. Dans un débat devant trois mille personnes (organisé et publié par le Centre Catholique des Intellectuels Français), M. l'abbé Rétif a fait quelques déclarations qui méritent d'être relevées.

On connaît le scénario : les habitants de l'île de Sein sont, de leur faute, sans pasteur. Le sacristain, Thomas, se trouve forcé par eux, étape par étape, à présider le culte et à donner des sacrements qui ne peuvent être qu'invalides puisqu'il n'est pas prêtre.

> Le drame, c'est que ces deux aspects du sacerdoce s'affrontent en deux protagonistes : et c'est tout l'intérêt de ce film de vous faire sentir cet écartèlement d'une Église qui se construit d'en haut et d'en bas. Seuls, ceux qui savent réconcilier le recteur et Thomas en un même sacerdoce perçoivent les vraies dimensions du sacerdoce.
>
> A ce titre, le film est d'une poignante actualité. Le prêtre est trop souvent un étranger dans une cité habituée à s'organiser sans Dieu. Il reste étranger par sa vie, par ses occupations, son costume. Il est absent des préoccupations habituelles d'un ouvrier, d'un père de famille, d'un industriel. Il représente un style de vie qui ne s'accommode pas du rythme habituel des autres. Il est plus que jamais un incompris. Et quoi qu'il fasse, il le restera. Mais il n'en a pas moins l'impérieux devoir d'être un représentant du peuple.
>
> Pour représenter le peuple, il faut en être.
>
> Pour être délégué dans une usine, il faut être de l'usine, connaître la vie laborieuse, les servitudes, les appels de compagnons de travail liés aux mêmes tâches.
>
> Pour être délégué d'un peuple près de Dieu, il faut cette communauté de destin où sont partagés souffrance et espoir; ainsi à Thomas, ses compagnons,
>
> « Tu étais de l'île tout pareil à nous », peuvent-ils lui dire.

A juste titre, M. l'abbé Rétif montre combien le prêtre d'aujourd'hui est trop souvent — et se sent — étranger à son peuple. Ce n'est pas seulement de sa faute, mais aussi celle des chrétiens eux-mêmes :

> Vos prêtres ne peuvent être souvent ces délégués du peuple par la faute des chrétiens.
>
> Vous les avez accaparés de vos petits problèmes personnels. Vous les avez laissés rongés par des soucis d'argent qui en font des prêtres quêteurs, distraits par des tâches de suppléance dont vous auriez dû les dégager : prêtres hommes d'affaires, managers de sports, impresarios, professeurs...
>
> Si Dieu a besoin des hommes, et nommément des prêtres, j'atteste que les prêtres ont besoin de vous : pour vous restituer vos responsabilités dans l'administration d'une

paroisse, d'une école, l'entretien du matériel, la gestion du temporel.

J'atteste que vous avez parfois décharné le sacerdoce par votre absence et vos critiques. Par contre, mes paroissiens m'ont aidé à découvrir mon vrai sacerdoce, et je ne puis être prêtre désormais sans être avec eux.

Quand la paroisse redevient une communauté, le prêtre se retrouve à sa vraie place, à toute sa place :

Aujourd'hui les indices ne manquent pas pour faire sentir cette recherche d'une Église indigène préoccupée d'un sacerdoce et liée à une communauté humaine. Plus de quatre-vingts prêtres ouvriers en France attesteront que cette vie partagée le plus profondément possible n'a pas été un amoindrissement, mais un approfondissement.

Deux de mes vicaires vivent côte à côte avec les plus délaissés de mes paroissiens. Ils ont bâti leur maison, plus pauvre que la plupart des autres. Ils travaillent aux mêmes usines. Déjà leurs camarades leur disent : « Tu es l'un d'entre nous, tout pareil à nous »; peut-être leur diront-ils un jour, sans que ce soit absolument là la raison de leur présence à l'usine : « On n'a jamais été aussi content d'aller à l'église que depuis que c'était toi. »

Et au militant qui dîne avec le prêtre ouvrier à la cantine, la femme dira peut-être un jour comme dans le film : « Tout ce que tu sais faire avec du pain, toi, c'est de le manger. Lui, il peut en faire le bon Dieu. »

Je sais des hommes au cœur vierge qui se destinent à être le délégué de leurs camarades d'usine, quand l'Église les appellera. Ces hommes-là se sentent liés avec la communauté humaine. D'où est née leur vocation ? Je sais un diacre qu'une communauté paroissiale a aidé à accéder à son sacerdoce. Pendant trois mois, les fidèles ont prié pour lui. Des malades du quartier ont offert leurs souffrances, des familles leurs épreuves. Une enquête émouvante sur le sacerdoce a permis de poser la question : qu'est-ce qu'un prêtre ? Des prédications simples et directes ont été réponses d'Église. La veille de Noël, mille cinq cents chrétiens entouraient l'autel d'ordination. Et quand l'évêque, selon le cérémonial même, interrogeait l'assistance en lui demandant son acquiescement, trois hommes se sont levés qui ont attesté que ce jeune homme était prêt : ils l'avaient vu vivre, lutter, travailler.

La cérémonie elle-même, longuement préparée par tous, fut une même expression de foi : « On vous aidera à vous faire prêtre » avait dit au diacre le premier ouvrier rencontré.

« C'est comme si c'était nous qui étions ordonnés », disaient spontanément des chrétiens qui avaient vu naître un prêtre.

Tout le problème — qui dans le concret de la vie de chaque prêtre n'est jamais pleinement et définitivement résolu — est que délégué par un peuple dont il est partie prenante, le pasteur n'en soit pas moins l'envoyé d'En-Haut, non seulement par son ordination et la mission de son évêque, mais par sa vie profonde de prière et de charité.

A. P.

Les Livres

LA BIBLE

F. X. DURRWELL, C.SS.R. : *La Résurrection de Jésus, mystère de salut. Étude biblique.* X. Mappus, Le Puy-Paris, 1950; 397 pp.

Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication et du même coup la foi chrétienne perdent leur objet : le Christ n'a rien fait pour nous et nous sommes encore dans le péché (cf. I Cor., 15, 14-17). N'avons-nous pas tous, soit comme auditeurs, soit même comme prédicateurs, fait l'expérience du sermon de Pâques où, ayant expliqué le vendredi saint que Jésus nous a rachetés en mourant sur la croix, on ne voit plus très bien quel effet reste propre à la Résurrection ? On la présente donc trop souvent comme une issue heureuse qui rétablit l'équilibre entre les forces du mal et le Crucifié vainqueur, et à vrai dire on se sent un peu embarrassé par les textes du Nouveau Testament, qui soulignent si énergiquement son indispensable efficacité pour notre salut.

Pour remédier à cet embarras, le P. Durrwell offre son livre substantiel et vigoureux « à tous ceux qui portent à travers le monde le témoignage de la mort et de la résurrection du Christ » (p. 10). Il suppose établies les conclusions de l'exégèse historique, et, sans s'astreindre au « travail de mosaïste » (p. 77) qui restitue la pensée de tel ou tel auteur, s'occupant moins encore de critique littéraire ou textuelle, il organise une synthèse biblique éclairée par la foi et qui embrasse tout le donné profond du Nouveau Testament dans la mesure où la Résurrection en occupe le centre. En fait, les Synoptiques et les Actes sont les moins exploités : c'est saint Jean et surtout saint Paul qui sont le plus mis à contribution. Ce parti pris synthétique expose à quelques oublis ou chevauchements, mais il permet de larges rapprochements qui mettent en une lumière neuve les intuitions de la foi primitive.

Dire que la résurrection est un mystère de salut, c'est s'obliger d'abord à vérifier comment sont liées, dans le mystère de Jésus, la résurrection, la mort et l'incarnation. La résurrection exalte la chair que Jésus a prise en s'incarnant, et elle est rendue possible par la mort qui a imposé à cette chair un terme terrestre. La causalité de ce triple mystère à l'égard du salut s'ordonne d'une manière analogue et donc culmine dans la résurrection. C'est

alors, après la glorification de son humanité, que les chrétiens confessent Jésus comme Seigneur, Fils de Dieu, et (Heb.) prêtre éternel. Cette glorification est doublement en relation avec l'Esprit. Elle a pour principe l'Esprit de Dieu transformant la chair pour jamais (l'auteur aurait pu souligner davantage qu'elle est œuvre proprement divine, remontant donc en dernier lieu au Père). En même temps elle est le point de départ de l'effusion de l'Esprit dans l'humanité régénérée. Ici l'auteur insiste sur la naissance de l'Église au moment de Pâques, puis étudie « la vie de l'Église dans le Christ ressuscité ». Ce dernier chapitre nous semble trop limité à la vie du chrétien selon saint Paul. Nous aimerions voir mieux mises en valeur certaines données de fait (début des Actes; cf. Jn, 20, 19-29), qui montrent la Pâque s'achevant après cinquante jours dans la Pentecôte. La Pentecôte met le sceau de l'Esprit à l'œuvre du Ressuscité; elle en publie les effets, envoyant les apôtres munis de la puissance d'en-haut, c'est-à-dire de l'Esprit envoyé lui-même par le Fils de la part du Père, témoigner de la résurrection jusqu'au bout du monde. Cependant l'auteur étudie fort bien, un peu plus loin, ces « organes » du Ressuscité. Enfin le mystère pascal prend toute son ampleur, orientant toute l'histoire de l'Église vers la Parousie et les événements qui l'accompagnent. Au delà de la Parousie, c'est encore le mystère pascal qui opère dans les glorifiés la splendeur de la vie éternelle.

On voit qu'il est malaisé d'inventorier un trésor aussi riche. La table des textes cités, réduite malheureusement aux textes « commentés », n'en donne qu'une idée imparfaite. Il faut s'y plonger, et quelques traces de technicité, non plus que plusieurs maladresses de vocabulaire ou de style, n'empêchent pas la lecture d'en être agréable. On y puisera une ample familiarité avec ce mystère central de la foi. Tous ceux qui, cette année même, ont éprouvé tant de joie à célébrer la vigile pascale restaurée, aimeront s'approcher, sous la conduite du P. Durrwell, des documents authentiques qui nous ont révélé la source divine de cette joie.

L.-M. Dewailly.

L'Épître aux Hébreux, trad. par le R. P. Spicq, O. P. Coll. « La Sainte Bible », trad. en français sous la direction de l'École de Jérusalem. Éd. du Cerf, Paris, 1950; 80 pp. 160 fr.

Écrit à part et très original du Nouveau Testament, *L'Épître aux Hébreux* pose de nombreux problèmes : De quand date-t-elle ? En quoi saint Paul a-t-il été mêlé à sa composition ? A qui s'adresse l'auteur et quel est-il ? Comment fait-il l'exégèse de l'Ancien Testament et cette exégèse est-elle à suivre à la lettre, ou n'est-elle qu'un genre littéraire, comme la parabole ? Le R. P. Spicq aborde nécessairement ces différentes questions dans son introduction. Il y montre une connaissance profonde du sujet. Il date l'épître de *circa* 67. Elle a été écrite à Pouzzoles « ou à Ostie, sinon à Brindes, Tarente ou Syracuse... », par Apollos. Peut-être pourra-t-on regretter que le P. Spicq ait présenté la solution qu'il préconise comme trop certaine. Elle reste une hypothèse. Beaucoup d'exégètes qui font autorité datent l'épître d'après 70.

L'Épître aux Hébreux est très peu paulinienne de style, de ton et même de tournure d'esprit. Dans ses lettres, saint Paul demande à l'exégèse rabbinique de l'Ancien Testament des arguments *ad hominem;* au contraire, l'auteur des Hébreux développe *ex professo* une exégèse symbolique. Mais peut-on dire qu'à ses yeux « l'ancienne alliance est tout aussi chrétienne que la nouvelle » ? N'y aurait-il pas une distinction radicale

à faire, dans l'épître, entre d'une part un culte figuratif et inaccompli, et, d'autre part, une foi en Dieu manifestée déjà par les Patriarches ? Et quelle différence avec la théologie de l'auteur du *Livre des Jubilés* !

La traduction du R. P. Spicq manifeste une longue intimité avec le texte. Elle permettra à de nombreux lecteurs de s'initier à ce texte très court, mais si riche de promesses pour l'exégèse chrétienne et où il reste tant à découvrir.

J. S.

LITURGIE

H.-Ch. CHÉRY : *Le français, langue liturgique ?* Coll. « Rencontres ». Éd. du Cerf, Paris, 1951; 176 pp.; 300 fr.

En mars 1948, *La Vie Spirituelle* lançait une enquête sur l'office divin. Les conclusions n'ont pas cessé d'être fécondes, ne serait-ce que par les publications d'offices en français qu'elles ont déjà suscitées. Le *Petit Bréviaire des Laïcs* (45 pages), de Dom Thibaut, et le *Bréviaire des Fidèles*, en cours de publication aux Éditions Lagerberie, se donnent explicitement comme une réponse aux vœux formulés par les lecteurs de la revue.

Bien que le problème du « latin » occupât peu de place dans le questionnaire, on se souvient en effet de la passion qu'il suscita et de l'étendue qu'il prit alors dans le débat. *La question du latin* occupait un chapitre spécial dans les conclusions (*La Vie Spirituelle*, janvier 1947).

Peu de temps après l'enquête lancée par *La Vie Spirituelle*, *Témoignage Chrétien*, à l'automne 1946, abordait un sujet semblable et ouvrait dans ses colonnes, sans l'avoir prémédité — tant la passion en ces matières s'allumait vite — un nouveau débat sur cette question. *La Maison-Dieu*, trouvant l'enquête intéressante, devait la reconsidérer dans sa livraison n° 11 (fin 1947), où A.-G. Martimort en tirait *les leçons*. Mais il y avait encore à dire au sujet de cette enquête. Et surtout il restait à en faire connaître les résultats d'une façon plus développée que ne pouvait le faire *Témoignage Chrétien* dans ses colonnes, et à un plus grand public que celui qui est atteint par *La Maison-Dieu*. C'est le travail que vient de faire le P. Chéry, sur la demande même de *Témoignage Chrétien*.

Sans trancher le débat, qui ne peut l'être d'ailleurs que par l'autorité de l'Église, le P. Chéry, avec le style direct et mordant qui fait le succès de ses ouvrages, dénonce les erreurs des uns et des autres et présente quelques suggestions pratiques. On ne répétera jamais assez, parce que ceci n'est pas une question d'opinion, mais une question de vérité attestée par toute la Tradition, que « l'Église n'est pas latine, elle est romaine ». La phrase est de Benoît XII. Dom Rousseau montra naguère que l'*interritualisme* a été un moyen de communion catholique entre les Églises pendant des siècles (cf. *La question des rites entre grecs et latins des premiers siècles au Concile de Florence*). On ne dira jamais assez non plus que l'usage du français ne dispense pas de la culture religieuse et en particulier de la culture biblique.

Ceci dit, qu'il soit permis de faire ici plusieurs remarques sur le livre du P. Chéry.

L'auteur, astucieusement, organise les parties de son livre autour de

quatre chefs, « ce que l'on désigne dans les manuels comme les notes de la véritable Église : catholicité, unité, sainteté, apostolicité — en gauchissant parfois un peu le sens de ces mots pour la commodité » (p. 13).

Mais gauchissement ne veut pas dire renversement de sens. Or, l'auteur présente l'apostolicité dans un sens qui n'est pas du tout celui que l'on donne à l'Église dans les *notes* qu'on lui attribue. Dire que l'Église est apostolique, c'est dire qu'elle tient son origine des apôtres, qu'elle tient ses pouvoirs de leurs pouvoirs par transmission continue d'évêque à évêque jusqu'à aujourd'hui. En ce sens l'Église catholique romaine est toute entière apostolique, comme le sont toutes les Églises « orthodoxes », tandis que l'Église anglicane, par exemple, ne l'est pas, puisqu'il y a au moins une solution de continuité au XVI^e siècle. Mais ce point de vue n'est pas celui du P. Chéry qui écrit tout net : « Si la question se pose de l'introduction du français dans la liturgie, c'est pour un motif d'apostolat » (p. 69, cf. déjà p. 14). Il s'agit cette fois de l'apostolat dans l'acception toute moderne du mot. Ce changement de sens aurait mérité une mise en garde. Sinon il est à craindre que des lecteurs, dont les idées sur « l'apostolat » sont assez confuses (elles peuvent l'être aujourd'hui), soient induits en erreur par ce tour de passe-passe. Cette fois, le schéma des notes ne « colle » plus. Ou du moins, s'il y avait une note à laquelle on pût rattacher « l'apostolat missionnaire », c'eût été la note de sainteté. L'Église est sainte, non pas seulement parce qu'elle est le lieu du sacré, mais parce qu'elle sanctifie les âmes.

Ma seconde remarque touche davantage au fond du problème. Il s'agit de répondre à l'objection : « Mais nos aïeux ne connaissaient pas non plus le latin ! Pourquoi changer ? » A cela le P. Chéry répond que « l'ignorance partiellement consécutive à l'usage d'une langue étrangère a pu contribuer à la lente désaffection qui s'est produite vis-à-vis de la pratique religieuse », et que d'ailleurs « nos contemporains ont des exigences que ceux-là ne connaissaient pas » (pp. 95-96). Cette réponse est vraie mais un peu courte.

Puisque c'est lui qui est en cause, il eût fallu présenter ici le comportement spirituel et religieux de l'homme du moyen âge et celui tout différent de l'homme moderne. Que nous révèlerait ce parallèle ? — Que l'homme ancien demande aux rites d'être d'abord *efficaces*, que l'homme moderne leur demande d'être d'abord *intelligibles*.

Tâchons d'illustrer par des exemples ce que nous voulons dire.

Plusieurs fois, au cours de l'histoire des Prêcheurs, les Chapitres de l'Ordre sont intervenus pour rappeler le silence et le recueillement qui doivent suivre les complies. C'est une règle sacrée, et traditionnelle (La Règle de saint Chrodegang traite dans un même chapitre « des complies et du silence »). Mais dans l'esprit des anciens, l'heure des complies au terme de la journée n'est pas simplement destinée à louer Dieu et à donner des pensées pieuses aux frères qui se retirent au dortoir. Elle est un rite et possède une efficacité propre. Aussi, *même s'ils en ont obtenu la permission*, les frères qui « boivent du vin » ou qui « parlent après complies » doivent redire complies (cf. chap. de Sienne, 1251, de Naples, 1260). Car ils en ont détruit l'effet.

Autre exemple : les anciens avaient cette idée que l'ordre extérieur du monde est en relation directe avec l'ordre moral et spirituel qui règne dans les cœurs, parce que l'ordre du monde est suspendu au bon plaisir de Dieu. Cela est encore sensible dans le roman de H. Queffelec : « *Le Recteur de l'île de Sein.* « La survivance même de l'île, disait récemment le P. Beir-

ert, est un miracle permanent pour
Iliens. C'est une preuve de la sol-
itude de Dieu et de sa présence »
ébat public sur *Dieu a besoin des hommes*, p. 12). C'était encore plus
ai dans les siècles antérieurs. (On
it que la scène du roman se passe
XVII[e] siècle.) Pour les anciens, une
nne récolte, le beau temps, une
aissance heureuse... sont des signes
nsibles de la sollicitude divine. La
rêle dévastatrice, les animaux des-
ucteurs, la maladie... sont attri-
uables de près ou de loin au péché
es hommes. Il n'est pas jusqu'à
ordre social qui ne soit ainsi en
elation avec l'ordre spirituel. On
ourrait donner bien des exemples.
a Révolution, à cet égard, a vrai-
ent marqué une victoire de la rai-
on sur toutes sortes de croyances,
raies ou fausses. Aujourd'hui nous
e faisons plus ces équivalences entre
rdre extérieur et ordre spirituel. Et
ous attribuons la santé ou la ma-
die, la pluie ou le beau temps, à
es causes physiques dont la raison
découvert les lois. Nous luttons
ontre la grêle ou contre les micro-
es, non avec des rites, mais avec des
oyens qui relèvent des « lois physi-
ues ». Aussi avons-nous moins be-
oin de rites. Nous sommes même
evenus un peu soupçonneux sur
efficacité des rites qui ne sont pas
acramentels. L'usage de l'eau bé-
ite se fait rare. Nous avons du mal
entendre les prières de l'Église qui
oncernent l'huile sainte. Nous cher-
ons moins à obtenir des rites
faillibles (nous y sentirions facile-
ent superstition et paganisme, ce
ue les anciens ne sentaient pas)
'à entendre et à comprendre la
arole de Dieu. Les anciens aimaient
latin en partie parce qu'il appar-
nait à l'intégrité du rite, nous
ons tendance à le redouter parce
'il nous voile l'intelligibilité de
Parole.

Il va sans dire cependant qu'il ne
ut pas forcer ce parallèle. Une cer-
ine efficacité demeure désirable pour nous, comme l'intelligence des rites était désirable pour les anciens. Nous ne faisons ici que de présenter les tendances. Nous aurions aimé que ce problème fût au moins évoqué dans le livre, si riche par ailleurs de notations.

Une réflexion pour terminer. Il est bon de relever les efforts si intéressants du P. Gelineau et de l'abbé Julien pour le chant en français. Mais que l'on se garde de former un nouvel « académisme » du chant français, que l'on reste ouvert à tous les essais et à tous les « génies ». Les jacistes ont fait un travail magnifique ces dernières années pour remettre en valeur les chants populaires et les danses folkloriques des provinces françaises. Ils nous ont révélé même des chants religieux et des danses sacrées. Il y aurait peut-être à « recevoir » aussi de ce côté.

Enfin, un détail : ce n'est pas à la cathédrale de Westminster, qui est catholique, c'est à l'abbaye, qui est anglicane, que « retentit l'anglais » comme parler liturgique (cf. p. 62).

Que le lecteur de ce compte rendu prenne garde à la longueur de ces critiques. Ce qu'il y a de valable n'a pas été dit et c'est à peu de chose près tout le livre. Les pasteurs seront particulièrement intéressés par le chapitre sur l'usage du français dans la discipline actuelle. Et tous auront profit à mettre au point avec ce livre une doctrine que souvent l'on croit seulement connaître.

A.-M. HENRY.

Dom. L. BARON, moine de Kergonan : *L'expression du chant grégorien. Commentaire liturgique et musical des dimanches et des principales fêtes.* Tome III : *Le sanctoral*, contenant le commentaire de toutes les fêtes des saints susceptibles d'être chantées dans les paroisses. A l'abbaye Saint-Pierre de Kergonan, Plouharnel, Morbihan, 1950;

330 pp.; 450 fr. Rappel : t. I : de l'Avent à Pâques : 400 fr.; t. II : de Pâques à l'Avent.

Le troisième tome de l'ouvrage de Dom Baron était attendu avec impatience par les nombreux maîtres de chapelle auxquels les volumes précédents avaient rendu de grands services. Nous y retrouvons la même disposition : pour chaque pièce, la traduction et l'explication du texte, avec son application à la fête envisagée, précèdent des notes d'interprétation sérieusement basées sur l'étude des manuscrits grégorien Avant chaque messe, un court expo de la vie du saint honoré ou l'importance doctrinale de la fête pe met de saisir plus facilement le se liturgique des textes. Cet ouvrage d vrait se trouver dans tous les co vents, les pensionnats, les paroiss où le sens de la prière de l'Église e de plus en plus approfondi. Regr tons vivement que le commentai du *Kyriale* ne se trouve pas dans livre, ainsi qu'on nous l'avait lais espérer.

M.-L. T.

LES PÈRES DE L'ÉGLISE

Dom Paul ANTIN, O.S.B. : *Essai sur saint Jérôme*. Letouzey et Ané, Paris, 1951; in-8, 267 pp.

Un moine de l'abbaye romaine de Saint-Jérôme rend ici hommage à celui qui protège les travaux bibliques de son abbaye. Son *Essai* pourtant ne se borne nullement à esquisser l'œuvre biblique du saint. Suivant l'ordre biographique de la Dalmatie à la longue retraite de Bethléem, vingt-deux chapitres (autant que de lettres dans l'alphabet hébreu) nous montrent les divers aspects de cette personnalité tumultueuse. Tempérament vif et même violent, dans ses affections comme dans ses rancunes, esprit ouvert et bouillonnant : un saint qui déborde quelque peu les conventions de l'hagiographie moderne. Nous le voyons accumuler ses réserves, puis se livrer tout au Christ et se mettre au travail, traduire et commenter, correspondre avec ses amis ou ses adversaires, diriger les fidèles qui l'ont suivi dans la solitude.

Dom Antin a composé son livre avec une amoureuse patience : il est le fruit d'une longue fréquentation, personnel, soigné dans les détails, avec une once de littérature un p factice de-ci de-là bien que discrè De cette lecture on retire beauco d'admiration et de sympathie po ce saint docteur, ardent et laborieu que ses écrits nous montrent si m à tout ce qu'il y eut de vivant à s époque et dont l'influence gar encore tant de prestige.

L.-M. D.

St. GREGORY THE GREAT : *Pas ral Care*. Translated by H. Da S. J. (« Ancient Christian W ters », 11). Newman Press, We minster (Maryland), 1950; in-8 281 pp.

Traduction anglaise de la *Rè Pastorale*. Saint Grégoire le Gra comme saint Grégoire de Nazia et saint Jean Chrysostome, insi surtout sur le poids et les difficul de la charge du sacerdoce et sur qualités du pasteur : pureté, hu lité, discrétion, prudence, médi tion incessante des saintes Lettre c'est son portrait que traçait ainsi bon pape Grégoire... La dernière p tie est un petit traité de la prédi

on. Une brève introduction et une notation assez abondante aideront le lecteur anglais à comprendre ce au texte qu'il serait utile de traire à nouveau en français.

ASILE DE CÉSARÉE : *Homélies sur l'Hexaéméron* (« Sources chrétiennes », 26). Texte grec. Introduction et traduction de St. Giet. Paris, Éd. du Cerf, 1950; in-8 de 540 pp.; 1250 fr.

Saint Basile a prêché à Césarée, en inq jours, ces neuf homélies sur le premier chapitre de la Genèse. M. Giet, spécialiste des idées morales et sociales de saint Basile, nous n donne ici, avec le texte grec des Mauristes, une traduction soignée précédée d'une longue et solide introduction. Malgré des longueurs et des développements fastidieux, on ne pourra manquer de trouver intéressant ce texte, surtout si on le compare aux homélies d'Origène sur la Genèse, naguère présentées par le P. de Lubac.

Il s'agit ici d'exégèse strictement littérale, s'appliquant à élucider les questions difficiles que pose le texte sacré par de nombreux exemples empruntés à la science du temps, et à en tirer des applications pratiques pour la vie chrétienne de tous les jours. L'introduction et les notes indiquent les emprunts faits par Basile à la philosophie grecque, et soulignent son éclectisme à l'égard de la sagesse profane : exemple curieux d'une confrontation entre la science et la foi, comme d'une exégèse que M. Giet a raison de trouver timorée et même parfois puérile. Aussi aimera-t-on surtout à retrouver ici en saint Basile le moraliste et le pasteur qui, par des exemples souvent charmants empruntés aux spectacles de la nature ou à la vie des animaux, essaie de former ses auditeurs aux mœurs chrétiennes, Par là, il annonce, de loin, saint François de Sales.

Th. Camelot.

DOCTRINE ET SPIRITUALITÉ

e Cœur, Études Carmélitaines. Desclée de Brouwer 1950; 402 pp.

Avant d'aborder le sujet majeur e cet ouvrage collectif, le lecteur st invité à suivre un chemin des colliers qui lui fait traverser les domaines de la médecine, de la psychologie, des religions comparées, de la ittérature ancienne et moderne. Il 'y perd pas son temps et le dommage eût été grand de dissocier la râce de la nature, le Sacré Cœur e la conception que se font les hommes de leur propre cœur.

A signaler spécialement la recherche ès documentée de M. Antoine Guillumont sur « le sens des noms du œur dans l'Antiquité ». En nous ettant sous les yeux les significations si variées de ce mot à travers les civilisations sémite, grecque et latine, aussi bien que dans l'Ancien et le Nouveau Testament, l'auteur nous apprend que, dans le langage du texte inspiré, le siège de l'affectivité n'est pas dans le cœur, mais dans le foie et les reins; c'est la vie de l'être moral et spirituel qu'on localise dans le cœur.

Sont évoquées ensuite la préhistoire et l'histoire de la dévotion au Sacré Cœur, en parallèle constant avec la signification du cœur dans la littérature religieuse et profane du temps. L'attitude sentimentale et l'intention réparatrice qui ont si fortement marqué, depuis sainte Marguerite-Marie, la dévotion au Sacré Cœur se trouvent ainsi tout naturellement

rappelées (cf. notamment la note courageuse du R. P. Beirnaert, S.J., sur « les attaches psychologiques du symbolisme du cœur chez sainte Marguerite-Marie »). Cela nous permet de mieux comprendre la « crise » actuelle de cette dévotion parmi les jeunes qu'étudie, après enquête, M. l'abbé Derumaux, chapelain du Sacré-Cœur de Montmartre. Il faut d'autant plus le féliciter de son courage à dénoncer cette crise qu'il en indique les remèdes : présentation plus scripturaire, plus liturgique, plus théologique. C'est ainsi que la théologie de saint Jean Eudes se montre d'un grand secours, qui ne sépare le Cœur de la Personne divine de Jésus. Pour autant, cette dévotion devient alors un culte, ainsi que le remarque le R. P. Philippe de la Trinité, O.C.D., dans l'article magistral de ce volume, où il écrit : « C'est surtout de Jésus qu'il est vrai d'affirmer : la charité a été répandue dans son Cœur par l'Esprit-Saint, qui lui a été donné. Le Cœur blessé de Jésus est vraiment la révélation symbolique de l'amour souffrant du Verbe incarné, et cet amour est inséparable de l'Esprit-Saint. Jésus nous aime comme Verbe divin de l'élan dont il spire l'amour, en union avec le Père; il nous aime aussi comme Verbe incarné par son humaine volonté entraînée dans la spiration de l'Esprit d'amour. De ce double amour inséparable — celui-ci ne s'expliquant que par celui-là — son Cœur blessé est le plus précieux symbole digne d'adoration, d'une adoration d'amour » (p. 388).

C'est dans la ligne d'une telle théologie que la dévotion au Sacré-Cœur nous semble appelée à se développer, à se purifier, et à manifester sa fécondité parmi les jeunes. On souhaiterait que les derniers chapitres de cet ouvrage soient publiés en une brochure largement diffusée et qu'ainsi soit étendue au public de nos paroisses et aux membres de l'Action catholique cette œuvre d'assainissement et de lumière dont il faut féliciter les « Études Carmélitaines ».

A. Plé.

A treasury of russian spirituality. Présenté par G. P. Fédotov. Sheed and Ward, London, 1950; 501 pp.

Le petit livre de Mme Behr-Sigel *Prière et sainteté dans l'Église russe* aura sans doute donné à plusieurs le désir d'un contact direct avec les maîtres de cette tradition spirituelle si riche, si authentiquement chrétienne. Il est incompréhensible que tant d'âmes aillent chercher dans des spiritualités orientales non chrétiennes un aliment trouble et que l'expérience de perfection évangélique de l'Orient chrétien demeure inconnue.

Le recueil édité par G. P. Fédotov contribuera à combler cette lacune et invitera peut-être à suivre son exemple.. Il ne pouvait prétendre à présenter, même en cinq cents pages, tous les maîtres et tous les aspects d'une tradition quasi millénaire, florissant tant dans les ermitages du Nord et de l'outre-Volga que dans les grands centres cénobitiques fondés à la ressemblance de l'antique Laure des Grottes de Kiev et jusque dans les villes, parmi le clergé séculier et les laïcs. On regrettera sans doute qu'aucun texte ne soit cité des « startzy » du XIX^e^ siècle, et particulier de Théophore le Reclus qui joua auprès de tant d'âmes un rôle qui pourrait être comparé à celui de saint François de Sales en Occident. L'auteur l'exécute en une phrase, comme peu original compilateur de la Philacalie; mais cela même est significatif. D'autant qu'il déplore lui-même la difficulté de trouver aux États-Unis les œuvres des « startzy ». Ne serait-il pas parvenu à se les procurer ? C'est aussi un aspect bien caractéristique de la conception russe de la perfection chré-

...ne que la vie des saints Boris et ...eb par le mystérieux Nestor.

Tel quel, le trésor est déjà magnifique : les grands maîtres du monachisme russe, saint Théodore, fondateur des Grottes de Kiev, saint Serge, organisateur de la vie cénobitique dans la région de Moscou au début du XIVe siècle et conseiller des princes dans la lutte contre les Tartares, saint Nil Sorski, réformateur et mystique qui condense pour les russes l'héritage de la tradition ascétique et mystique des Pères, l'introducteur des méthodes hésychastes de prière contemplative et le défenseur héroïque de l'absolu détachement des moines. Saint Tychon Zadowski, le maître de l'âge baroque, qui tente une synthèse de l'ancienne spiritualité russe et de celle du piétisme anglican et luthérien, bien russe pourtant par son exigence d'humilité et de silence qui lui fait abdiquer les fonctions épiscopales pour la solitude. Saint Seraphin de Sarov, le mystique ardent, si proche de saint François, l'un des saints les plus populaires parmi les Russes d'aujourd'hui.

Deux prêtres témoignent de la vie spirituelle dans le monde : le célèbre Avvakum, l'un des plus intransigeants défenseurs de la « vieille croyance » en face du despotisme ecclésiastique des premiers Romanov et des réformes intempestives du patriarche Nicon. Grâce à P. Pascal, c'est l'une des figures les plus connues parmi nous de la vieille Russie, l'une des plus représentatives aussi, par ses excès mêmes. Le P. Jean de Cronstadt est presque un contemporain et son « diaire » spirituel est déjà connu en France; figure étrange elle aussi, toute proche de nous par bien des traits, figure quasi occidentale parmi ces icones.

La spiritualité populaire est représentée par les célèbres *Récits d'un pèlerin*, si goûtés parmi nous depuis la savoureuse traduction de J. Gauvain parue dans les *Cahiers du Rhône*. C'est bien sans doute un des témoins les plus représentatifs de la spiritualité russe. On connaît peu, par contre, en France le P. A. Yelchaninov, mort à Paris en 1934, l'un des animateurs du renouveau spirituel du début de ce siècle, nourri de la tradition patristique, mêlé à tout le mouvement intellectuel russe contemporain. Témoin de la continuité d'une tradition que la tempête a providentiellement répandue par toute la terre : sait-on assez qu'il y a quatre millions d'orthodoxes aux seuls États-Unis; et en Argentine, en Australie, comme en France, en Belgique et en Allemagne ! C'est une part du trésor comme de l'Unique Église qu'ils portent avec eux. Le message d'humilité (kénotique, dit Fédotov), de pitié et de charité universelle, de détachement pour une vie cachée en Dieu avec le Christ ressuscité, n'est-il pas un de ceux qu'attend le monde d'aujourd'hui ?

I.-H. Dalmais.

JEAN DE SAINT-THOMAS : *Les dons du Saint-Esprit.* Traduction de Raïssa Maritain. 2e éd., Téqui, Paris, 1950; 224 pp.

On apprendra avec satisfaction la réédition du commentaire de Jean de Saint-Thomas relatif aux dons du Saint-Esprit, texte traduit en français par Mme R. Maritain dès 1930 et favorablement accueilli (cf. *La Vie Spirituelle*, Suppl., 24 (1930), pp. [44]-[47]. Ce commentaire porte sans doute la marque du temps qui le vit naître. Sorti de la plume d'un des plus grands commentateurs de saint Thomas, il garde un intérêt certain, et l'on est heureux, grâce au présent volume, de pouvoir l'aborder avec aisance.

J.-A. R.

RUYSBROECK L'ADMIRABLE : *Le Tabernacle spirituel* (paragraphes 19 à 47). Avec une introduction et quelques notes explicatives par le chanoine J. Allaer, ancien directeur spirituel aux Séminaries de Malines, 1950 (sans indication d'éditeur).

Cette brochure a pour but d'aider le prêtre diocésain à faire œuvre apostolique en portant aux âmes le fruit de sa contemplation; elle reproduit une centaine de pages du *Tabernacle spirituel*, où Ruysbroeck décrit la préparation de l'âme à la vie intérieure et contemplative. Nous ne doutons pas que la lecture de Ruysbroeck puisse être bienfaisante. Mais sans doute serait-ce une gageure, un effort promis à l'échec, de le proposer comme le maître spirituel de l'heure. Un auteur aussi compromis par le courant philosophique et mystique de son temps n'a chance de survie que sur la table de l'historien. La vie ne rétrograde pas. Relevons une petite inexactitude : réserver un moment spécial à l'oraison est une coutume beaucoup plus ancienne que ne pense l'auteur.

J.-A. R.

Romano GUARDINI : *Le Rosaire de Notre-Dame* (traduction de Jeanne Angelet-Hustache). Librairie Bloud et Gay; 102 pp., 18,5×13,5 (date de la traduction : 1950).

Cet ouvrage fut publié en 1940 et destiné aux Allemands. C'est tout à la fois une initiation à la pratique du rosaire et une présentation doctrinale de ses mystères. Il y est bien expliqué que le chapelet n'est pas une prière mécanisée, mais bien authentiquement *humaine*. Des réflexions profondes qui enrichissent l'esprit et le cœur de qui médite ce livre. L'auteur insiste sur ce fait que « à regarder au fond des choses, le rosaire est une prière christologique » (p. 36), et une contemplation. D'où cette comparaison avec le chemin d croix : « Celui-ci est vraiment un ch min. Le fidèle suit le Seigneur d'un « station » à l'autre et il éprouve à l fin le sentiment d'être parvenu a but. Le rosaire n'est pas un chemir mais une étendue, une sphère, et n'a pas de but, mais une profondeu Il fait bon s'y arrêter » (p. 41).

H.-M. M.-B.

Giovani POLESTRA, O.P. : *Il « Salutat Mariam » di G. Pepini*. Firenz 1950; 107 pp., 21×14.

Présentation, par un théologien it lien, du traité de Guillaume Pépir intitulé *Salutate Mariam*, qui con porte sept « vérités » relatives à l valeur du rosaire (traité de la fin d XV^e siècle). Pépin y montre, avc Alain de la Roche, l'avantage de confréries du Rosaire pour la pa ticipation, en commun, des bier spirituels.

H.-M. M.-B.

R. PIACENTINI, C.S.SP. : *L' « Av Maria » avec Bernadette*. Éd. Di len, Issoudun (Indre); 73 pp 18×11,5.

Cette brochure contient, sous form de neuf méditations, les diverses pa ties de l'*Ave Maria*. Avec un styl simple, riche et vivant, l'auteur r met le lecteur dans le climat de Lou des. Nous méditons ici *avec* Bern dette. Il convient de signaler l commentaire de la parole : « Pric pour nous... à l'heure de notre mort (p. 67). On comprend, face à la mor les attitudes opposées du croyant e de l'athée.

H.-M. M.-B.

Henri RONDET, S.J. : *Introductio à l'étude de la théologie marial* Paris, 1950, 20,5×13,5, 76 pp.

Tiré à part d'une préface pour l

édition de l'ouvrage célèbre du Terrien : *La Mère de Dieu et la ère des hommes*. Dans une vigoureuse synthèse, l'auteur présente scellemment l'histoire et la doctine relatives à la théologie mariale. signaler une bibliographie complète des ouvrages et articles de langue française publiés depuis 1902, ate à laquelle parut le livre du . Terrien.

H.-M. M.-B.

Mgr G. MARTIN : *La « petite voie » d'enfance spirituelle d'après la vie et les écrits de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, nouv. éd. Pacteau, Luçon, 1950; 144 pp.

Réédition d'un petit livre qui a connu un succès considérable. L'auteur, Mgr Martin, fondateur de trois familles religieuses placées sous le patronage de sainte Thérèse, est mort le 14 octobre 1949 à l'abbaye de Basnac (Charente).

A.-J. HOUYVET, O. P. : *L'amour a-t-il des lois?* Éd. du Feu Nouveau, Paris, 1950.

Petite plaquette de quatre-vingts pages représentant cinq sermons de carême prêchés sur le thème de l'amour conjugal, à l'église de la Madeleine, à Paris. Théologie du sacrement de mariage orchestrée en un style où perce une émotion discrète mais contenue. Certaines images passent la « rampe » de la chaire, mais détonnent une fois imprimées. Cette mince réserve une fois faite, disons qu'à tous les différents âges de l'amour cette plaquette apportera le message du Christ qui est venu s'installer au foyer au jour du sacrement de mariage. Tous ceux qui cherchaient de vivre plus intensément une spiritualité conjugale s'alimenteront avec ferveur à cette parole évangélique.

Ph. Vercoustre.

R. P. CROZIER, O. P. : *L'Église va-t-elle autoriser le divorce?* Éd. du Semeur, Lyon, 1950.

Voici un livre écrit avec précision en réponse à une question que se posent beaucoup de nos contemporains.

Dans une première partie, l'auteur expose la doctrine traditionnelle de l'Évangile et de l'Église, puis il montre l'extension du divorce dans la société française, ses causes et ses effets tragiques. « Il est urgent de dire le mal terriblement grave qu'il représente. C'est une question de salut public. »

La deuxième partie a un caractère apologétique : pourquoi l'Église condamne-t-elle le divorce ?

Au nom de l'amour d'abord : le R. P. Crozier utilise ici tout le travail des théologiens du mariage qui se sont employés depuis trente ans à revaloriser la place de l'amour à l'intérieur du sacrement. Le divorce est un malheur pour la femme : il y a là une étude sur la mission de la femme dans le monde moderne et une critique de la vie féminine à l'intérieur de l'État totalitaire qui doivent faire réfléchir.

Le divorce est l'ennemi de l'enfant. — Le divorce, ennemi de la civilisation. — Le divorce, profanation de l'œuvre de Dieu, tels sont les autres chapitres fortement structurés en cette deuxième partie.

La troisième partie est peut-être moins originale. « Que faire contre le divorce ? » Successivement, on soulèvera des problèmes d'éducation et de législation... Des conseils de sage prudence sont donnés et l'auteur a raison d'insister sur le rôle des institutions. C'est un slogan de dire : « Les institutions font les hommes »; il est vrai que les juristes, les magistrats, les avocats, les avoués ont un rôle très important dans les « affaires de divorce ». Pour ceux-ci, le divorce est le pain quotidien. Le juriste chrétien, par son attitude de compréhension charitable pour la

personne et son intransigeance au nom de la vérité, à la mission de créer une atmosphère plus saine au Palais.

Il est dommage de constater que de temps à autre le style devient un peu lâche, sinon vulgaire : ces négligences nuisent au sérieux de l'ouvrage.

PH. VERCOUSTRE.

HEYLEM : *Il n'y a qu'un amour*. Éd. du Feu Nouveau, Paris, 1950.

La bande publicitaire nous présente l'auteur : épouse et mère, une jeune femme, au fil des jours nous confie ses pensées... Le texte est un ensemble de notations sur les divers événements qui jalonnent une vie de jeune femme, d'épouse et de mère. Tout est noté : les grandes heures du foyer comme les heures noires et les heures d'une vie qui, pour une jeune maman, sont terriblement quotidiennes. C'est une chrétienne qui essaie de vivre sa vie de fille de Dieu. Elle expose avec beaucoup de simplicité, sans aucune formulation littéraire — heureusement — ses tentations comme ses chutes, ses cris d'angoisse et de révolte comme ses grâces...

Des âmes de cette trempe, nous en côtoyons tous les jours sans les apercevoir. Le livre a valeur d'un témoignage vrai et direct. Peut-être faut-il regretter, puisqu'il s'agit du témoignage d'un *foyer* chrétien, l'absence de la hantise du rayonnement missionnaire du foyer... Nous souhaitons à ce livre une très large diffusion.

PH. VERCOUSTRE.

ALBERT MULLER, S. J. : *La morale et la vie des affaires*, simples notes de déontologie des affaires. Publié par l'Association des patrons et ingénieurs catholiques de Belgique. Casterman, 1951; 236 pp.; 60 fr. belges.

Les rares moralistes qui traitent des questions soulevées par les affaires ne semblent guère s'être encore aperçu que depuis le XVI^e^ siècle — date où pour la première fois leurs prédécesseurs ont légiféré en fonction de problèmes soulevés par le commerce avec l'Asie et l'Amérique et par le capitalisme naissant —, le régime des affaires s'est profondément modifié. D'où les solutions anachroniques et impraticables proposées habituellement par nos moralistes contemporains.

Le P. Muller, professeur de déontologie à l'Institut supérieur de Commerce Saint-Ignace d'Anvers, est averti des problèmes moraux contemporains et il faut l'en féliciter.

Mais il faut ajouter que cet ouvrage n'est pas encore celui qu'on attendait. Le P. Muller, ne sort pas, volontairement semble-t-il (pp. 10 à 12), de la mentalité et du cadre habituels des traités de morale, dont la seule préoccupation est de déterminer exactement où commence le péché mortel. Certes, cela est utile à savoir, pour le confesseur comme pour l'homme d'affaires; mais c'est insuffisant pour animer une vie morale.

Une théologie morale des affaires, selon nous, ne peut être construite sans un inventaire et une qualification morale des fins, ou, si l'on préfère, des amours qui, de fait, donnent à un homme d'affaires son dynamisme et sa moralité : lucre, mais aussi joies du commandement, de l'organisation, de la technicité, de l' « efficiency », ambition, vanité, griserie de la puissance, jeu, amour du travail bien fait, amour de l'humanité et du bien commun (service public), etc.

Ce sont des amours que le chrétien doit juger, refuser ou rectifier et transfigurer par sa charité. Les quatre petites pages que le P. Muller consacre à la charité (pp. 31-34) sont de ce point de vue, particulièrement décevantes. Aucune allusion au rôle animateur de la charité, dont la « portée exacte » est présentée

comme « l'obligation de faire à autrui tout le bien qu'on souhaite voir fait à soi-même » (p. 31). Cela est bien un effet de la charité (cf. Mt., 7, 12), mais une morale naturelle (de saveur kantienne) en pourrait dire tout autant. La charité chrétienne est tout autre chose.

La morale chrétienne attend donc encore son théologien. Ce ne sont pas des casuistes — même aussi bien informés et de bon jugement que le P. Muller — qui lui donneront les principes positifs, dynamiques et spécifiquement chrétiens qu'elle attend pour avoir des chances d'être acceptée et efficace.

A. Plé.

HAGIOGRAPHIE

Abbé R. WEHRLE : *Joseph, Époux de Marie de qui est né Jésus*. Librairie Mignard, s. d.; 254 pp., 16,5 × 12,5.

L'auteur de cet ouvrage dit lui-même au début de son épilogue : « Nos lecteurs ont dû éprouver, en nous suivant dans l'étude de la vie de saint Joseph, une double impression : 1° la Tradition est bien plus riche sur saint Joseph qu'elle ne nous est présentée dans nos manuels de piété; 2° le culte de saint Joseph n'est de loin pas encore ce qu'il devrait être » (p. 93).

Le livre veut montrer en effet que le culte de saint Joseph n'est pas né au XVI^e^ siècle, comme on le croit trop souvent, mais « n'a fait que renaître à ce moment-là « (p. 41). Il est dommage cependant que l'auteur ait construit sa théologie dans l'*a priori* des décrets divins. Cela le conduit à donner sur saint Joseph une doctrine qui, de déductions en déductions, s'éloigne de plus en plus de l'Évangile et de la Tradition. L'abbé Wehrlé est partisan de l'immaculée conception de saint Joseph ainsi que de son assomption ! Disons tout net que la piété vraie ne se nourrit pas des excès même pleins d'ardeur de l'imagination, mais de la vérité.

A.-M. H.

RR. PP. BÉNÉDICTINS DE PARIS : *Vie des saints et des bienheureux selon l'ordre du calendrier...*, t. IX, septembre, Paris, Letouzey et Ané, 1950; un vol. 230 × 150), 680 pp.

Au XIX^e^ siècle, Mgr Guérin eut la malhonnêteté de donner le nom de « Petits Bollandistes » à une collection de vies de saints que caractérisait surtout un mépris royal des résultats acquis par les travaux des savants jésuites en deux siècles de recherches. Du moins, grâce à ce titre, la collection connut-elle une autorité particulière, à tel point qu'elle fut longtemps l'inépuisable source où l'*Ami du clergé* puisa ses réponses aux questions toujours renouvelées : « Connaissez-vous une sainte Agiltrude ? », « Sait-on les noms de chacune des onze mille vierges, compagnes de sainte Ursule à Cologne ? », « Y a-t-il un patron spécial pour les employés des postes ? »...

Les PP. Bénédictins de Paris n'usurpent pas le nom des Bollandistes, mais ils utilisent leurs travaux, ce qui est bien préférable. Au fur et à mesure que leur collection approche de son terme, on voit s'y affirmer de plus en plus des qualités critiques que les premiers volumes ne possédaient pas au même degré. On sait comment se présente leur ouvrage : pour chaque jour, une traduction de

la page correspondante du martyrologe romain, complétée par l'énumération des saints ou bienheureux figurant à des calendriers particuliers. Chaque nom est suivi immédiatement d'une notice de quelques lignes, précise, avec bibliographie le cas échéant. Les personnages auxquels il y a lieu de consacrer un article plus important sont simplement mentionnés, et l'article reporté aux pages suivantes. La multitude des points d'interrogation accolés à de nombreux noms suffit à signaler le soin que prennent les rédacteurs à tenir compte des riches indications critiques contenues dans l'édition du martyrologe romain par les Bollandistes. Les légendes ne sont pas pour autant rejetées purement et simplement, car elles ont souvent aussi leur intérêt. Elles sont, lorsque c'est possible, situées, datées, expliquées. Les bibliographies souvent copieuses ne se limitent pas à l'histoire du saint, mais s'étendent aussi à celle de leur culte. Ici et là, lorsque l'occasion s'en présente, les indications données dans les volumes précédents sont complétées, précisées ou rectifiées. Ajoutons que, pour être critiques, les notices n'en sont pas moins de lecture agréable, voire édifiante. Nous souhaitons très sincèrement à cet excellent recueil la diffusion qu'il mérite.

L'érudition des auteurs invite à leur suggérer quelques compléments. P. 86, à la bibliographie concernant le bienheureux Guala de Bergame, O.P., ajouter : P. Guerrini, *Il Beato Guala da Bergamo. Appunti critici per la sua biografia, Bergamum*, XXXIX, 1945, pp. 25-39. — Pp. 541-546, la vie, de style hagiographique, du bienheureux Dalmace Moner écrite par Nicolas Eymerich, se trouve précisée et corrigée sur quelques points par J.-M. Coll, *El beato Dalmacio Moner, O.P. Ensayo cronologico de sua vita, sus estudios y enseñanza en la orden dominicana*, dans *Anales del Instituto de estudios gerundenses*, II, 1947, pp. 229-243; *El Beato Dalmacio Moner, O.P.,, y los hombres de su tiempo, ibid.*, III, 1948. — P. 592, à la bibliographie sur le bienheureux Laurent de Ripafratta, ajouter : *Cenni storici sul Beato Lorenzo de Ripafratta e tre lettere inedite di S. Antonino* (par V. Marchese), Firenze, 1851, 43 pp. — P. 567, à propos du bienheureux Simon de Rojas, trinitaire († 1624), il eût fallu signaler le rôle qu'il joua dans le développement en Espagne de la dévotion du saint Esclavage de Marie. Cf. S. Gutierrez Alonso, *La esclavitud mariana*, Madrid, 1945, pp. 341-346.

André Duval.

DANIELS-ROPS : *Légende dorée de mes filleuls*. Illustrations de Monique de la Grandière. La Colombe, Éd. du Vieux-Colombier, Paris, 1950; 232 pp.

Légende parfois, réalité souvent, mais toujours leçons admirables de foi, de charité, de courage; voilà de quoi intéresser et enthousiasmer les enfants, d'autant plus que les récits qui leur sont présentés mettent en scène des jeunes de leur âge; et nous savons depuis longtemps combien les « histoires saintes » de M. Daniel-Rops sont vivantes et se lisent facilement.

M.-L. T.

Michel FLORISOONE : *Giotto*, 135 pp. Alexandre MASSERON : *Assise*, 185 pp. Édit. Franciscaines, Paris, 1950.

Il paraît que Giotto était tertiaire franciscain. Le fait est que son œuvre est toute pénétrée de la fraîcheur et de la grâce franciscaines. M. Florisoone retrace sa biographie avec la compétence et le talent qui font de lui un de nos meilleurs critiques d'art. Les vingt reproductions de ta-

bleaux font honneur aux Éditions Franciscaines. Lisez ce livre tout ruisselant de spiritualité et de beauté.

Signalons, dans la même collection, l'étude de M. Alexandre Masseron sur Assise. On ne peut rêver guide plus érudit et plus charmant que cet éminent spécialiste.

La présentation de l'ouvrage, abondamment illustré, est digne du culte que les Franciscains vouent, à juste titre, aux lieux enchanteurs où naquit leur fondateur.

P. B.

Terres franciscaines. Texte de François Mauriac. Photographies de Jean-Marie Marcel. Plon, Paris. 1950; 540 fr.

Quelques belles pages de Mauriac dégageant l'actualité de saint François introduisent un album photographique de grande beauté. Les soixante-quatre planches de cet artiste de la photo qu'est Jean-Marie Marcel restituent l'atmosphère de ces lieux bénis où vécut et prêcha saint François d'Assise. Il y a là de quoi rêver et de quoi prier. Une belle réussite.

P. B.

André GIRARD : *Sainte Jeanne de France.* Éditions Tardy, Bourges, 1950; 136 pp., 8 hors-texte.

Cette vie de Jeanne de France, fille du roi Louis XI, duchesse de Berry et fondatrice de l'Ordre de l'Annonciade, est parue au moment même de la canonisation solennelle à Saint-Pierre de Rome. Elle est un modèle d'hagiographie exacte, s'appuyant sur les documents de l'histoire, renonçant aux pieuses exagérations et déformations. La figure attachante de sainte Jeanne de France n'en apparaît que mieux, replacée dans son temps, au milieu des difficultés de son existence tragique, toute illuminée par une charité qui la consume jusqu'à son dernier souffle. L'auteur, le chanoine André Girard, parle en historien, mais son style alerte, vivant, a su se dégager de longues analyses et résumer en quelque cent trente pages tout l'essentiel d'une information puisée aux meilleures sources. Remercions aussi les éditeurs de nous offrir cet excellent texte dans une présentation impeccable et attrayante.

P. Vergriete.

Anne-Marie NOËL : *Marie-Odile Fronteau, 1925-1944...*, d'un matin des Rameaux à un soir de Pentecôte. Préface de Gaëtan Bernoville. En vente chez l'auteur, 9, rue Boisnet, Angers, 1947; 152 pp.

Guide de France, secrétaire diocésaine de la J.E.C.F., tuée dans le terrible bombardement d'Angers de la Pentecôte 1944, Marie-Odile Fronteau est si proche des jeunes de notre temps, avec sa sensibilité excessive, son orgueil plus ou moins conscient, son désir de l'activité, mais aussi son amour de Dieu et le don généreux d'elle-même à tous les devoirs qui la sollicitèrent. C'est cet amour qui la transforma peu à peu, équilibrant son caractère, lui faisant comprendre la valeur de la prière et de la vie contemplative. L'auteur a le grand et rare mérite de nous faire assister « du dedans » à cette métamorphose, par la simplicité de sa narration, par son objectivité qui ne cache aucun des défauts de son héroïne, par la sympathie avec laquelle il retrace son histoire.

M.-L. T.

François CASTA, aumônier du premier bataillon parachutiste de choc : *Saint Michel, patron des parachutistes.* En vente à la direction de l'Aumônerie militaire ca-

tholique, 102, rue de l'Université, Paris, 1950; 60 pp.; 250 fr.

Une plaisante plaquette, soigneusement éditée et illustrée, nous apprend ce qu'est un saint patron et quels sont les saints protecteurs de l'armée. Récemment créé, le corps des parachutistes a choisi pour patron l'archange, dont le culte, de tradition bien française, peut être mis en rapport avec leur mission aérienne et guerrière. Leur aumônier nous explique, d'après l'Écriture sainte, la liturgie et l'histoire, les raisons de ce choix. Pages émouvantes aussi; les poèmes et les prières qui terminent l'ouvrage montrent à quel point la guerre continue pour nos troupes aéroportées. Nous signalons aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* que ce livre ne se trouve pas dans le commerce, et est édité pour essayer de venir en aide aux œuvres sociales des parachutistes.

M.-L. T.

Ann M. C. FORSTER : *The good duchess. Joan of France* (1464-1505). Burns Oates et Washbourne, London, 1950; 178 pp.; 8 s. 6 d.

Biographie objective et consciencieuse de la fondatrice de l'Annonciade. Il faut reconnaître que la tâche est difficile. L'auteur s'en est acquittée avec délicatesse et sérieux, s'appliquant à montrer la patience, la charité, la prudence, la dévotion mariale de la nouvelle sainte.

M.-L. T.

Raoul PLUS, S.J. : *Une passionnée de la volonté de Dieu. La bienheureuse Anne-Marie Javouhey.* Éd. Spes, Paris, 1950; 160 pp.; 215 fr.

L'auteur n'a pas voulu nous donner une nouvelle vie de la bienheureuse, mais dégager les lignes maîtresses de sa spiritualité. La grande pensée qui anima la fondatrice fut le culte de la volonté de Dieu : elle explique son prodigieux apostolat, elle donne la clé de sa vocation et de sa vie, elle est à la base de sa conception de la vie religieuse. Le P. Plus nous le montre en s'inspirant de la volumineuse correspondance inédite de la bienheureuse, qu'il cite abondamment. Si toute âme a profit à connaître les saints, les religieuses cependant goûteront davantage ces pages.

M.-L. T.

HISTOIRE DE L'ÉGLISE

Louis COGNET : *Claude Lancelot, solitaire de Port-Royal.* Éd. Sulliver, Paris, 1950; un vol. (185 × 120), 277 pp.

M. L. Cognet est chez lui à Port-Royal. Les multiples personnages de ce monde lui sont familiers, et les écrits de chacun d'eux, et les écrits de leurs amis ou des annalistes postérieurs, et la complexe destinée de ces papiers, transcrits, remaniés, édités au cours du XVIII^e^ siècle. Une érudition très avertie est ici au service de cet effort de compréhension par l'intérieur que requiert toute histoire spirituelle, sans que cette sympathie ne nuise au nécessaire exercice du sens critique.

Si le présent livre sur Claude Lancelot offre peut-être moins de charme que le récit de la Réforme de Port-Royal, publié quelques mois plus tôt par le même M. Cognet, la différence tient non à l'auteur, mais au sujet. Claude Lancelot demeure dans la gri-

saille d'un personnage de second plan, et, si on l'approche de près, on lui trouve un je ne sais quoi de raide et de renfermé. « Disciple de Saint-Cyran, maître de Racine », nous dit de lui la bande publicitaire du livre. On aimera en effet connaître l'histoire des fameuses petites écoles, le genre de vie menée absolument en commun par les maîtres et leurs jeunes élèves, ce que l'on y enseignait et selon quelle « pédagogie » (?), quelle fut exactement l'originalité de l'auteur du *Jardin des racines grecques* (notamment par l'étude du grec à partir du français et non plus du latin) dans l'histoire de l'enseignement des « Humanités »... Bien entendu, même en ce domaine, ne fût-ce que dans les pudiques coupures infligées aux auteurs classiques, mais aussi bien dans la première formation chrétienne des enfants, on verra Lancelot se comporter en disciple de Saint-Cyran. Quelques années vécues dans une fréquentation assez intermittente du grand directeur ont suffi a marqué profondément ce clerc qui, jusqu'à ses derniers jours, dans son ultime exil chez les Bénédictins de Quimperlé, vénérera comme un saint celui de qui il avait appris l'entière docilité à la grâce dans la vie intérieure et le mépris radical du monde et de son esprit de compromission. Humblement lié à Port-Royal, que ce soit comme solitaire à Paris, aux Champs, ou en exil, — que ce soit comme sacristain et de ce fait commissionnaire, voire en temps de persécution quelque peu agent secret des Sœurs, Lancelot en partage toutes les vicissitudes (dont L. Cognet évoque, avec une clarté qui n'exclut pas les nuances, les principales phases).

En face des arguties subtiles et des manœuvres d'Arnauld, Lancelot reste de ceux, et surtout de celles, qui demeurent opposés à toute concession avec une obstination qu'il faut bien qualifier de paisible. Tant de sûreté de soi et d'apparente indifférence aux interventions finalement assez explicites du magistère ecclésiastique, dans une vie dont on entrevoit par ailleurs l'austérité et la profondeur spirituelle, ne vont pas sans déconcerter quelque peu. On sait les résonances du drame de Port-Royal dans l'âme d'un Pascal. Ici on ne les perçoit pas. L'insoumission ne s'affirme pas avec violence comme chez Jacqueline Pascal, prétendant que des filles comme elle peuvent bien montrer en cette lutte un courage d'évêque, puisque les évêques n'ont que des courages de filles. Chez Lancelot, tout demeure enveloppé dans une humilité silencieuse, quelque peu hautaine. Et ainsi c'est peut-être l'essentiel de son âme qui nous échappe.

A. DUVAL.

J.-B. DUROSELLE, assistant à la Sorbonne : *Histoire du catholiscisme*. Coll. « Que sais-je ? » Presses Universitaires de France, Paris, 1949; 126 pp.

L'auteur de ce précis commence par rappeler le critère principal de l'Église catholique donné dès le IIe siècle par saint Irénée : la communion avec Rome. Puis il résume toute l'histoire de cette Église, non seulement son histoire extérieure (extension et reculs, rapports avec les gouvernements), mais son histoire intérieure (mouvements de pensée, décadences et réformes morales). Partant de ses origines, il la conduit jusqu'à *France, pays de mission* et au Centre de Pastorale Liturgique. Son but est de donner un cadre général destiné à faciliter l'étude plus poussée de tel ou tel point particulier et de poser quelques grands problèmes historiques.

Il a parfaitement atteint ce but. Son exposé, très au point, bien conduit et bien divisé, est clair, exact et judicieux et peut rendre de grands services à tous ceux, croyants ou non, qui veulent prendre une vue

d'ensemble de l'histoire du catholicisme. Une bibliographie sommaire indique les grands instruments de travail en langue française sur ce sujet.

Quelques expressions appelleraient de menues rectifications : page 69, le scotisme et l'ockhamisme ne sont pas des courants à côté de la scolastique, mais des courants de la scolastique elle-même; page 78, la nature humaine n'a pas été « bafouée » par le christianisme médiéval; page 93, la Constitution civile du clergé ne fut pas seulement un effort intéressant, mais un effort imprudent pour intégrer le clergé dans les cadres de l'État rénové.

J. P.

Ch. CORDONNIER : *Le cardinal Amette, archevêque de Paris*, t. II. Les Éditions du Mortainais (dépôt : Office Général du Livre), s. d., 1950; un vol. 195×140, 322 pp.

Les problème posés par les lois sur les associations, la séparation de l'Église et de l'État, le mouvement social catholique, le *Sillon* et sa condamnation, la guerre de 1914, l'offensive de paix de 1917, autant de points sur lesquels le coadjuteur, puis successeur du cardinal Richard, eut à prendre position et à intervenir dans des circonstances parfois difficiles, autant de points, par conséquent, sur lesquels une étude documentaire sur le cardinal Amette aurait pu apporter quelque lumière nouvelle. On est bien déçu. Dans son premier volume, l'auteur utilisait quelques correspondances inédites. Ici, on croirait feuilleter une collection de *Semaines religieuses*. L'ouvrage sera certainement utile pour quiconque voudra situer chronologiquement tel ou tel épisode d'une vie très active. Mais le tableau est tout en surface. On aurait aimé y trouver une troisième dimension, qui aurait fait de ce livre un passionnant livre d'histoire.

A. Duval.

Chanoine Ch. CORDONNIER : *Mgr Fuzet, archevêque de Rouen*, t. II. L'Épiscopat à Rouen et les grandes questions politiques de l'époque 1899-1915. Beauchesne, Paris, 1950; un vol. (195×145), 387 pp.

La Vie Spirituelle (t. LXXXI, octobre 1949, p. 329) a déjà présenté le premier volume de cette biographie d'un évêque dont la carrière a été remarquablement brillante. Ici nous avons le récit, année par année, de l'activité administrative, pastorale, littéraire, politique, de Mgr Fuzet pendant les quinze années de son épiscopat à Rouen. Cette présentation un peu pêle-mêle des différentes activités fait peut-être plus vivant? Le livre eût sans doute gagné néanmoins à être plus construit, autour des grands motifs d'intérêt qui ont été ceux de Mgr Fuzet. La situation légale de l'Église en France et, plus profondément, une attitude mutuelle de compréhension dans les rapports de celle-ci avec le gouvernement républicain, avaient déjà été la grande préoccupation de Mgr Fuzet, évêque de Beauvais.

Son épiscopat rouennais coïncide avec la grande bataille autour de la Loi de séparation. Mgr Fuzet joue alors un rôle de premier plan, soit avant le vote de la loi, soit après. Son intervention auprès de Briand ne fut pas sans influence sur la rédaction définitive de l'article 4 concernant la dévolution des anciens biens cultuels. Lorsqu'il s'agit d'appliquer la loi nouvelle, l'action documentée, réfléchie, résolue de l'archevêque de Rouen en faveur des Associations cultuelles prévues par la loi, n'aboutit pas, on le sait. Il n'eut pas plus de succès à Rome dans la suite, pour faire approuver son projet de création de « Mutualités diocésaines ».

Il est intéressant de suivre le détail de ces laborieuses négociations, bien qu'il y ait sans doute encore beaucoup de documents à sommeiller dans les archives et des aspects importants à mettre en valeur. Les souvenirs de

Mgr Merio, ici encore, ont été précieux. L'auteur cite abondamment les textes de Mgr Fuzet, lettres pastorales, articles, ouvrages, lettres, etc., et recourt de même aux journaux contemporains, réussissant ainsi parfois très heureusement à remettre son lecteur dans l'ambiance 1900-1910. Ceci nous vaut quelques citations savoureuses, comme celle du *Journal* (7 février 1901), où Mgr Fuzet est félicité de « vivre appuyé sur l'histoire, ce hautain balcon d'où l'homme politique devine les soleils de l'avenir au clair de lune du passé ». On imagine très bien à ce balcon tel académicien de 1950 contemplant les grands noms de l'histoire comme autant de figures de proue...

A. Duval.

LIVRES REÇUS

Auclair (Marcelle) : *La vie de sainte Thérèse d'Avila.* Éd. du Seuil, Paris, 1951; 490 pp.

Auphan (Amiral) : *Les grimaces de l'Histoire.* Les Iles d'Or, 1951; 532 pp.; 540 fr.

Aurobindo (Shrî) : *La vie divine*, première section. Ophrys, Gap, 1949; 192 pp.

Chéry (H.-Ch., O.P.) : *Le français, langue liturgique ?* Coll. « Rencontres ». Éd. du Cerf, Paris, 1951; 176 pp.; 300 fr.

Chevrot (Mgr Georges) : *La victoire de Pâques.* Bonne Presse, Paris, 1951; 300 pp.; 320 fr.

Cote (Léon) : *Un moine de l'an mille : saint Odilon.* Crépin-Leblond, Moulins, 1949; 162 pp.

Couillard (E.) : *Victorine, Le Dieu de la Ruaudière.* Apostolat de la Presse, Paris, 1951; 220 pp.

Desplanques (F., S.J.) : *Mamie foyer d'amour.* Spes, Paris, 1951; 206 pp.; 275 fr.

Deveaux (Abbé Jean) : *La vraie vie. La foi du chrétien catholique.* Mame, Tours, 1950; 324 pp.; 300 fr.

Doncoeur (Paul, S.J.) : *La naissance, le mariage, la mort.* Presses d'Ile-de-France, 1951; 253 pp.; 330 fr.

Fargues (Marie) : *Dieu aime les hommes.* Illustr. de P. Joubert. Mame, Tours, 1950; 228 pp.; 180 fr.

Fargues (Marie) : « *Tests* » *collectifs de catéchisme.* Éd. du Cerf, Paris, 1951; 210 pp.; 690 fr.

Folie ou sagesse ? Préface de Georges Rigault. Alsatia, Paris, 1951; 736 pp.; 750 fr.

Gabriel de Sainte-Marie-Madeleine (R. P., O.C.D.) : *Sainte Thérèse de Jésus, maîtresse de vie spirituelle.* 11e éd. traduite de l'italien par M. M. Am. du Cœur-de-Jésus, O.C.D. Desclée de Brouwer, Paris, 1950; 184 pp.

Gabriel de Sainte-Marie-Madeleine (R. P., O.C.D.) : *Saint Jean de la Croix, docteur de l'amour divin.* Traduit de l'italien par M. M. Am. du Cœur-de-Jésus. Desclée de Brouwer, Paris, 1951; 152 pp.

Garon (Mgr) : *Notre réconciliatrice.* Sanctuaire de Notre-Dame de la Salette, par Corps (Isère), 1951; 96 pp.; 100 fr.

Gaye (Eva) : *Regards d'une âme.* Librairie Encyclopédique, Bruxelles, 1950; 140 pp.

GOLDIE (Agnès) : *Un as... saint Louis de Gonzague.* Spes, Paris, 1951; 124 pp.; 150 fr.

Groot Gebedenboek. Éd. Spectrum, Utrecht, 1951; 1670 pp.

HAYWARD (Rev. W.-J.) : *Faith and Love through Christ.* Dearman, Manchester, 1950; 1 vol. rel., 226 pp.; 3/9.

HUGUES (Philip) : *The Reformation in England.* Hollis and Carter, London, 1950; 1 vol. rel., 404 pp.; 42 s.

L'Imitation de Jésus-Christ. Introduction de l'abbé BAUDRY. Aubier, Paris, 1951; 280 pp.

LABIGNE (R. P., S.S.S.) : *L'âme de Jésus en sa Passion.* Bonne Presse, Paris, 1951; 80 pp.

LECŒUR (Charles) : *Pour connaître la pensée religieuse de Victor Hugo.* Bordas, Paris, 1951; 190 pp.

MERLAUD (André) : *A l'assaut du ciel.* Spes, Paris, 1951; 156 pp.; 225 fr.

MESNARD (Jean) : *Pascal, l'homme et l'œuvre.* Boivin et Cie, Paris, 1951; 192 pp.; 240 fr.

MICHELET (Chan. Marcel) : *Madeleine.* Paris, 1949; 70 pp.

Missel et Vespéral quotidiens. Introduction, traduction et notes de Dom GÉRARD. Brepols, Turnhout, 1951.

MISTIAEN (Emmanuel, S.J.) : *La vérité qui délivre.* Vercruysse-Vanhove, Saint-André-les-Bruges, 1951; 211 pp.

PARVILLEZ (A. DE, S.J.) : *La Joie devant la mort.* Aubier, Paris, 1951; 270 pp.; 390 fr.

Péché et Rédemption. Centrale diocésaine des Œuvres, Lille, 1951; 30 pp.

PÉRINELLE (J., O. P.) : *En pleine vie.* Groupement des Centres familiaux, éducatifs et sociaux, 67, boul. Suchet, Paris, 1951; 32 pp.

PERRIN (J.-M., O. P.) : *L'Église dans ma vie.* La Colombe, Paris, 1951; 126 pp.; 295 fr.

QUEFFELEC (Henri) : *Saint Antoine du désert.* Hachette, Paris, 1951; 282 pp.

RAMAKRISHNA (Shrî) : *Les paroles du Maître.* Ophrys, Gap, 1950, 3e éd.; 110 pp.

RICHARD DE SAINT-VICTOR : *Sermons et Opuscules spirituels inédits.* Desclée de Brouwer, Paris, 1951; tome I, 126 pp.

RIGAUX (Maurice, S.J.) : *Échos du silence. Pour la réflexion chrétienne.* Bonne Presse, Paris, 1951; 204 pp.; 300 fr.

RIQUET (Michel, S.J.) : *La parole de Dieu, réalité d'aujourd'hui* : III, IV, V et VI. Retraite pascale : *Parole de vie.* Spes, Paris, 1951.

VIe Congrès marial national, Rennes, 1950; *Assomption de Notre-Dame.* Imprimerie bretonne, Rennes, 1951; 324 pp.

SUENENS (Mgr) : *Théologie de l'Apostolat.* Préface de S. E. le cardinal VAN ROEY. Desclée de Brouwer, Bruges-Paris, 1951; 245 pp.

TERRAZ (R. P. Donatien) : *Ma vie est une messe.* Bonne Presse, Paris, 1951; 260 pp.

VON SPEYR (Adrienne) : *Apokalypse.* Verlag Herold, Wien, 1950; 1 vol. rel. 834 pp.; 1700 fr.

VON SPEYR (Adrienne) : *Kinder des Lichtes.* Verlag Herold, Wien, 1950; 1 vol. rel. 236 pp.; 630 fr.

ZELLER (Renée) : *L'homme et le navire de Saint-Exupéry.* Alsatia, Paris, 1951; 167 pp.; 450 fr.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1951. — Impr., no 651.